

Chronique d'un enfermement

Chronique d'un enfermement.....	1
Jour 3.....	2
Jour 4.....	2
Jour 5.....	3
Jour 6.....	4
Jour 7.....	5
Jour 8.....	6
Jour 9.....	7
Jour 10.....	8
Jour 11.....	10
Jour 12.....	11
Jour 13.....	12
Jour 14.....	14
Jour 15.....	15
Jour 16.....	16
Jour 17.....	18
Jour 18.....	19
Jour 19.....	20
Jour 20.....	21
Jour 21.....	23
Jour 22.....	24
Jour 23.....	25
Jour 24.....	26
Jour 25.....	27
Jour 26.....	28
Jour 27.....	29
Jour 28.....	30
Jour 29.....	33
Jour 30.....	38
Jour 31.....	39
Jour 32.....	42
Jour 33.....	50
Jour 34.....	52
Jour 35.....	54
Jour 36.....	58
Jour 37.....	61
Jour 1.....	62
Jour 2.....	63
Jour 13.....	65
Jour 14.....	66
Jour 40.....	68
Jour 41.....	70
Jour 42.....	72
Epilogue.....	77

Jour 3

Ceci est une fiction !

Je suis chez moi. En quarantaine. L'épidémie virale prend le pas sur l'espoir.

Trois jours déjà que je fais face à mon écran. La lumière blafarde me crève les yeux.

Je vous rassure, pour le moment, je me porte bien. Le nez me pique légèrement et l'arrière-gorge aussi. Pour la gorge, c'est à cause du dentifrice, j'en ai avalé en me brossant frénétiquement les dents durant trois minutes, comme recommandé par les dentistes.

J'ai entendu que l'armée allait débarquer et que serait décrété le couvre-feu.

Ma belle-mère dit que ça lui rappelle la guerre. La deuxième. Elle n'est pas si vieille qu'on le croirait finalement.

On a des réserves de nourriture, mais pas plus que normalement. On doit pouvoir tenir jusqu'à lundi prochain, date de livraison. Si tout va bien.

A me dévisager dans le miroir pendant de longues minutes, j'ai l'impression d'être en sursis. Le moindre mal de tête est suspect. Et puis à force de me laver les mains, elles sont toutes rêches. Me voici dans l'obligation de les enduire de crème. Les touches du clavier sont devenues collantes.

J'ai désinfecté mon clavier. Mauvaise idée. J'ai dû le jeter aux ordures, il est foutu. Heureusement, il m'en reste un vieux. Les touches sont effacées et le « n » est défectueux. Il faut frapper comme un forgeron sur son bout de métal en fusion.

16 heures 30. J'ai toujours la fosse nasale qui pique.

J'ai mis le nez à la fenêtre, j'ai aperçu la voisine. Nous nous sommes souri, puis elle s'est éclipsée. Deux petits bonhommes se couraient après. Les écoles sont fermées. Au moins de ce côté-là, j'suis tranquille. Mes enfants ont passé l'âge qu'on s'occupe d'eux.

Coup dur !

J'ai éternué deux fois. Dans ma manche.

Je vais aller faire du vélo, histoire de prendre l'air. Normalement, la vitesse de déplacement d'un virus est moins rapide que celle d'un cycliste. J'ai un itinéraire où les promeneurs sont rares. On passe devant le cimetière intercommunal puis...

... finalement, j'irai pas !

Jour 4

Ceci est toujours une fiction et toute trace de réel serait fortuite !

J'ai dormi longtemps, trop longtemps. Le comble, j'ai encore sommeil. Sur le balcon y a une palanquée de pigeons, je les ai chassés à coups de balai. La voisine a rigolé quand je me suis foutu un coup sur la cheville puis que j'ai dégommé la lanterne. Après mon combat désespéré contre la faune sauvage, on a papoté un peu. Elle m'a présenté ses mômes. Le plus petit a 5 ans, il se prénomme Paul, l'autre a deux ans de plus. Grégoire il s'appelle. Paul est arrivé, il a tiré sur la jupe de sa mère, cela a mis fin à la discussion.

J'ai oublié de lui demander comment elle s'appelle.

Pas de chars de combat en vue, bonne ou mauvaise nouvelle, je ne saurais dire,

En face de chez nous, il y a un fatras d'objets bons pour la décharge. Est-ce que le service municipal fonctionne encore ? Un drôle de type tourne et retourne tout à la recherche de son bonheur. Je crois bien qu'il n'a rien dégotté. Il a un béret kaki et il porte un pull crasseux avec une reproduction du Ché. Sa veste sort tout droit des surplus de l'armée et il porte une paire de pataugas suffisamment usée pour qu'on puisse deviner la couleur de ses chaussettes. Ce

qui étonne, c'est la présence d'un ciré jaune. Est-ce un ancien pêcheur breton qui aurait perdu son chalut et qui a opté pour la révolution prolétarienne en désespoir de cause ?

Une rom et un adolescent qui l'accompagne avec un caddie, font la tournée des conteneurs pour se nourrir. Pas de chance, par ces temps de disette, les poubelles ne regorgent plus. Finis les repas pantagruéliques.

A midi on mange les restes. Purée d'hier, légumes d'avant-hier et saucisses congelées.

Je ne vous ai pas parlé de ma santé ! Je me porte plutôt bien. Un léger mal de crâne combattu bravement à coup de Doliprane effervescent. J'aime bien regarder le cachet fondre. Avant l'enfermement, j'étais pressé, alors je l'écrasais à la cuiller pour que ça agisse plus vite. Maintenant, j'ai tout le temps d'observer les minuscules bulles qui se forment et qui remontent à la surface.

Finalement ce n'était pas le dentifrice, j'ai toujours la gorge qui gratte. Et le nez aussi. Par contre, je n'ai pas éternué. Pas encore.

Avec ma femme, on a nouvelle activité, on fait des masques de protection contre le virus à la machine à coudre. C'est pour le corps médical. Bientôt, ils vont manquer.

On ne mange pas beaucoup, mais qu'est-ce qu'on produit comme déchets ! C'est à croire qu'on se nourrit plus de plastique que d'aliments ! J'ai profité de mon inactivité langoureuse pour descendre la poubelle. Ca dégueule dans la benne, mais on peut encore en fourrer une bonne dose à condition de tasser consciencieusement. Heureusement que le gardien n'est pas confiné, sinon on croulerait sous les détritux !

J'irai peut-être faire un tour à vélo, si j'obtiens le laissez-passer délivré par les autorités. Faut négocier pendant des plombes avec les miliciens, on dirait que leurs formulaires, ils les gardent précieusement en guise de papier toilette !

Comble de la provocation, le soleil s'obstine à briller fièrement derrière la fenêtre de la cuisine...

Jour 5

La vraie fiction est une affaire de faux-monnayeurs !

Hier, j'ai obtenu mon laissez-passer grâce à notre gardien. Visiblement, il a des accointances avec la milice, le traître. Je suis donc allé faire un tour de bicyclette. Comme un idiot, j'ai pris le chemin du travail en suivant les quais de Seine. Peu de gens. Des promeneurs avec leur chien. Sur le chemin qui borde le fleuve parisien. Parce qu'en ville, à proprement parler, peu de canidés et encore moins de promeneurs. Dès qu'on croise quelques pressés, chacun se gare à bonne distance.

A cause d'un clébard en liberté non surveillé, il s'en est fallu du peu que je finisse dans la Seine avec mon vélo. J'ai préféré quitter les chemins de halage. Sur le bitume, au moins on ne risque pas de finir noyé. Mais y avait un prix à payer, la milice m'a contrôlé deux fois.

- Alors on fait du sport...

Ce n'était pas une question, mais j'ai répondu comme si c'était le cas. Ils ont vérifié mon adresse.

- Vous êtes loin de votre quartier...

Trois kilomètres, mais cette remarque, je l'ai gardée pour moi.

- Bon ça ira, mais veillez à pas vous éloigner plus...

« Sinon quoi ? » Pareil, cette remarque, je l'ai laissée bien au chaud dans ma tête, puis je suis remonté sagement sur mon engin et j'ai filé. Le deuxième contrôle s'est déroulé selon le même processus, sauf en ce qui concerne le quartier, j'étais à moins de 100 mètres de mon domicile. Dans la cave, j'ai poussé un ouf de soulagement en remisant mon vélo.

Plus tard, le gardien de l'immeuble est passé à notre domicile avec son aspirateur sur le dos pour demander si tout allait bien. L'espace d'un instant, j'ai eu peur. J'ai pensé qu'il allait me désinsectiser. Ce n'était pas son idée première, et ça tombait bien. J'ai reculé de deux pas, puis je lui ai répondu que je ne me portais pas trop mal. Lorsqu'il m'a dit qu'il sortait d'un gros rhume, je lui ai claqué la porte au nez, puis je me suis précipité vers le robinet pour me laver les mains. Après par un nettoyage en règle - les doigts, phalange par phalange, le creux des doigts, les ongles, le tout une deuxième fois, suivie d'une troisième par acquit de conscience - je me suis assis à la table de la cuisine. J'ai tenu 10 minutes avant de me jeter sous la douche.

Pour le moment, je vais bien. La gorge est encore irritée, mais guère plus et le nez me pique toujours.

Aujourd'hui, je n'ai pas vu ma voisine de la journée. J'aurais bien aimé savoir comment elle s'appelle. A-t-elle un mari, ou un compagnon, comme on dit maintenant ? Par contre, j'ai eu la mauvaise idée de m'adresser au voisin du dessus. Je me disais depuis longtemps qu'il avait un grain. Régulièrement, il se met à la fenêtre et il demande s'il y a quelqu'un dehors. Je lui ai répondu qu'il y avait moi, il a regardé vers le bas, puis il a refermé et il a disparu chez lui. Il est vraiment bizarre.

Question nourriture, on commence à manquer. Un peu. Plus de pâte à tartiner pour étaler sur le pain.

Le type qui fouille parmi les encombrants est revenu, mais il persiste à ne rien trouver. De leur côté, les roms cherchent toujours de quoi manger dans les poubelles. J'avais des yaourts périmés, je les ai jetés aux ordures pour eux.

J'ai découvert un nouveau jeu. Je me cache derrière le rebord de la fenêtre, côté cuisine, avec une poignée de cailloux. Et j'attends l'arrivée des pigeons.

Ils viennent de moins en moins...

Jour 6

La fiction du pantalon, c'est l'éléphant !

Ce matin, je suis allé faire mes courses, on voulait une boîte de haricots. Manque de chance, j'ai oublié mon laissez-passer, la boîte me revient à 2 euros trente, plus 135 euros d'amende. Ça fait cher le haricot, même vert. En chemin, j'ai croisé une femme assise par terre. Un malaise certainement, mais comme une dame s'occupait déjà d'elle, j'ai préféré garder mes distances. Si ça se trouve, elle s'est juste tordu la cheville, pas de quoi fouetter un chat.

Pas de voisine à l'horizon, mais toujours celui du dessus qui continue à crier à la fenêtre pour demander s'il y a quelqu'un dehors. J'avais abandonné l'idée de lui répondre, puis je me suis ravisé. Pour qu'il rentre plus vite dans son appartement et qu'il nous laisse tranquille. A force, quelqu'un qui gueule, c'est fatigant. Je lui ai dit, en rigolant, que le quelqu'un était chez lui. Il est rentré. Est-ce pour vérifier ? Ou bien parce qu'il ne supporte pas qu'on lui adresse la parole ? Cela restera une énigme. Mais la prochaine fois, j'attendrai moins longtemps !

Les pigeons sont revenus, j'ai en touché trois. De la caisse en plastique sur le balcon, j'ai extrait mon lance-pierre. Finalement, les pigeons sont pas si cons, ils restent à distance. Maintenant, je suis à la fenêtre le nez en l'air.

J'ai aussi essayé de faire du pain. Il y avait plus de farine sur le sol et autour de moi que dans le pain. Si on peut appeler ainsi le bloc de pierre qui est sorti du four. Finalement, je me suis rendu chez le boulanger. Avec un laissez-passer dûment rempli. 135 euros 90 le pain, ça fait réfléchir.

L'église est fermée, Dieu est confiné aussi.

Le monticule de détritus prend de l'ampleur. Le fouilleur a trouvé son bonheur. Un vieux fer à repasser et des planches. Depuis l'autre fois, il a dû investir, maintenant, il se déplace avec une charrette fixée à la selle de son vélo. Il fait plutôt beau, mais ce crétin porte toujours son ciré jaune. Breton jusqu'au fond de la Seine-Saint-Denis.

Les roms sont revenus. Ils ont mangé mes yaourts périmés. Par contre, moi j'ai fait tintin sur les laitages. Y en a plus dans les rayons. J'aurais peut-être dû les garder pour moi.

Comme je vous le disais, le temps est au beau fixe. Un printemps précoce, des arbres en fleurs, un petit air agréable. On ne peut même pas en profiter, les berges sont fermées. Même avec un laissez-passer. Ce matin, j'ai fait le tour du quartier dans un rayon de 100 mètres. Le milicien d'hier m'a regardé avec un petit sourire et le pouce en l'air. Il ne m'a même pas contrôlé.

En chemin, j'ai rencontré madame Stromboli. J'ai pris la distance réglementaire, un bon mètre, ce qui fait qu'on a l'impression que tout le monde s'engueule dans la rue. On l'appelle Stromboli parce qu'elle est italienne et son mari aussi. Ce surnom lui a été attribué le jour où elle nous a raconté que son grand-père faisait pousser des fraises sur les pentes du volcan et qu'il s'était fait griller les fesses en s'asseyant sur des braises. Celles laissées la veille par un feu de camp. J'en ai profité pour lui demander des nouvelles de sa famille. En guise d'introduction, ce n'était pas le sujet qui me préoccupait. J'ai patiemment attendu qu'elle énumère tous ses petits-enfants français, puis ceux d'Italie et j'ai posé ma question. Avait-elle des nouvelles de la voisine du troisième dans le bâtiment d'en face.

- Vous ne savez pas ?

Non, je ne savais pas, puisque je m'adressais à elle pour savoir.

- Elle est...

Et là, elle a aperçu monsieur Gontran, un bedonnant imposant qui s'impose partout où il peut. J'ai à nouveau patienté qu'elle explique, pour chacun de ses petits-enfants, ce qu'ils faisaient et comment ils allaient avant d'oser un « Et pour la voisine alors ? » Elle m'a lancé un regard noir soutenu par un haussement de sourcil de monsieur Gontran.

- A l'hôpital !

- Où vouliez-vous qu'elle soit, a ajouté le bonhomme.

J'ai salué rapidement avant de m'éclipser et je me suis dit que le monde était mal fait.

Je ne saurai jamais son prénom.

Jour 7

La fiction dévore-t-elle le Petit Chaperon rouge ?

Pas de pot !

Vers onze heures, je n'y tenais plus. Je suis allé faire mon tour habituel. Laissez-passer ; papiers d'identité ; 10 euros en poche. Je tourne la rue Fitzelin, les deux miliciens habituels font les cent pas. Je leur tends les documents. Je n'avais que mon permis, la carte était restée à la maison, bien au chaud sur le rebord du balcon. J'esquisse un large sourire en direction du milicien qui me connaît bien pour m'avoir contrôlé hier à 100 mètres de chez moi. Il me rend mon sourire. Mais c'est l'autre qui prend la parole.

- Ce n'est pas une photo homologuée par le service des délivrances.

Bêtement, je rigole. Délivrance. Au moment d'un contrôle. Association d'idées idiotes, jusque-là bénignes, mais vient l'image de Bobby Trippe qui fait le cochon.

- Je vois que vous trouvez cela amusant de nous faire perdre notre temps. Défaut de pièce d'identité, outrage à la force publique. On vous embarque !

Ils me trimbalent dans leur 4x4 kaki jusqu'au centre de triage. En un rien de temps me voici à poil, passage au désinfectant et pyjama bleu. Une grosse bonne femme me fait signe de la précéder et elle me fait avancer en me poussant du bout de sa matraque électrique. Eteinte. Sinon, c'est une décharge de 10 000 volts dans les fesses. Une autre de ses congénères attend devant la porte de la cellule. Elle scanne mon matricule, tatoué sur l'avant-bras. Me voilà enfermé avec deux autres types. Interdiction de communiquer, on doit stationner chacun à trois mètres l'un de l'autre sous caméra de surveillance.

Le banc métallique est froid, difficile de rester assis sans bouger. Au bout d'une vingtaine de minutes, une voix de femme, douce et agréable, diffusée par haut-parleur nous donne la permission de nous lever pour nous détendre. On fait quelques pas sur place, à bonne distance les uns des autres. Un des gars me regarde fixement, il fait une série de gestes rapides en ma direction. Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. En arrivant à ma hauteur, il murmure « lettre pour moi ». La voix de femme est remplacée par un autre, dure et hachée : « Trop près, reculez, je répète, trop près, reculez ! » Je m'exécute et mon vis-à-vis fait de même. « Promenade terminée, retournez vous asseoir, je répète... » Mais ça répète rien du tout. Dans le doute, on regagne nos places.

Une heure plus tard, la même voix de femme me dit de me préparer à sortir et de me présenter devant la porte. Le type assis en face de moi, se lève puis tombe sur le sol. Je m'approche de lui. L'autre voix m'intime l'ordre de rester à distance en raison de la contagion. Je veux me dégager, mais le type s'accroche à ma jambe, je le repousse. La voix continue à hurler dans les hauts parleurs. Une sirène assourdissante vient couvrir la voix de mon agresseur qui tente à nouveau de me parler. A cause de son fort accent étranger, je ne comprends que le mot « lettre ». Mais je n'ai guère le temps de penser à lui, deux mastodontes en tenue de protection, entrent, l'un d'eux inflige au type une décharge électrique qui le fait lâcher prise. Ils m'extraient manu militari de la cellule. Je suis à nouveau désinfecté, on me présente à un responsable derrière un comptoir. Il me rend mes affaires. « Votre identité est confirmée, la prochaine fois, évitez ce genre de bétise ! » Il pointe du doigt mon permis de conduire. Je réalise que la photo date d'au moins trente ans et que j'ai la tête d'un fou furieux évadé de son asile.

Ce n'est que vers 17 h 30 que je suis rentré chez moi. J'ai dormi jusqu'à maintenant. Je me gratte de partout et j'éternue à tout-va.

Je crois bien que la prochaine idée de sortie, sera mon balcon...

Jour 8

La fiction d'un homme a-t-elle forcément l'allure d'une femme ?

J'ai tellement eu peur hier, que je ne suis pas sorti de chez moi. J'ai mis le nez au balcon, mais le voisin du dessus m'a exaspéré au point que je suis rentré. Il voulait savoir combien on était dehors et s'il fallait qu'il se compte dans le tas. Il est de plus en plus incohérent.

Ou alors c'est l'appartement du troisième de l'immeuble d'en face avec ses fenêtres désespérément fermées.

Le rationnement n'est plus pareil ! Ce n'est plus la peine de se rendre dans les magasins, y a plus personne pour servir. Les miliciens vont passer distribuer de la nourriture. Aujourd'hui, nous avons eu deux boîtes de lentilles aux agrumes. Je ne savais pas qu'on pouvait marier des légumineuses avec des fruits.

En réalité, on ne peut pas, c'est immangeable. Heureusement, il me restait du pain dur comme la pierre et un peu de pâté.

J'ai longuement repensé à mon incarcération. Que sont devenus les deux autres ? Ils ne parlaient pas notre langue, ni l'un ni l'autre. Je pense qu'ils viennent pour l'un du continent africain et pour l'autre du Moyen-Orient. Ils avaient l'air résigné, mais à quoi ?

Il reste la question de cette lettre. Pour quelle raison m'avoir parlé de lettre ? Et surtout quelle lettre.

J'ai commencé Guerre et Paix, mais je me suis lassé assez vite. J'essaierai les Raisins de la Colère. Sinon je regarde le programme national désormais seul à émettre. La radio ne fait que reprendre le journal gouvernemental de la TV. Et réciproquement. C'est tellement accablant que j'ai débranché le cordon de connexion au réseau. Les infos se résument à une litanie sur nombre de décès et l'état de la courbe de croissance de l'épidémie. De dépit, nous avons ressorti les jeux des enfants quand ils étaient petits. J'ai gagné trois fois au Backgammon. En trichant. Je n'arrive pas comprendre, ma tendre et chère se fait duper avec une facilité qui frise l'idiotie. Ou alors, elle me laisse tricher sciemment. Elle n'oserait pas !

Nous avons perdu la règle du nain jaune, alors on n'a pas joué.

J'ai ressorti les boules de pétanque, je les fais rouler sur le sol pour dégommer celles des autres. Les autres, ce sont des personnages que j'invente dans ma tête. Le jeu ressemble plus au curling qu'à la pétanque. Moi et tous les personnages de ma tête, on a arrêté à cause des voisins du dessous. Et de ma femme qui m'a fait remarquer que les gens qui parlent tout seul avec des gens dans leur tête, ils sont à l'asile de fous et pas dans un appartement avec leur épouse. Les voisins du dessous, eux, ils ont un billard, ça fait moins de bruit. Je suis jaloux, avec mes boules, j'ai l'air malin. Pourtant, le jeu était amusant.

Comme je ne savais pas quoi faire, j'ai fait des crêpes avec de l'eau et de la farine de pois chiches. C'est assez indigeste, mais ça cale pour la journée. Après, je suis allé dormir. Trois heures après, j'ai émergé dans un état comateux. A cause de ma recette de crêpes indigeste. Ma femme avait raison de ne pas y goûter, j'ai tout vomi. Avec le mal de tête et le nez qui coule, c'est mauvais signe. J'ai peur de finir à l'hôpital. Je ne sais pas si on en ressort, je n'ai aucune connaissance qui a été obligé de s'y rendre, mais j'ai entendu dire qu'on n'en revenait pas. Ce sont des rumeurs. Ma femme me dévisage avec un air bizarre.

Il faudra que je questionne le voisin du dessous, il travaillait à l'hôpital Saint-Antoine, livraison des repas. L'armée a pris le relais. Il faudra que j'attende qu'il ouvre sa fenêtre, car il refuse de répondre quand on frappe à sa porte.

Après, je me suis enquiné pendant cinq heures d'affilée, c'est long. J'ai repensé à l'époque où j'avais un travail. Comptable chez IED, une entreprise qui sous-traitait avec l'état des services à la personne. Comme y a plus personne à servir, on sert plus à rien.

Jour 9

La fiction est la porte par laquelle s'engouffre la peur de vous.

Elle est revenue !

Je n'en croyais pas mes yeux. J'étais sorti pour arroser les plantes, j'avais rien d'autre à faire. J'avais dormi jusqu'à 9 h 30, un petit pissou, puis je m'étais recouché jusqu'à 11 heures. Guerre et Paix m'est tombé des mains au bout de dix minutes et j'ai redormi. Finalement, j'ai repris la lecture de Tolstoï. Amusant, le récit commence par une histoire de grippe, le mot lui-même étant tout nouveau en 1805. Bref, en fin de matinée me voici sur mon balcon avec mon arrosoir. J'entends une petite voix qui fait « coucou ». Je pense tout d'abord au voisin du dessus, avec ses lubies, il serait bien capable de prendre une voix de fausset pour faire l'intéressant. Ce n'est pas le cas. Je regarde en bas, il n'y a que les miliciens. Ça ne peut pas être eux, ils ont un sens limité de la plaisanterie. Au deuxième coucou, je réalise qu'il vient de l'autre bâtiment. La voisine est de retour.

- Excusez-moi de vous déranger, auriez-vous du sucre, je suis à court ?

Pas le temps de répondre, l'autre idiot du dessus le fait à ma place.

- Y a quelqu'un...

J'ai complété sa phrase dans ma tête « ... dehors ! » à la place il dit « ... qui a du sucre ! » Je croyais qu'il délirait, mais pas du tout, il réapparaît à la fenêtre avec une boîte en carton et contre tout attente, y avait « sucre » d'inscrit en grosses lettres.

- Bougez pas, j'ai une idée...

Il revient avec un seau et une pelote de ficelle et il fait descendre le sucre jusque chez moi et il rentre chez lui. Je me dis qu'il est vraiment idiot, ce n'est pas moi qui ai besoin de sucre.

- Envoyez-moi la ficelle !

- Pardon ?

- Envoyez la ficelle, on va faire comme une tyrolienne.

- La milice a interdit tout échange de denrées !

- Ils sont pas là et puis la denrée en question, elle vient déjà d'être échangée.

Je cogite à cet aspect de la logique discursive. Je ne suis pas certain de la pertinence de l'argument face au milicien de la fois dernière. Mais je me décide à agir, plus par crainte que par solidarité. J'attache une fourchette en bout de corde et je la lance. Trois essais et deux fourchettes plus tard, l'opération se conclut par une réussite totale et un « hurra ! ».

- Criez pas si fort, vous allez nous faire prendre !

- Comment ça se fait que vous soyez de retour ?

- Vous me croyiez morte ?

Il est vrai que la bonne question aurait dû être « où vous étiez passée ? ».

- Mon fils Grégoire s'est fait une méchante entorse avec arrachement ligamentaire. Les hôpitaux sont saturés, nous avons attendu deux jours avant qu'il soit pris en charge. Il est jeune, ils ont dit qu'il se rétablirait vite. Je vous laisse, il faut que je fasse ma machine.

- Bonne journée... hep !

Trop tard, elle est rentrée chez elle. Je ne sais toujours pas comment elle s'appelle.

J'étais content de la savoir en bonne santé et cette idée a occupé mon esprit toute la journée. Le temps est passé très vite.

- Vide tes poches ! hurle ma femme qui était à l'autre bout de l'appartement.

J'ai la fâcheuse habitude de laisser traîner tout un tas de choses dans mes poches. C'est pour cette raison que nous faisons chambre à part. Je quitte le canapé pour me rendre dans la buanderie.

- Que veux-tu qu'il y ait dans mes poches, on ne fout plus les pieds dehors !

Tout en prononçant ma phrase, je sors un papier tout froissé.

- Ah !

Une fois de plus, j'avais tort.

Jour 10

Où la fiction montre comment le héros finit nu dans le canal Saint-Denis.

Installé sur mon balcon, j'attends que mon bol de café brûlant refroidisse. Mon attention passe des cyclamens au rosier, puis des narcisses à la lavande pour s'évanouir dans une rêverie éveillée. Le voisin du dessus fait une apparition rapide. J'attends qu'il en appelle au « quelqu'un » erratique meublant son esprit délirant. Il ne prononce pas un mot. Oubliant le

crieur silencieux, je concentre mon attention sur le rouge-gorge qui piaillait à tue-tête. Il est posé sur la branche d'un bouleau. Mon café a suffisamment refroidi pour que je le porte à mes lèvres, mais il n'arrive pas à destination.

- Elle est là !

L'autre abruti du dessus n'a nullement regagné son antre et sa voix de stentor me fait sursauter, envoyant le contenu de mon bol directement sur le carrelage. Je suis sur le point d'expliquer à notre empêcheur de boire le café pénard lorsqu'une autre voix, féminine cette fois, complète la première intervention.

- En effet, je suis bien là, comment allez-vous ?

- Très bien coupe le voisin du dessus avant que ma première syllabe se soit raccordée à une deuxième pour former un début de mot.

- Je...

- Le petit Grégoire supporte-t-il avec vaillance son intervention ?

Mais alors, le bougre est donc capable de produire des phrases qui ont un sens. Plongé dans mes réflexions sur la nature de la folie, j'ai perdu le fil de la discussion. Il faut un rappel à l'ordre adressé avec force de l'étage supérieur.

- Il ne vous entend pas, il est dans ses pensées ! Hé ho ! Voisin !

- Pardon, oui, excusez-moi, je réfléchissais à... et là, ma pensée stoppe tout net sa progression, encombrée qu'elle est dans un méandre de neurones qui doivent avoir disjoncté.

- La jeune dame veut savoir si vous avez lu la lettre ?

Deuxième blocage des neurones. Comment peut-elle savoir ce que je suis le seul à connaître. Là-dessus, une deuxième voix féminine, dans mon dos cette fois, se fait entendre.

- Je crois qu'il ne s'en est pas occupé, elle est en boule sur son bureau, précise ma femme déboulant avec le séchoir pour l'installer sur le balcon.

J'avais occulté une informatrice essentielle, celle qui partage ma vie.

- Va la chercher et dit-nous ce qu'elle raconte.

Je m'exécute avec une rapidité modeste pour me donner un peu de temps afin de rassembler la série des événements dans un tout cohérent. Sur le chemin du retour, la lettre à la main, je commence à tenter de la déchiffrer, oubliant qu'arrive à ma rencontre la table basse. Un violent coup dans le tibia me rappelle sa présence.

- Tu peux pas faire attention... il est maladroit, deux mains gauches, pour le cas présent, ce serait plutôt deux pieds gauches.

Cette deuxième partie de l'intervention prend à témoin les spectateurs extérieurs à l'appartement.

- Alors, elle dit quoi la lettre ?

- Elle dit qu'elle est écrite en arabe et que je ne parle pas l'arabe.

- Regarde au dos, y a quelque chose de griffonné.

- C'est une adresse, le 78 quai de la Marine... Et vous savez tous qui m'a remis cette lettre ?

Un oui unanime fait écho à ma question. Les informations circulent vraiment très vite dans le quartier restreint à nos trois appartements.

- Faut aller la porter à son destinataire, c'est très important. Ce serait rendre un dernier service à un pauvre homme séquestré dans les cellules de l'Etat et qui sera mort sous peu à cause de l'épidémie.

- C'est un devoir civique, ajoute ma femme que je ne savais pas si engagée dans un mouvement de protestation dépassant le cadre de nos rapports conjugaux.

Et l'autre du dessus d'en rajouter une couche « Est-ce qu'il y a quelqu'un d'humain dehors ! » Sur cette intervention sibylline, il disparut.

- Tu dois y aller !
- Votre femme a raison.
- On est confiné.
- Tu n'as qu'à prendre ton vélo, tu as droit à une sortie par jour pour l'exercice physique.

J'ai protesté pour la forme, mais devant l'insistante majorité, qui plus est féminine, j'ai cédé.

- J'irai demain, pas avant !

Enfin quoi, qui c'est l'homme !

Jour 11

Fiction, est-ce que tu peux nous mentir ?

Je erre toute la journée en pyjama, tantôt dans le salon, tantôt dans la chambre et tantôt sur le balcon, en fonction du ménage qui me poursuit sans jamais me retrouver. La voisine, Héloïse, fait une brève apparition avec Grégoire et Paul, mais très vite cela tourne court à cause d'une histoire de doudou volé. Je connais enfin son prénom, grâce à ma femme. A table, nous en étions au dessert, une orange toute défraîchie. « La voisine » que je commence à dire. Mais j'ai pas le temps de finir ma phrase. « Tu ne peux pas l'appeler par son prénom ! » « Tu connais son prénom » répliquai-je, ponctué par ma célèbre bouche en forme de « o » qui me fait passer pour le dernier des crétins. « T'es jamais au courant de rien ! Elle se prénomme Héloïse. » J'avais chercher une information bien loin alors qu'il suffisait d'interroger ma tendre chère. J'y pense jamais, pourtant je le sais bien qu'elle sait tout. Et quand elle ne sait pas, elle devine !

Le voisin du dessus me fait un clin d'œil complice très appuyé que je suis bien en peine d'interpréter correctement. Est-ce qu'il me drague ? Ou bien fait-il référence à ce qui m'attend en fin de soirée ? Car nous avons programmé mon escapade à vélo vers 19 heures. Les joggeurs sont chez eux ainsi que ceux qui circulent encore à cause de l'obligation de travailler. Autre élément à prendre en compte, le moment où la milice se régale de son casse-croûte. Ils se garent sous le peuplier, ils ouvrent les portes de leur fourgonnette, ils s'installent côté verdure. Un déjeuner champêtre, en quelque sorte, qu'ils sont les seuls à pouvoir s'offrir.

Il faut que j'arrête d'arroser les plantes, les bacs débordent et la terre regorge d'eau. Ma femme me confisque l'arrosoir et me tend Guerre et Paix à la place. J'ai bien avancé, j'en suis à la page 10. Lorsque Anna Pavlovna rassure le prince sur son état de santé. Ça m'a rappelé qu'il fallait que je prenne des nouvelles de ma tante Hortense. Elle ne s'appelle pas ainsi, mais elle m'exaspère tellement que c'est ma vengeance. Elle a perdu la tête et se croit dans les années quarante. Au moment où les Américains se sont installés à Villefranche et qu'elle court sur le ponton leur apporter du courrier. En réalité, elle bossait pour un bordel qui envoyait de petits mots doux pour attirer le chaland.

Pour une fois, je prends tout mon temps pour déguster mon somptueux repas. Coquillettes sans beurre, mais avec fromage. De la Vache qui Rit, c'est tout ce qui nous reste.

- Tu vas être en retard !
- Y a pas le feu, puis j'ai pas eu mon verre de vin.
- Tiens, voilà ta boisson et ta tenue de vélo avec.

Elle me sert un fond de verre et jette mes affaires sur le canapé. Comme je fais le malin à déguster le délicieux nectar, elle attrape le verre et le vide dans l'évier.

- C'est l'heure... je veux pas avoir l'air de quelqu'un qui ne tient pas parole auprès d'Héloïse et du voisin du dessus !

Je rétorque que je ne veux pas passer la soirée en compagnie des miliciens à quoi elle répond que si je continue, c'est elle qui va aller passer la soirée ailleurs. J'essaye d'en savoir plus sur la question, mais tout ce que je réussis à obtenir, c'est des yeux au ciel et une sorte de prière adressée à une divinité quelconque.

J'enfourche mon vélo direction les berges de Seine, mais côté Ile-Saint-Denis. De la maison, il y en a pour quoi ? Dix minutes, en respectant les feux, ce que je ne fais jamais. Quatre minutes trente plus tard, je suis face au 78. C'est l'entrée du parc, par l'espace vert et à part un portail, fermé qui plus est depuis une quinzaine et une étendue d'herbe y pas grand-chose d'autre. Histoire de voir, j'appelle discrètement « Monsieur Issam ! ». C'est le prénom qui est ajouté sous l'adresse. Puis j'essaye « Madame Issam ! » au cas où ce serait un prénom de femme. Je regarde autour de moi, comme le ferait un agent secret, planqué derrière un tilleul. Je hausse le ton sans plus de résultats.

Je rentre un quart d'heure plus tard pour présenter le bilan de mes recherches au comité d'action constitué de ma voisine, du fou du dessus et de ma femme. Pas mécontent de mon échec et pressé d'aller me coucher. Je sens que le « On ne peut pas en rester là » va me gâcher la nuit !

Jour 12

La fiction est un autre moi qui m'observe !

Dès le petit-déjeuner ma femme me soûle à propos d'hier et du 78. Petit d'ailleurs le petit déjeuner, plus de café, plus de thé, mais de la chicorée. Une idée des enfants. « Si ! on en veut, c'est bon pour la santé ! » Elle date un peu notre chicorée, mais comme y a plus que ça, on s'en contente, avec des biscottes sans sel. Une autre idée, de ma femme cette fois. « Le sel, c'est mauvais pour les artères ! » Je sens que je vais avoir de très bonnes artères. Le problème du surpoids, par la même occasion, n'en est plus un. A coup de livraisons organisées par la milice, on mange beaucoup moins. Dernier repas, du soja aux dattes avec une salade de pois. Vinaigrette, comprise dans la prestation. La vinaigrette a fini dans l'évier. Quitte à se farcir de la nourriture infâme, autant ne pas en rajouter.

10 h 30 Réunion sur le balcon. J'ai prévu mon coup pour échapper au comité citoyen. « Faut que je fasse les comptes sur l'ordi ! » Mais, je me fais piéger bêtement avec la couette trop grande qu'il faut plier à deux afin de l'installer adéquatement sur le séchoir à linge.

- Bonjour Héloïse, vos enfants ne sont pas avec vous ?
- Si, ils sont installés devant le programme éducatif obligatoire.
- Vous avez réussi à les convaincre, bravo !
- Je n'ai aucun mérite, le doudou de Paul est pris en otage avec les soldats de Grégoire.

Je garde le silence pendant la discussion tout en aidant au pliage. Il ne reste plus que la housse du matelas et je suis sauvé.

- Vous avez déjà fait tourner votre machine, il va falloir que je m'y mette. Avez-vous reçu la livraison de denrées ?

- Non, uniquement les repas. Vous avez besoin de quelque chose ?
- Ça devrait aller encore un jour ou deux.

La housse est bien épinglée sur la barre du milieu, entre les deux taies d'oreiller et l'enveloppe du traversin. Je peux m'éclipser discrètement.

- Y a quelqu'un sur le balcon... qui s'en va !

Maudit voisin fou.

- Justement, intervint Héloïse, que décidons-nous pour la lettre ?

J'explique une nouvelle fois que l'adresse ne correspond à rien et qu'il vaut mieux en rester là. Content de ma théorie du destinataire erroné, j'enjambe le rebord de la porte fenêtre lorsque j'entends le voisin mettre en doute ma parole. Je suis sur le point de lui dire ma façon d'envisager ce qu'il peut faire avec son avis, mais au lieu de ça un « Aouuuuu ! » terrible sorti tout droit de ma gorge à cause du tibia. L'os vient de se fracasser sur le rebord du balcon. « Le pauvre, que lui est-il arrivé ? » questionne la voix douce d'Héloïse. « Rien du tout, il est douillet, le moindre bobo et c'est la fin du monde ! » Je proteste en montrant la bosse sur l'os, mais ma protestation se noie dans la discussion autour de l'adresse impossible à localiser. Le voisin du dessus ne peut s'empêcher de mettre son grain de sel. Je reste silencieux, bien calé sur ma chaise en fer, concentré sur l'application de glaçons pour atténuer la douleur insoutenable, mais je vois bien une idée se profiler à l'horizon. Lorsque je me rends à mon travail, je remonte la Seine à vélo, mais sur la terre ferme de la berge opposée. J'avais remarqué depuis longtemps la présence d'une bicoque en planches et bâches plastiques adossée au muret soutenant la route. La baraque est en contrebas, à deux bons mètres au-dessus des flots. A chaque crue, je parie sur l'inondation de la bicoque. Cette année, elle a échappé de peu à la montée des eaux. « Je crois savoir ! » hurle l'hurluberlu des hauteurs. Après son explication, ma tendre et chère se tourne vers moi « T'avais jamais remarqué, toi qui passes tous les jours ! »

- Pas le moins du monde, mens-je avec l'aplomb d'un agneau de Dieu accusé d'avoir mangé le petit Jésus.

Mais l'œil noir du toréador perce en moi le faux-cuisme incarné. Moralité, ce soir, je suis à nouveau de corvée. J'ai bien proposé à l'autre crétin surélevé de s'en occuper, mais il a plié sa roue avant. Plus exactement, elle a été pliée par un imbécile qui garait sa voiture n'importe où. Je sais que c'est vrai, puisque l'imbécile, c'était moi.

19 heures pétantes, je monte sur ma bicyclette. La milice dîne de son sandwich habituel. 5 minutes plus tard me voici à hauteur du 78. Je me penche au-dessus de la balustrade : « Monsieur Issam ! Monsieur Issam ! »

Jour 13

Le temps est-il aussi une fiction ?

Cette nuit a été infernale, les éternuements ont repris et la température a grimpé en flèche. J'ai beaucoup de mal à respirer. Tenir un crayon est un effort surhumain. Le mal de tête n'arrange rien. Mais reprenons par le début.

Au bout de cinq bonnes minutes, de l'autre côté du parapet une voix de femme se fait entendre. Une voix avec un fort accent arabe et un français à peine compréhensible. J'appuie mon vélo contre un poteau de stationnement interdit, aux voitures. Je mets l'antivol, on ne sait jamais. Y a pas un chat dans les rues, mais quand même. Je me penche au-dessus du muret et j'aperçois une jeune femme habillée d'une longue robe très colorée, un voile sur la tête couvrant de jolis cheveux d'un noir de jais rassemblés en chignon. Je lui explique que j'ai une lettre pour monsieur Issam et la lui montre. Elle prend peur et s'enferme dans la bicoque construite avec de mauvaises planches. Dans un premier temps, je suis bien content, je fais une boule de la lettre et je suis sur le point de la lancer au loin ou dans l'eau. Dans un deuxième temps, je suis rattrapé par ma conscience et mon éthique personnelle. Une éthique en forme de femme, la mienne, avec les mains sur les hanches et la tête qui tourne de droite à gauche. Et aussi celle d'Héloïse et de ses deux enfants qui me dévisageant tristement.

Après mûre réflexion, j'enjambe le parapet. Je me laisse pendouiller dans le vide et regrette aussitôt cette idée idiote. C'est haut d'au moins trois mètres. Mes doigts abdiquent en premier et commandent à mes mains d'en faire autant. Je tombe lourdement sur mon cul, roule en

arrière pour terminer dans les ronces. J'évite de me plaindre, d'abord parce que, à part des égratignures et des épines plein les fesses, j'ai rien de cassé, mais surtout parce que un demi mètre plus loin, c'est la Seine. La jeune femme ressort armée d'un gourdin « Vous partir sinon moi taper ! » L'explication était inutile, j'avais bien compris l'intention. Je me sers de la lettre comme d'un bouclier tout en indiquant du doigt le nom et l'adresse. Puis l'idée me vient de retourner la lettre afin qu'elle puisse découvrir la partie écrite en arabe. Elle se calme et sans lâcher pour autant son arme de destruction massive, elle s'approche et s'intéresse à ce qui est inscrit.

Elle me regarde des larmes plein les yeux. Je n'ose dire quoi que ce soit et reste silencieux. Quelques secondes plus tard, deux petites filles et un garçon à peine plus âgé, sortent devant la porte. Ils sont quatre à partager le peu d'espace de cette pauvre bicoque, et encore, il doit manquer le père de cette famille.

- Vous allez chercher argent avec lettre !

Je lui fais répéter une deuxième fois au cas où. Mais les mots sont les mêmes et l'idée générale reste la même. Je lui explique que « moi pas pouvoir » mais surtout que moi vouloir déguerpir rapidement avant que les miliciens fassent leur tournée. Et puis j'ai faim. Avant de partir, j'avais juste avalé une biscotte sans sel avec pas de beurre et pas de confiture.

- Vous méchant !

Je réponds que « heu... » mais je n'ai plus rien d'autre à ajouter à la suite.

- Si vous pas aller, alors vous garder enfants !

- Heu non, moi aller.

C'est sorti plus vite que pensé et je regrette immédiatement, mais trop tard pour reculer. Elle me montre un chemin imaginaire avec sa main. Je parviens à comprendre qu'il faut suivre la Seine et rattraper le canal Saint-Denis jusqu'au deuxième pont. Pont et Canal font partie des mots qu'elle prononce avec un accent parfait. Je lui montre du doigt le parapet pour qu'elle comprenne que je veux grimper afin de récupérer mon vélo. J'imité le cycliste de façon peu convaincante. Au vu de son regard étonné, j'abandonne ma pantomime et cesse de faire le pitre. Je dis « vélo » en détachant les syllabes, elle me répond avec un grand sourire « ah, vélo ! et pédale. » Je suis sur le point de protester, mais comme elle singe ma pantomime, j'arrive vite à la conclusion que la seconde acception du mot ne peut être la bonne. M'attrapant par le coude elle me montre l'échelle puis d'un geste me fait comprendre que je suis con, que j'ai une fâcheuse tendance à dégringoler des murs. Je m'approche de l'échelle, mais au moment de lever la jambe pour grimper sur le premier barreau, elle m'attrape par ma culotte à bretelles et elle désigne une montre virtuelle au poignet. Elle ajoute un « non, pas bon » et elle me pousse à l'intérieur de ses appartements en planches disjointes.

Il y a une pièce principale et pas d'autre pièce. Une sorte de caisse en fer reliée à un tuyau de poêle doit servir de chauffage central. J'ose à peine imaginer la fumaga là-dedans. En réalité, je ne vais pas tarder à m'en rendre compte puisque je vais y passer une partie de la nuit. Mais je crois que le pire, c'est l'odeur de cuisson qui imprègne les lieux. Tout le monde dort sur la même paillasse, légèrement isolée du sol par des palettes. Je m'installe sur une chaise de jardin devenue chaise de salon par la force des choses et jure de garder l'œil ouvert histoire de ne pas me faire dépouiller pendant mon sommeil. La femme me tend une couverture crasseuse. Je fais non avec la main, genre je suis un dur et le froid ça ne me fait pas peur. Elle la dépose à mes pieds et se couche au milieu de ses enfants.

Je suis allongé avec la voisine, Héloïse, qui me fait des papouilles dans les cheveux comme maman, quand on me secoue violemment. « Vous avoir sommeil profond ! » Avec une horreur non feinte, je redécouvre les lieux et la couverture dans laquelle je me suis enroulé.

- Maintenant faut aller !

- Aller où ?

Et à cet instant précis, ma proposition de la veille m'est revenue soudainement en mémoire, suivi d'un « quel con je fais ! ». Elle répond « oui, oui ! » auquel elle ajoute un « faut aller » qui me rassure.

Jour 14

Quand le vraisemblable ne l'est plus, est-ce encore une fiction ?

Ma santé ne s'améliore pas. Les aliments que je me force à ingurgiter n'ont plus goût. D'une certaine façon, c'est une bonne nouvelle. Les boîtes de raviolis à la réglisse passent mieux. Par contre, faut fermer les yeux. Héloïse a demandé de mes nouvelles, elle raconte que Paul et Grégoire se sont inquiétés de mon absence. Même le fada du dessus a souhaité savoir comment je me portais. Mais revenons à ce qui m'est arrivé au milieu de la nuit, après avoir quitté la femme syrienne.

L'échelle en planches me permet de retrouver la route facilement. Mon vélo n'a pas bougé. Je suis obligé de passer le pont d'Epinay pour rejoindre les berges de Seine. Côté rive droite. Il me faut être prudent, les miliciens patrouillent souvent à ce point de jonction entre les départements. La route est libre et je n'ai qu'une centaine de mètres à parcourir jusqu'au chemin recouvert de gros pavés. Des pavés à l'ancienne, ils doivent remonter au moyen-âge. Le vélo fait des bonds en tous sens, à cause du raffut, je préfère finir à pied. Suivre la Seine par les anciens chemins de halage particables en cette saison me paraît plus discret que la route en bitume. Aucun éclairage et la lune a pris la poudre d'escampette, je peux rouler tranquille jusqu'au port. Il s'agit plus d'un ancien quai de déchargement que d'un port à proprement parler. Trois péniches y sont amarrées. La première est un amas de ferraille qui affleure à peine au-dessus l'eau, la deuxième est plus avenante. On y a ajouté des bambous dans des bacs, elle a été complètement réaménagée. Seul l'arrière reste délabré. Elle doit héberger au moins trois ou quatre personnes. La dernière est blanche, d'un blanc crasseux. Sur le pont, un vrai taudis rempli d'immondices. Il y a un semblant de passerelle fabriquée avec des planches ficelées sur des bidons. S'aventurer là-dessus doit être périlleux. Une faune humaine s'y relaie, ils trafiquent tout ce qui peut se revendre. La matière première est apportée par des fourgonnettes en piteux état. Elles déversent - je devrais dire déversaient, car l'épidémie a ralenti les rotations - de vieilles machines à laver ; des bicyclettes inutilisables ; des appareils hors d'usage ; etc.

Après le port, le département a installé la lumière, ce qui ne m'arrange guère pour passer inaperçu. Heureusement, la milice préfère éviter ces coins mal famés. Je dépasse la dernière écluse qui permet de quitter le canal pour rejoindre la Seine. En face, les roms ont installé leur feu de camp qui brûle à tout-va. Ils s'occupent de récupérer le cuivre en faisant fondre tout ce qui en contient. Ils n'ont que faire de moi, ce sont principalement des enfants qui viennent profiter de la chaleur. Plus loin, mais sur mon côté, il y a les campements des SDF. En général, ils ne sont pas bien méchants. Eux aussi installent des feux avec tout ce qu'ils trouvent. Bois de charpente, cagettes, meubles, peu leur importe que cela produise des fumées nocives. Malgré tout, le chemin est agréable. Il est bordé de peupliers canadiens et de quelques érables, il est aménagé en contrebas des voies de chemin de fer qui mènent à Paris nord. L'endroit que je recherche est situé après la gare de Saint-Denis. Les vendeurs de brochettes et de maïs remballent leur attirail et roulent des caddies sur lesquels ils ont installé des boîtes en fer pour constituer leur fourneau. Les affaires vont mal, une partie des gens sont confinés et l'autre partie à du mal à gagner les quelques sous qui lui permet de joindre les deux bouts.

Plus loin, ce sont d'autres groupes, certains installés en ribambelle sur les murets et d'autres autour de feux. Il y a le groupe des chanteurs, toujours accompagnés par le même vieux

guitariste noir. Quelquefois s'y ajoutent des percussions improvisées sur des barriques ou des planchettes. Je ne m'attarde pas, inutile de vous le préciser. Ils me connaissent pour la plupart, car c'est ma route habituelle pour gagner mon lieu de travail, cependant, je ne m'y fie pas trop. Mon lieu de rendez-vous est proche. Il suffit de passer les ouvriers municipaux qui s'en jettent un près des fûts remplis de ciment qui interdisent l'accès aux véhicules. Je dois repasser sur l'autre rive, je préfère utiliser la passerelle même si ce n'est guère pratique avec le vélo. Elle termine dans la verdure, ce qui est assez étonnant en cet endroit, aux pieds des entrepôts et des usines. Le campement que je cherche est à quelques pas. Ceux qui dorment là me sont complètement étrangers. Je crains même qu'ils ne m'apprécient guère à cause des coups de sonnette que je dispense à tout va chaque jour de la semaine lorsque je passe sous le porche. C'est à cause de la mauvaise visibilité. Les services municipaux ont bien installé un énorme rétro, mais il est orienté n'importe comment. Soit il permet de voir le canal, soit les étoiles ou encore le mur d'en face. A moins d'avoir rendez-vous avec l'un de ces trois lieux, la glace ne sert à rien !

Après un long moment d'hésitation et surtout parce que quelques paires d'yeux sorties de leur couvrante commencent à me dévisager, je me lance.

- Je cherche monsieur Issam !

Pas de réponse, je renouvelle mon appel, mais j'ai à peine le temps de finir ma phrase.

- Tu vas fermer ton gueule connard !

Un homme en furie sort de l'ombre et se jette sur moi.

Jour 15

Le faux fait-il bon ménage avec la fiction ?

Je vais un peu mieux. Ce matin, j'ai retrouvé le goût. Celui des biscottes sans sel et des repas livrés par la milice urbaine. Ma température a baissé légèrement, mais il m'est impossible de me lever sans chanceler. Ma femme reste à un mètre de moi et me pousse les repas avec un bâton. J'ai l'impression d'être un fauve dans une cage sans barreaux.

Revenons à l'homme hors de tout contrôle.

J'essaye d'esquiver tant bien que mal les coups qu'il m'assène. J'interpose mon vélo entre lui et moi histoire de le tenir à distance. Dans un premier temps ça suffit, mais très vite, je suis débordé sur la droite et je dois reculer tout en abandonnant ma protection. Je me place en position de combat. Dans ma jeunesse, j'ai pratiqué la savate. Mon adversaire aussi et d'un violent coup porté à hauteur des chevilles, il me fait tomber sur le sol. Les chaussures de vélo ont un défaut, elles ont une semelle dure et lisse, c'est la raison pour laquelle il m'a fauché facilement. Le type m'attrape à la gorge et me secoue en tous sens.

- Tu as été envoyé par les Tortors ?

J'ai pensé qu'il parlait des Tartares, je lui réponds que non, les Tartares ne sont pas mes amis. Je crois que ce n'était pas la réponse qu'il attendait. Il me secoue à nouveau et prend ma main, il la retourne.

- Tes paumes ne sont pas marquées du signe !

Bêtement, je regarde mes paumes de mains et en effet, il n'y a aucun signe. Je bredouille une phrase pendant qu'il me secoue, elle n'est pas plus compréhensible pour lui que pour moi.

- Tu dois disparaître de la terre, vermine !

Le voilà qui m'arrache mes habits. Je me débats comme je peux, mais avec le froc aux chevilles et le polo retourné sur le visage ce n'est pas simple. Il m'arrache mon slip et une de mes chaussures et là, j'ai dans l'idée qu'il va me violer. Il me semble avoir crié « maman », ce qui est doublement idiot, car elle est morte et si ce n'était pas le cas, je ne crois pas qu'elle

aurait pu m'entendre. Je finis par me relever, la bistouquette à l'air et les fesses au vent pour fuir à toutes jambes. N'ayant qu'une chaussure au pied, je pars en vrille et reçois une grande claque qui me cueille au vol et m'envoie directement dans le canal.

L'eau est froide et me coupe le souffle. Je bois la tasse, elle est douce. J'ai pour habitude de ne me baigner qu'en mer, ça change un peu. Lorsque je remonte à la surface, un œil rouge, qui perce au milieu de la nuit, me dévisage. Les étoiles sont nombreuses, pas un nuage, mais il fait frisquet. C'est amusant les idées qui passent dans la tête dans ces moments-là. Il me faut un peu de temps pour comprendre que l'œil rouge n'est autre que le fanal émis par l'écluse pour interdire l'accès aux péniches. Tout à coup, la peur me prend, j'imagine les poissons silencieux qui se cachent dans la vase épaisse tapissant le fond du canal. Lors de l'une de mes promenades sur les berges, j'ai vu, de mes yeux vu, un pêcheur sortir de l'eau un silure de près de deux mètres et au moins cinquante kilos. Affolé par l'idée d'être bouffé tout cru par un poisson, je me mets à gueuler. « Au secours monsieur Issam ! » Invoquer un monsieur Issam que je ne connais pas, après avoir appelé ma mère, je vous laisse avec cette énigme psychanalytique. En tous les cas, un autre type arrive pendant que je me démène pour grimper sur la terre ferme. L'autre fada revient à la charge, il tente de me repousser avec le pied.

- C'est un Tortor, ils l'ont envoyé pour me transformer !

- Calme-toi Simon, as-tu bien regardé la paume de ses mains ?

J'écoute cette conversation surréaliste avec un brin d'inquiétude, j'en suis à me demander si je ne suis pas tombé au milieu d'un asile de fous qui aurait délocalisé en bordure du canal Saint-Denis.

- Avant de l'achever, il faut vérifier, hein Simon qu'il faut vérifier, tu sais bien qu'il faut toujours vérifier et revérifier ?

- Oui, tu as raison.

Les deux hommes me tirent chacun par un bras pour m'aider à m'extirper de l'eau dans laquelle j'ai atterri pour la deuxième fois avec un splash tonitruant- plus exactement amerri - et me voilà à nouveau à poil sur le quai sous le regard étonné de mon vélo qui attend un peu plus loin. Et là, une chose incroyable se produit. L'autre gars m'essuie la main avec son tee-shirt, il la tire sur la gauche prétextant qu'il ne voit rien et la retourne vers la lumière blafarde que diffuse l'un des lampadaires. Et sur la paume de ma main, je vois apparaître un signe kabbalistique en forme d'étoile de David ! Les bras m'en tombent. En réalité, un seul, parce que le gars continue à maintenir l'autre pour prouver ma non-appartenance au monde des Tortors qui inquiète tant le Simon susnommé.

Jour 16

Quand j'entends le mot fiction, je sors mon revolver... à amorces !

Pas la peine que je vous parle de moi, c'est une cata. J'ai émergé de mon état comateux vers les alentours de midi et il m'a fallu attendre la fin de l'après-midi pour oublier les nausées. Je pense à m'inscrire dans un groupe de femmes enceintes. En attendant que mon bol de soupe Liebig refroidisse, je profite d'un moment de lucidité pour vous raconter la suite de mes aventures canalesques.

Incrédule, je regarde la paume de ma main et le signe qui est apparu par magie. Mes yeux passent de ma main à celui qui me fait face jusqu'à ce qu'il interrompe mes allers-retours visuels.

- Enfilez vos vêtements, vous allez attraper la mort !

Je prends un à un et dans l'ordre les habits que me tend Simon. Au départ, j'ai un peu d'appréhension compte tenu de la capacité du bonhomme à jeter dans le canal tout ce qui lui passe par la main. L'idée d'y retourner tout habillé ne m'enchanté guère. Mais comme à

chaque fois qu'il me rend les éléments de ma tenue de cycliste, il m'adresse un charmant sourire, je suis rassuré. Un sourire noir, car l'ensemble de ses dents sont creusées par les caries. Une fois que j'ai revêtu une tenue décente, l'homme se présente « Je suis Bassem, content de faire votre connaissance. » Je serais bien tenté de lui expliquer que la réciproque n'est pas vraie. Comme il m'a sauvé la vie, je me ravise et me présente à mon tour « Je m'appelle Igor. » Ce n'est pas vrai, mais je préfère rester dans l'anonymat le plus complet avant d'en savoir plus. « Comme le prince ? » Vu ma tête d'ahuri, il précise sa pensée « Le prince Igor, dans l'opéra d'Alexandre Borodine. » Deuxième regard d'ahuri, la seule fois où j'ai mis les pieds à l'opéra, incité fortement par ma femme, j'ai roupillé tout le premier acte et j'ai oublié de revenir pour le deuxième à cause d'un différent avec le gérant du bar. « Suivez-moi, on va s'installer plus loin... Veux-tu bien nous laisser deux minutes Simon. » Je suis bien content de mettre un peu de distance entre nous et le Simon fou. Nous nous approchons d'un buisson d'ajoncs. « Vous avez bien parlé d'un monsieur Issam ? »

- Le signe occulte sur ma paume, va-t-il disparaître ? dis-je, ignorant la question de Bassem.
- Avec de l'eau et du savon, c'est du stylo !

Incrédule, je lui fais remarquer que les traits étaient apparus par magie. Il me montre en quoi consiste la magie. Un stylo avec le corps plié à la flamme d'un briquet afin de le dissimuler dans la paume de la main.

- Il n'y a que cette façon pour calmer Simon, il est paranoïaque. Il pense qu'une société extra-terrestre est venue s'installer sur la terre sous forme de virus et qu'il s'est inoculé dans les corps des humains. Sauf ceux qui ont le signe en forme d'étoile de David.

- Mais c'est idiot !

- Pas plus que de croire que le corps du Christ est contenu dans du pain azyme. Mais revenons à monsieur Issam.

Je lui explique que je dois lui remettre cette lettre à la demande d'une femme arabe qui habite le long de la Seine.

- Votre histoire n'a aucun sens, cette femme est celle d'Issam. Il a été enlevé par la milice. Où est cette lettre ?

Je fouille dans ma poche, puis dans celle de derrière, bref je les passe toutes en revue, pas trace de ce maudit bout de papier. « Il a dû tomber quand l'autre fou m'a ôté mes vêtements avant de me jeter dans le canal. »

Nous voilà tous les deux à quatre pattes dans l'herbe à la recherche de la lettre, bientôt rejoints par Simon. Il nous observe attentivement les mains dans les poches, intrigué par notre manège. Au bout d'une demi-heure à retourner la moindre pâquerette, Simon s'approche de nous. « Que faites-vous à quatre pattes dans l'herbe ? » Bassem lui explique rapidement le but de notre exploration champêtre. L'imbécile sourit, fouille dans sa poche et en extrait un morceau de papier tout chiffonné, « C'est ça que vous voulez ? » Nous nous regardons, je m'apprête à saisir la lettre, mais la main de Bassem m'arrête dans mon élan.

- Il faut brûler ce monceau d'immondices, hurle Simon, il n'y a pas le signe, ce tissu de mensonges prépare l'avènement des Tortors sur terre.

- Il comprend l'arabe ?

- Pas le moins du monde, mais il est persuadé de déchiffrer toutes les langues écrites dans le monde et au-delà. Il faut détourner son attention, murmure Bassem à mon oreille.

- Avec quoi, répondis-je sur le même registre.

- Avec votre vélo... Simon, as-tu vérifié la présence de l'étoile sur le véhicule utilisé par notre ami Igor. Je suis certain qu'il n'a pas pris soin de l'examiner. Hein Igor que vous n'avez pas examiné, attentivement, votre véhicule ?

J'opine du chef avec un léger retard, le temps de comprendre que, Igor, c'est moi. Simon tend la lettre à Bassem qui en profite pour griffonner rapidement dessus. Pendant ce temps, Simon observe ma bicyclette avec soin.

- Y a pas de signe !

Et ce crétin des Alpes, jette mon vélo dans le canal avant que j'aie pu protesté.

- Ne vous inquiétez pas, on vous en trouvera un autre. Venez avec moi !

Bassem me pousse en direction du campement constitué de tentes individuelles en forme d'igloo. Elles sont alignées en rang d'oignons sous le pont de la N410 direction carrefour Pleyel.

Jour 17

Etre une fiction ? Ne pas être une fiction, est la question !

Je marche difficilement jusqu'à la commode, le stylo et le carnet y sont posés. Ils semblent si lointains. Chaque pas me coûte. Le souffle commence à manquer, j'ai la sensation d'avoir couru le marathon de Paris, mais dans ma chambre à coucher. Maudite commode, quelle idée de l'avoir placée sous la fenêtre, à l'autre bout de la pièce. Je me suis reposé en m'appuyant sur la chaise qui est venue à ma rencontre comme par enchantement. Je suis à mi-chemin. Encore au moins trois pas. Peut-être quatre. Je désespère, quatre pas, c'est de la folie, jamais je ne toucherai au but. Tout ça pour un carnet et un crayon. J'ai lâché la chaise, mais je la reprends instantanément. Manque de chance, je m'étais trop écarté, elle s'incline légèrement, deux pieds quittent le sol. L'incertitude sur la direction dure un temps infini.

- Je ne peux pas te laisser cinq minutes sans que tu fasses l'enfant !

Je suis étalé au milieu de la chambre, la chaise sur ma tête. Je découvre le visage de ma bien-aimée dans l'encadrement en bois du dossier. Le carnet et le crayon sont toujours sur la commode, ils me regardent de leurs yeux moqueurs. Ma femme m'aide à me relever et me réinstalle sur le lit.

- Dans ton état, il ne faut rien tenter. Que faisais-tu ?

Je désigne du doigt les deux crétins qui rigolent bêtement.

- Tu ne pouvais pas attendre mon retour. Tout ce bazar afin d'écrire des âneries qui ne passionnent personne. Tu ferais mieux de lire Tolstoï. Tu m'as suffisamment cassé les pieds pour que je le remonte de la cave, tu pourrais au moins faire semblant de t'y intéresser. Peut-être que ça t'inspirerait.

Elle a touché juste. Elle s'en rend compte et regrette de suite. Elle revient vers moi et m'embrasse le front.

- La voisine a encore demandé de tes nouvelles, elle s'inquiète pour ta santé. Le voisin aussi, il voulait savoir si tu n'étais pas mort.

Enfin seul, je regarde tristement le plafond qui s'obstine à soutenir le lustre, lustre qui pointe vers moi. Il se termine par une sorte de flèche couleur cuivre. Ne va-t-il pas se décrocher et me perforer l'abdomen ? C'est idiot d'imaginer un tel scénario, excepté dans un film d'horreur avec des zombies. Parfois, j'ai l'impression d'être le héros d'un mauvais scénario où les morts-vivants attendraient à ma porte pour me transmettre le virus. Sauf que le zombi, c'est moi !

Je vais essayer d'avancer dans Guerre et Paix. Je me perds un peu entre les princes et princesses. Zombrosky, Alexandrovitch, Bobsky, Bébérsky. Au final, je ne sais plus qui est qui. Moi aussi, je pourrais mettre un nombre incalculable de personnages pour noyer le lecteur dans des aventures rocambolesques. Mais non, pas question, j'ai une éthique.

- Mon chéri, tu parles tout seul. Et je ne voudrais pas te contredire, mais Tolstoï ne se contente pas de noyer le lecteur, comme tu dis, avec un nombre imposant de personnages.

Elle a toujours raison. Elle m'énervé un peu. Je la verrais bien en princesse Karaguine vêtue d'une pèlerine en zibeline et d'une longue robe de mousseline, gonflée de jupons en dentelle. Elle s'adresserait à moi : « Prince Boris Droubetskoï », avec son ton hautain et... Je déraille. Je ferais mieux de vous parler de mon retour du canal. Je n'ai pas la force, je remets ça à demain. Je préfère lire un peu. Je ne me rappelle plus qui est celui qui fait le pari idiot de boire une bouteille entière de rhum assis sur la rambarde d'une fenêtre au troisième étage.

Jour 18

Croire, est-ce une fiction ?

Chose promise, chose due. Aussi, je ne vous parlerai pas de moi, mais de la lettre et de mon futur nouveau vélo. Reprenons là où nous avons laissé Bassem et Simon, le fou furieux.

Nous longeons la rangée de tentes Igloo pour nous arrêter à hauteur de celle qui doit appartenir à Bassem. Devant, il y a une caisse métallique tapissée de cendres froides. Elle doit servir à faire du feu, d'ailleurs, elle est totalement noircie. Entre deux tentes, on a rangé une bicyclette.

- Elle appartient à mon voisin, explique Bassem en ressortant de sa tente, c'est son outil de travail, il livre des repas.

C'est un bel engin et Bassem a dû découvrir mon regard empli de convoitise. Il range dans sa poche le poing américain qu'il tenait à la main. « On va rendre une petite visite à nos amis Roms. » La formulation ne laisse présager rien de bon. Je propose de rester là et d'attendre son retour sereinement et par la même occasion, en profiter pour surveiller sa tente. On ne sait jamais, un rôdeur. Je bafouille une tentative de justification sur l'utilisation malencontreuse de terme 'rôdeur' puisque les rôdeurs en question, ce sont justement ceux qui vivent dans les tentes !

- Ne vous faites pas souci, pour ça, y a Simon. Et vous avez pu vous rendre compte de son efficacité redoutable. Pour cette raison, on prend soin de lui. Nourri, blanchi et logé. Autre avantage, il ne dort jamais et les chiens ont peur de lui. Enigmatique non ?

J'observe une dernière fois le Simon en question. Il est droit comme un « i », les mains dans les poches et il semble absorbé par un spectacle lointain qui n'existe que dans sa tête. Il est fluët et sec, mais tout en muscles. Il doit avoir une vingtaine d'années et ses cheveux bouclés sont presque orange tellement ils sont roux. On a du mal à voir en lui un vigile aussi efficace.

Bassem a revêtu une veste en cuir et un bonnet en laine. « Ce que tu cherches est chez les Roms. » Je comprends qu'il s'agit de me trouver une nouvelle bicyclette et je fais un clin d'œil complice. Nous remontons le quai en direction de la gare de Saint-Denis, le camp de Roms est installé juste après, sur le côté de la dernière écluse avant la Seine. La nuit est d'un noir de suie. Une kyrielle d'étoiles s'y perd pendant que la lune n'y est pas. Nous croisons quelques fumeurs de narguilé. Plus loin, deux buveurs de bière avec leur carton d'Heineken ont les jambes qui pendent au-dessus de l'eau sombre et luisante. On dirait cette étendue liquide, épaisse et grasse, il n'en est rien une fois qu'on est dedans. Certains jours, une armée de petites bouteilles vertes Heineken flottent à mi-corps le long du canal. A croire que ce sont les seules qu'on trouve sur le marché, avec les flasques de vodka Poliakov. Mais aujourd'hui ne surnagent que les habituels déchets plastiques relâchés au gré du passage des péniches dans les écluses.

Lorsque nous arrivons sur la place de la gare, les vendeurs à la sauvette ont déguerpi. Il ne reste que quelques caddies-barbecues abandonnés suite à une énième descente de la police.

L'endroit est désert et fortement éclairé. Nous avançons dans l'ombre de la palissade. Il faut se faufiler dans le contrebas au pied de l'avant-dernière écluse avant la jonction avec la Seine. Nous passons le pont de chemin de fer. Dans l'ombre, des flashes de lumière apparaissent pour disparaître aussitôt. Je suis sur le point de filer à toutes jambes en sens inverse, mais Bassem a anticipé mon idée. « A tous les coups, ce sont des tagueurs, la milice ne vient jamais traîner se guêtres par ici. » Nous approchons furtivement, histoire de ne pas prendre de risques. Une hypothèse reste une hypothèse, jusqu'à ce qu'elle soit démentie par les coups de matraques. Mais en effet, ce n'est qu'une bande de jeunes qui nous ignorent. Ils sont absorbés par l'œuvre qu'ils créent. Un gigantesque 'Fuck la milice' en forme de doigt qui se dresse entouré d'une faune d'animaux sauvages magnifiquement représentée.

Nous passons la rangée d'arbres qui agrémentent cette promenade aménagée le long du canal pour arriver devant une maison blanche aux volets en fer. Tout est cadenassé. Il s'agit de l'ancienne demeure des éclusiers. Depuis l'automatisation, elle n'est plus habitée que par les chats et occasionnellement les clodos. Je fais remarquer à mon guide, que nous sommes du mauvais côté pour rendre visite aux Roms. « On va traverser par l'écluse, comme ça, on leur fait la surprise ! » Je ne vois pas très bien pour quelle raison on leur ferait une surprise, surtout que nous n'avons aucun présent à leur offrir à part nous. Et l'idée d'être un cadeau, ne m'enchanté guère.

Jour 19

Il y a la fiction et... Y a-t-il seulement autre chose que la fiction ?

Je viens de passer la pire nuit de toute mon existence. J'ai rêvé que je couchais avec ma mère et que Freud me dévisageait d'un air dubitatif, sa pipe entre les dents. Je ne sais pas ce qui est pire, d'avoir couché avec maman ou bien la pipe à Freud ! J'ai encore du mal à chasser cette vision apocalyptique de ma tête. Manquerait plus que mon père assiste à... Horreur ! Pensez-vous ce que je pense, Freud est mon père... Dans le rêve je veux dire, parce que sinon, je ne suis pas assez âgé pour que ce soit envisageable. Mais revenons à nos moutons. En l'occurrence, les Roms... Je ne veux pas dire que les Roms sont des moutons, ni des agneaux... J'ai des amis Roms... Une amie, pour être précis... Je crois que je m'enferme et que mes explications ne font que renforcer ce que je cherche à éviter.

Donc voilà...

Nous enjambons la clôture, lui avec une aisance déconcertante, moi en y laissant un morceau de mon pantalon de vélo et en m'affalant lourdement sur le sol. Le dos en prend un coup et le cul aussi. Puis nous nous faufilons en équilibre sur les passerelles situées au-dessus des portes du sas. Nous avons ainsi accès à la plateforme centrale. Puis nous procédons de la même façon pour rejoindre le bajoyer opposé.

Un feu de braises incendie la nuit, deux fourgonnettes sont garées en quinconce et deux autres bagnoles délabrées stationnent plus loin. Bassem me fait chut avec son doigt sur la bouche. Comme je n'ai pas vraiment l'intention de dire quoi que ce soit, je n'en ai pas plus envie. Il me fait signe de le suivre. Nous contournons le long bâtiment principal. Sur l'arrière, se trouve une entrée. Il nous faut traverser un immense couloir avant d'arriver dans ce qui fut un bureau. Là, un gros type rouille devant une caisse métallique. Bassem s'approche et lui file une tape derrière le crâne. Le bonhomme relève sa tête, découvrant un visage usé par le temps et le soleil. Le cheveu est noir et hirsute, d'épais sourcils encadrent de gros yeux foncés. Les paupières forment un pli qui leur donne l'aspect d'un rideau qu'on aurait attaché à chaque coin avec des embrasses. « Qu'est-ce que tu fous là ! » Il s'adresse à Bassem tout en me dévisageant, se demandant qui peut bien l'accompagner dans cette tenue ridicule.

- Issam t'a avancé 150 balles pour la réparation du fourgon. Maintenant faut les lui rendre !
- Faut qu'il vienne lui-même !

- Il s'est fait coincer par la milice et mon avis, à l'heure qu'il est, il a été renvoyé dans son pays, explique Bassem, le plus calmement du monde tout en enfilant son poing américain. Ce que l'homme ne peut voir, mais moi oui.

Je trouve cette situation déplaisante et me demande ce que je suis venu faire dans ce règlement de compte à Ok Corral. Je repense à ma femme et à la voisine, je leur en veux quelque peu de m'avoir envoyé dans cette galère. Peut-être un peu plus à ma femme qu'à la voisine. Puis me revient en mémoire l'image de l'autre imbécile à l'étage du dessus et toute ma colère se focalise sur lui. Dès mon retour, il va voir de quel bois je me chauffe.

- Qu'est-ce qui me prouve que tu n'es pas en train de l'entuber ? dit le Rom.

- Cette lettre...

- C'est écrit en arabe, et l'arabe, je parle pas ! Elle pourrait tout aussi bien raconter l'histoire de la poupée polonaise !

J'aimerais bien connaître cette histoire, mais il me semble, à cet instant, que ce n'est pas le bon moment pour en avoir un aperçu.

- Faut lui rendre ses sous, un point c'est tout, c'est pour sa femme.

- Tu fais assistante sociale maintenant...

- Les 150, y sont là-dedans... ou pas ?

Bassem pointe du doigt la boîte métallique sur laquelle le gars a croisé ses bras.

- Ils y sont...

- Mais...

- Qui c'est ce connard avec sa tenue de vélo ? C'est toi l'emmerdeur qui fait marcher sa sonnette à tout bout de champ.

- On n'est pas ici pour parler des conditions de circulation des vélos et encore moins des sonnettes.

C'est bien vrai, confirmé-je dans ma tête tout en me plaçant légèrement sur le côté puisqu'on daigne s'adresser à moi. En réalité, j'espère être confondu avec la plante verte derrière moi, mais ça ne fonctionne pas.

- Tu la craches ta pilule !

Chez moi, on dit Valda, mais une nouvelle fois, je tiens à garder cette précieuse remarque pour moi tout seul.

- On a un petit litige à régler tous les deux. Mihaï rapplique un peu ! Viens expliquer à notre ami syrien ce qu'on attend de lui, hurle notre interlocuteur tout en déposant sur le bureau une pétioire qui doit dater la Guerre de Sécession.

Mon parti est pris, fuir et ne plus jamais revenir dans le coin quitte à passer par Aubervilliers pour aller travailler. Malheureusement, dans l'encadrement de la porte, il y a une armoire à glace de 1 m 90, pesant pas loin de 150 kg qui répond au doux nom de Mihaï, justement.

Jour 20

L'image qui se reflète dans mon miroir est donc une fiction...

J'ai rêvé de ma voisine. Elle était à son balcon et elle voulait savoir si je m'étais remis de ma chute. Un rêve aussi bête ne devrait pas avoir le droit d'exister. Surtout que j'étais tombé en tentant de voler le vélo du petit Paul.

Les étourdissements sont moins fréquents et je peux faire quelques pas dans la chambre. Ainsi, j'ai la possibilité d'admirer un bouquet de fleurs peint par un illustre inconnu. Un tableau affreusement rouge que ma mère avait acheté à un brocanteur. Ce dernier lui avait

assuré qu'il avait de la valeur. On a voulu le faire estimer à la mort de maman, un petit bonhomme grassouillet nous a ri au nez. « Il ne vaut même pas le prix du cadre, et c'est peu dire. » L'idée de lui coller une gifle pour le débarrasser de ses grosses lunettes épaisses m'est passée par la tête. Mais ça ne changeait pas grand-chose au fait que ma mère était bel et bien morte.

Mais parlons plutôt du Rom et de la pétoire qu'il a posée devant lui ainsi que de son acolyte Mihaï, l'armoire à glace qui prend la parole.

- On veut que les Syriens respectent notre marché, le cuivre c'est pour nous et en échange on vous laisse l'autoroute A1.

Je ne savais pas que dans cet entrepôt à l'abandon, on pouvait négocier la vente de sociétés autoroutières.

- Tu te fous de notre gueule...

Bassem a une façon de prononcer gueule avec une sorte de « o » circonflexe qui me fait rire sous cape.

- Qu'est-ce qu'il a l'autre abruti à se marrer ? intervient le Rom derrière son bureau.

Je réalise rapidement que l'abruti en question n'est autre que moi et que la cape derrière laquelle je ris ne devait pas être bien épaisse.

- C'est le mot « gueule »

- L'empire de mes ancêtres te fait marrer, je vais te passer l'envie de rire connard !

Je ne vois pas le rapport avec un empire quelconque aussi je nie avec force toute idée de me moquer de qui que ce soit et précise que de toute façon, je n'ai plus du tout envie de rire. Que c'est un rire nerveux. C'est Bassem qui coupe court à l'altercation.

- Le marché ne tient plus. Avec leur confinement à la con, y a plus de voitures qui passent et faire la manche ne rapporte pas un rond.

- On vous laisse le carrefour Pleyel, ça ira ? Vos potes ont squatté la porte de la Chapelle, faudrait pas abuser non plus.

- Très drôle, la milice contrôle les déplacements tout le temps. Plus personne ne prend le temps de s'arrêter. Puis avec le virus de merde, ils ne baissent plus leur vitre.

- Alors vous voulez quoi ? intervient Mihaï.

- Le trafic de la ferraille !

- Vous n'avez pas de fourgon, vous êtes cons ! reprend l'autre toujours accoudé sur sa mallette en fer.

- Nous voulons sous-traiter. Vous livrez ce qu'on apporte avec nos vélos et on fait cinquante cinquante.

- On va tous vous crever et vous balancer aux poissons...

- Marché conclu, coupa l'autre Rom tout ouvrant un des tiroirs du bureau pour sortir des billets crasseux. Et je te rends les cent euros d'Issam.

- Cent cinquante, on s'est mal compris, insiste Bassem.

- Laisse-moi finir, et cent de plus en fausse monnaie, elle est de bonne qualité et la femme pourra l'écouler sans difficulté.

- Et il me faut un vélo pour mon ami qui a fait le déplacement, le sien est dans le canal.

Les deux Roms se regardent en rigolant, puis ils se tournent vers moi et hurlent de rire. A mon grand dépit, Bassem aussi. Mihaï quitte la salle pour revenir aussitôt avec une bicyclette dans un piteux état. Elle ne possède pas de freins et elle était trop petite.

- Tu verras, c'est un vélo solide, on a installé une plaque en bois très large pour trafiquer. Si tu veux freiner, tu coins le pied entre la roue arrière et le cadre.

- Y a pas de sonnette...

Et là, j'aurais mieux fait de la fermer. Ils éclatent tous de rire et l'armoire à glace me file une grande claque sur le dos. « Pas dring dring alors ! »

Jour 21

La fiction ça sonne presque comme l'affliction, amusant non ?

Pas de rêve aujourd'hui, mais une mauvaise nuit. J'ai toussé, j'avais la gorge irritée par des grains de sable imaginaires. La bonne nouvelle, c'est que la fièvre retombe. Enfin. Autre bonne nouvelle, mon carnet et mon crayon sont sur ma table de nuit. Ce qui est une nouvelle toute relative, puisque maintenant, je peux me lever et faire quelques pas.

La milice a oublié de nous livrer, on a mangé un vieux morceau de fromage et des gâteaux secs que ma femme utilisait pour les fonds de tarte qu'elle ne fait plus. On en viendrait à regretter les conserves aux saveurs improbables qu'ils nous distribuent.

J'ai pu retourner sur le balcon. La voisine a fait venir ses enfants pour me saluer, elle avait les larmes aux yeux. Elle a promis que dès la fin du confinement, elle nous inviterait à manger. J'avais la gorge serrée, mais j'ai pas pleuré, du moins sur le balcon. Le voisin du dessus y est allé aussi de son discours de bienvenue après avoir hurlé sa phrase habituelle : « Y a quelqu'un dehors ! ». Il a souhaité nous faire parvenir des boîtes qu'il avait en réserve, personne n'en a voulu. Les femmes, parce qu'elles savaient qu'il ne mangeait pas assez et qu'il avait l'aspect d'un cadavre. Et moi, parce que j'ai pas confiance dans un fou, il serait capable de nous empoisonner avec des conserves frelatées. Quand j'ai fait part de mes craintes à ma femme, elle m'a regardé fixement, elle a secoué la tête de haut en bas, puis elle est partie dans le salon sans dire un mot. Elle a adopté la même attitude que lorsque tonton Marcel explique qu'il a recommencé à fumer.

Mais parlons un peu de Bassem.

Grâce à lui, on a récupéré l'argent d'Issam et j'ai un nouveau vélo pour rentrer chez moi. Je le raccompagne jusqu'à chez lui, enfin, sa tente, sous son pont, celui de la N410. Nous nous serrons la main, machinalement, car c'est interdit. On doit se tenir à plus d'un mètre les uns des autres. Ça m'est sorti de la tête. On se fait même l'accolade. En même temps, cette distance à respecter n'est valable que pour ceux qui ne vivent pas entassés dans des tentes de fortune. Pour eux, le confinement, ne change rien, vu qu'ils sont déjà dehors en temps normal. Je ne parle même pas de ceux qui dorment sur des cartons. Eux, ils sont déconfinés à vie. Je suis sur le point de quitter les lieux, lorsque Simon arrive. Je vérifie vite fait que mon signe n'a pas été effacé, l'idée de finir à nouveau dans le canal à cause de mon appartenance à la race des Tortors ne m'enchant guère.

- Ton vélo fils, il est à sa place, dans le cimetière des deux-roues.

Après ces paroles vénérables, il hoche la tête comme le curé Don Camillo, puis il m'attrape par les épaules et les secoue d'avant en arrière. Il compatit à mon infortune. Je crois même qu'il va faire le signe de croix, mais il n'en est rien. Il me regarde une dernière fois dans les yeux, comme s'il voulait vérifier que je suis réellement un humain. Ensuite, il retourne au bout du campement et il reprend son attitude de guetteur, la tête droite et les mains dans les poches.

- Il est bizarre, mais au fond, c'est un brave type, à sa façon, il est gentil. Il prend soin de la race humaine, dit Bassem tout en me glissant l'argent d'Issam dans ma main. Je compte sur toi pour remettre cette somme à sa femme. Elle va en avoir besoin, maintenant qu'elle ne peut plus compter que sur elle.

Je repars le cœur chagriné à l'idée de laisser mes nouveaux amis. Je ne sais pas pour quelle raison ils m'importent autant. Y compris les deux Roms qui m'ont fait si peur avec leur pétoire. On les aurait dits tout droit sortis d'un mauvais film de gangster. Je fais un dernier signe de la main, j'enfourche mon nouveau vélo et je bascule de l'autre côté pendant que la roue avant poursuit sa route toute seule en vacillant de droite et de gauche.

Jour 22

L'homme, est-il une fiction rêvée par les animaux ?

Le laboratoire d'état a reçu mes prélèvements, je vais enfin savoir de quoi je suis réellement atteint. Par instants, ma vision se trouble et je tremble comme une feuille. Heureusement, il y a des périodes de répit. Je crains d'apprendre une mauvaise nouvelle, car si je suis positif, je dois rejoindre un centre de confinement extrême. Beaucoup y entrent, peu en ressortent.

La milice nous a enfin livrés de quoi manger. On a même eu droit à du pain. Un chacun, on n'y croyait pas. Ma femme est allée de suite voir si la voisine était sur le balcon. Elle y était déjà, son pain à la main et le sourire aux lèvres. Grégoire et Paul étaient fiers, la bouche pleine et leur quignon bien en vue, qu'ils agitaient en tous sens à la façon de petits fanions.

Le voisin du dessus n'a pas mis le nez dehors. On s'inquiète pour lui, il n'a pas crié sa phrase rituelle par la fenêtre. De ne pas avoir vu sa bouille, m'a rendu triste. Je m'étais habitué. A la façon dont on s'habitue à entendre le son quotidien de la cloche d'une église en rase campagne. On finit par ne plus la percevoir, mais lorsqu'elle cesse de fonctionner, il se crée un manque impossible à identifier clairement.

Le beau temps est de retour, les oiseaux piaillent à qui mieux mieux. Hier, sans qu'il ne fasse vraiment moche, le ciel était couvert. La température remonte et les arbres persistent à être en fleurs, une sorte de revanche de la nature. Elle n'a que faire de notre absence. Les animaux ont pris possession des lieux. Hier, un cochon sauvage se promenait au milieu de la rue à la recherche de poubelles accueillantes. Contrarié, il a dévoré les plantations de tulipes jusqu'à ce que la milice intervienne manu militari. Après une distribution de coups de bottes, ils ont chargé la pauvre bête dans leur fourgon. Je suis prêt à parier qu'elle pendouille les intestins à l'air dans un frigo quelconque. Boudin en perspective !

Mais parlons peu, parlons bien.

La roue avant de mon nouveau vélo n'était tout simplement pas fixée à la fourche. Bassem a fait le tour du campement de fortune et a fini par dégouter deux pinces multiprises. Les boulons serrés à fond, je prends la route en direction des berges de Seine jusqu'au pont d'Epinay, puis je passe sur la rive gauche. Avec ma bicyclette trop petite, j'ai l'air d'un crapaud. Et aussi d'un con, aurait chanté Brassens. Si j'avais été un tantinet attentif, au moment de fixer la roue, j'aurais aussi relevé la selle. On approche les cinq heures du matin, il faut que je me dépêche, les rotations de la milice vont s'intensifier. En plus, au petit matin, ils sont de mauvais poil, car ils finissent leur service de nuit.

J'arrive sans encombre à hauteur du 78 quai de la Marine, je cale mon vélo contre un arbre de telle façon qu'il ne soit pas trop visible, même si je doute, que dorénavant, il intéresse qui que ce soit. J'enjambe le parapet pour finir par un roulé-boulé dans les ronces.

- Faut utiliser échelle, sinon piquer peau du cul.

Je ne sais dire si la belle syrienne se fiche de ma poire ou bien si elle est sérieuse. Dans le doute, je souris tout en me relevant péniblement. J'ai évité le bain de peu. Un léger regret s'empare de moi, est-ce que l'eau de la Seine est plus agréable ? Ceci restera une question sans réponse. La Syrienne me fait entrer dans sa demeure, au demeurant, pas si mal arrangée pour un gourbi.

- Vous appelez-moi Nour.

- Nour, moi avoir chose pour vous.

Tout à coup, je me trouve couillon avec ma façon ridicule d'énoncer les faits. Une sensation indéfinie de crétinerie qui ne repose sur rien d'objectivable.

- Vous être fâché ?

- Non, moi pas fâché, dis-je tout en réalisant que je parle très fort et que les enfants ont filé dare-dare se cacher dans la robe de leur maman.

Fier comme Artaban, je tends les billets à Nour. Elle me dévisage un moment, s'empare enfin de l'argent et le cache sous un pot, placé en hauteur sur la seule étagère. Elle paraît contrariée, ou bien vexée. Elle ne me remercie pas et je me sens à mon tour très mal à l'aise. Je décide de quitter les lieux. Je suis à peine sur le seuil de la baraque que lorsque Nour m'interpelle « Vous pas partir ! » Je me retourne, quelque peu déconcerté.

- Vous restez maison, milice pas venir ici, mais dehors venir.

Elle n'a pas tort.

Jour 23

Si tout est fiction, rien n'est réel, donc tout est néant ?

Je tousse moins et je respire moins aussi. L'air semble manquer de consistance tout en étant épais et sirupeux. Seule sa fraîcheur est bienfaisante. Je me suis levé difficilement pour faire quelques pas autour du lit. J'aurais couru un cent mètres en battant le raccord du monde, je n'aurais pas été moins épuisé. Pourtant, les nouvelles sont beaucoup moins alarmantes. La courbe s'incurve légèrement. Il y a eu des hip hip hip hurra toute la soirée. Même les miliciens y sont allés de leur voix.

J'ai appris aussi que la femme qui fouillait les ordures est réapparue et qu'elle a repris son activité. De même que l'homme avec sa charrette qui trie les gros déchets. Ils ont tous les deux une faculté à éviter la rencontre avec la milice qui me sidère. Toutes ces nouvelles me sont rapportées par ma tendre épouse.

Mais une bonne nouvelle peut en cacher une autre. Héloïse notre voisine d'en face - je vous rassure tout de suite, elle va bien et ses enfants aussi - nous a dit que le fou du dessus a été interné pour de bon. Il raconte à qui veut l'entendre qu'il a transformé sa fille et son chat en pâtés stérilisés qu'il a distribué aux pauvres pour ne pas qu'ils meurent de faim. Vu comment le bonhomme était maigre, il n'a pas dû utiliser sa propre production.

Mais venons en à Nour et à mon hébergement de fortune sur la rive Gauche. Celle de l'Ile Saint-Denis, pas celle de Paris, vous avez compris.

Le petit matin pointe le bout du nez, j'hésite encore sur la conduite à tenir, mais la vue de la milice, marchant par quatre au pas cadencé, sur les berges d'en face, m'aide à prendre une décision rapide.

- Vous pouvoir dormir un peu là.

Vu qu'il n'y a qu'un lit, celui dans lequel elle dort avec les enfants, je préfère refuser poliment tout en optant pour la chaise de jardin faisant fonction de chaise de salon. En réalité, la politesse n'a rien à voir là-dedans, mais plutôt la peur d'être contaminé. Ses trois enfants toussent de concert et ont le nez qui coule. Dans un éclair de lucidité que ma condition masculine rend soudain fulgurante, je réalise que l'embonpoint de Nour, n'en est pas. Confortablement installé dans mon fauteuil pendant qu'elle s'occupe des enfants, je médite sur ma découverte. Issam est donc le père de quatre enfants en tout ! Il ne manque plus qu'un « Euréka » pour conclure cette mise au point. Il me faut beaucoup moins de temps pour m'assoupir.

Lorsque j'ouvre les yeux, le soleil est perché au Zénith et Nour pose son doigt sur la bouche afin de faire signe aux deux filles de faire moins de bruit. Elles s'amusent avec des billes à culbuter de petites figurines posées sur le sol en terre battue. Le garçon, plus jeune, suce un bout de tissu tout en observant attentivement ses deux sœurs. Nour s'approche du fourneau de fortune, elle soulève le couvercle d'un faitout en fonte et de touille ce qui mijote. Une odeur agréable s'en échappe qui vint chatouiller mes narines. Voyant que j'ai ouvert les yeux, Nour se force à sourire.

- Vous dormir fort et faire bruit avec bouche.

« Ah bon » répondis-je quelque peu vexé d'être accueilli par ces mots. J'aurais certainement préféré qu'elle me prenne dans ses bras pour me câliner doucement. En l'observant dans le rai de lumière qui traverse la pièce, je découvre une fort jolie femme. Elle doit avoir à peine une trentaine d'années. Ses yeux clairs laissent transparaître une grande tristesse malgré une bonhomie de façade. Son corps est fin et agréable et son petit bidon naissant lui donne un charme qui doit rendre fou l'homme qui partage sa vie.

- Ça khoresh bademjan. Manger de Syrie avec aubergine ! m'explique-t-elle tout en agitant un légume devant elle. Pas viande, alors amab, ajouta-t-elle en désignant une peau de lapin. Plein amab dans parc derrière.

De ma chaise de jardin, je l'observe qui se démène au-dessus d'un grand coffre.

- Vous assez dormi, maintenant travail ! me dit-elle tout en pointant du doigt un tapis qui prend le soleil sur une corde tendue entre deux arbres.

Jour 24

La guerre est-elle une fiction pour appeler la paix à la rescousse ? Ou bien est-ce l'inverse ?

Les journées se suivent en une ronde monotone. Aujourd'hui pas de nouvelles. Ni bonnes, ni mauvaises. La courbe de l'infection se stabilise. Pour le voisin du dessus, ce n'était qu'une rumeur qui s'est propagée dans l'immeuble. Il faut avouer que personne ne l'aime. Encore moins sa femme et sa fille, puisqu'elles sont parties vivre ailleurs. Le pauvre a été hospitalisé et non interné. Les gens sont bêtes parfois. Ma femme m'a appris que j'allais enfin avoir la visite du médecin de la milice locale. Je ne suis pas certain que ce soit une bonne affaire. Le verdict pourrait m'envoyer en centre de confinement.

Parlons plutôt de Nour et de son accueil histoire de déconfiner mon esprit à défaut d'un déconfinement corporel.

'Quel succulent repas' sont les premiers mots qui viennent à l'esprit. Je me rappelle le goût de la nourriture mijotée autrement que dans des boîtes de conserve. Les enfants mangent avec nous, assis sur le tapis. Entre deux cuillers, ils lèvent les yeux et m'observent à la dérobée. Ils sont étonnés de me voir gigoter en tous sens. Un coup sur une fesse, un coup sur l'autre, alternant avec la position romaine, appuyé sur mon coude. Eux, assis en tailleur et Nour les jambes repliées sous elle, sont figés comme des statues grecques. A la fin du repas, je vais puiser l'eau dans la Seine pour le nettoyage. Au moins, elle a l'eau courante à portée de main. Puis je retourne sur mon trône observer ce petit monde.

« Vous dormir tout le temps » entends-je en émergeant d'une bonne sieste. Le reste de l'après-midi passe très rapidement à partir du moment où les enfants et moi, nous commençons à jouer. Ils ne connaissent pas le jeu de dames quant à moi, je ne connais pas le jeu du Chech Bech. Ils rigolent beaucoup de me voir perdre chaque partie en me trompant dans le sens de circulation des pions. Des capsules de bière, retournées pour faire les blancs.

Le soir, nous finissons le khoresh bademjan. Je crois qu'il s'agit d'une sorte de ragoût d'aubergines et de viande. Il est encore meilleur réchauffé. Puis arrive l'heure de se séparer.

Je ne sais décrire exactement les émotions qui nous traversent. Une hésitation, les regards des enfants, un remerciement maladroit. Je lui tends machinalement la main, ce qui est interdit à cause de l'épidémie. Elle me la prend à deux mains et nous nous séparons maladroitement. Je me décide enfin à agir, je récupère l'échelle, je l'appuie sur le muret. Mon vélo m'attend de l'autre côté, mon vélo trop petit avec sa plateforme gigantesque en bois. Une fois sur le pont d'Epinay, je fonce en direction de chez moi. La nuit m'enveloppe dans son manteau d'anonymat. Pas un véhicule, ni aucun piéton. Le désert. Devant l'immeuble, les miliciens jouent aux cartes, je passe par le sous-sol.

Ma femme ouvre la porte, regarde à droite et à gauche pour vérifier que personne ne nous observe. Précaution inutile, mais il s'agit chez elle d'un réflexe de survie. Elle me demande ce qui s'est passé pour que j'arrive seulement maintenant. Elle parle tout le temps, ne me laisse pas répondre. Une façon à elle de gérer l'angoisse et la peur. Soudainement, elle s'effondre sur le canapé et elle craque. J'attendais ce moment-là le ventre noué, je savais qu'il serait inévitable. Tout comme la maladie qui s'était emparée de moi.

Jour 25

Si la fiction est une réalité partageable, l'inverse est-il vrai ?

La journée commence par l'angoisse de l'attente. Attente du médecin de la milice et de son verdict. Lorsqu'il frappe à la porte, je fais un bond dans mon lit. Il est accompagné de deux miliciens barbus avec leur matraque à la ceinture. Son « Bonjour, comment allez-vous ? » sonne bizarrement. Un peu comme lorsque vous êtes reçus par les pompes funèbres et qu'ils sourient. Qu'est-ce qui peut bien les faire sourire ? L'argent que vous allez leur laisser ou bien la mort de celui que vous allez enfouir six pieds sous terre ? De toute façon, la nuit a été mauvaise. J'ai rêvé de mes parents qui partaient avec ma petite sœur faire les courses. Je ne voulais pas les accompagner. Je préférais rester dans ce qui aurait pu être un centre de loisirs s'il n'y avait pas cette église en ruine et ces paysans qui vendaient justement les deux kilos de pommes de terre qui nous manquaient. Un rêve qui n'a guère de sens puisque je n'ai pas de sœur et encore moins de parents. Les pompes funèbres s'en sont occupées il y a longtemps. Je me suis réveillé en nage, tremblant de tout mon corps et toussant à tout-va. Ma femme a tenté de me rassurer « Tu ne devrais pas te mettre dans des états pareils. » La belle affaire, elle a toujours la parole qui m'énervé. Elle m'énervé, car je dois toujours finir par admettre qu'elle a raison. Dès le soir, je m'étais affolé, je n'avais pas mangé pour finir par me goinfrer de pain une heure plus tard. Qui plus est, j'avais bu un verre de vin. Une piquette infâme oubliée au fond d'un placard. 'Le chaud soleil du Var'. Tout est dit dans l'appellation.

Les deux miliciens restent de faction à la porte. Je me sens déjà en prison. Le médecin s'approche du lit « Faites A... Ouvrez plus grand ! » Quand tu sais à l'avance qu'il va te fourrer dans le gosier un bâtonnet pour provoquer un haut-le-cœur, tu résistes un peu. Il ausculte mes poumons, prends ma température avec un détecteur infrarouge, puis il sort son carnet pour écrire son compte-rendu. Et moi, j'attends son verdict. On dirait qu'il prend un malin plaisir à me torturer. « Ne bougez pas, je reviens... » Il est amusant le bougre. Il croit quoi, que je vais aller faire une promenade sur le Champ-de-Mars. Il va consulter les deux miliciens, ils palabrent un moment, ce qui n'augure rien de bon. Ma femme vient me dire que les représentants de l'ordre public on foutu le camp, elle ajoute un clin d'œil qui sous-entend que c'est bon pour nous. Le médecin refait une entrée magistrale, ramasse sa valise et remballé son matériel.

- Vous avez attrapé un coup de froid, vous avez dû vous trouver pris dans un courant d'air.

Je confirme d'un signe de tête et ma femme aussi. Il m'est difficile de lui expliquer que j'ai pris un bain tout nu dans le canal Saint-Denis en pleine nuit. Quant à lui dire que j'ai passé la

nuit avec une femme et trois enfants dans une bicoque grande comme un placard, c'est encore moins possible.

- Voici une ordonnance, mais vous ne trouverez rien de tout ça avant un moment. Je ne vous salue pas !

Le médecin semble fâché qu'on l'ait dérangé pour si peu. Il avait dans l'idée de m'envoyer en camp d'internement et il est déçu. Voilà tout.

Jour 26

L'humanité est-elle une fiction de Dieu ?

Mon aventure du côté du canal Saint-Denis date de quelques jours. Mais elle occupe toujours mon esprit. Cette rencontre d'un monde que j'ignorais, vivant tout près de moi. Que je devinais tout le long de mon parcours pour me rendre au travail. Maintenant, j'ai mis un visage sur certains de ces campeurs des temps modernes. Camper, un moment extraordinaire des premiers congés payés. Il semble bien loin, ce temps joyeux que ceux-ci n'ont pas connu et ne connaîtront pas. Et puis cette baraque perchée sur les rives de la Seine. J'avais imaginé un vieux trappeur bourru, plein de poils, ou bien un soûlard invétéré ne pointant le bout du nez que pour assurer son ravitaillement en vinasse. Rien de tout cela, seulement une pauvre femme avec ses enfants et un mari, ou bien un compagnon, absent. Quel voyage les a conduits tout près de chez moi ? A une encablure de mon domicile. Quel est ce pays que je ne connais pas, ou bien très mal ? Dont on a entendu parler aux informations au détour d'une guerre lointaine qui n'est pas la mienne. Et pourtant. Je voudrais maintenant avoir du temps pour parler à Nour, en savoir plus sur là d'où elle vient. Savoir si ses enfants ont connu leur pays, si elle a encore de la famille là-bas. Et avec son mari, comment se sont-ils rencontrés ? Habitaient-ils le même village ? Ou bien dans une grande ville cosmopolite. A force de penser à tout ce petit monde, je n'ai plus qu'une envie, leur rendre visite. Retrouver Bassem et son gardien de Phare sans Phare. Ce brave Simon qui veut protéger l'humanité des Tortors. Je voudrais qu'il m'en dise plus. Qui sont ces étranges créatures et d'où viennent-elles ? Je croyais n'avoir laissé que mon vélo au fond du canal, j'y ai aussi abandonné une partie de mon âme.

Ce matin, j'ai pu me rendre sur le balcon. J'ai levé le nez machinalement en direction du voisin fou. Il me manque aussi, ainsi que son appel d'un minaret imaginaire pour un quelqu'un oublié. Pour la première fois, je me questionne sur la raison de cette phrase énigmatique « Est-ce qu'il y a quelqu'un dehors ? » Qui peut bien être cette personne qu'il cherche ? Sa femme, qui l'a abandonné dans son isolement, ou bien sa fille ? Héloïse m'a sorti de ma rêverie, elle voulait savoir si j'allais bien. Je la rassure, lui raconte la visite du médecin. Elle est contente pour moi. Elle souhaite me montrer ses deux enfants « N'est-ce pas qu'ils ont grandi ? » Non, ils n'avaient pas grandi et je ne comprenais pas sa tête bizarre et son clin d'œil appuyé. Ma femme m'a filé un coup dans le dos et soufflé à l'oreille « Dis que oui ! » J'ai donc confirmé.

- Mais ils n'ont pas grandi lui dis-je tout bas.

- Pour une fois que tu t'occupes de quelque chose... c'est pour qu'ils mangent ce qu'ils ont dans l'assiette, crétin ! me répondit ma femme tout en levant les yeux au ciel.

- Etes-vous au courant que ça barde du côté d'Aubervilliers ? s'écria la voisine.

Ma femme a répondu que non et qu'elle allait mettre la radio nationale pour en apprendre davantage.

- Ça ne sert à rien, ils n'en parleront pas. C'est le gardien qui m'a raconté ça.

Je n'écoute plus vraiment, le gardien ne fait que répéter des âneries qu'il a entendues à droite et à gauche, au fur et à mesure de son ménage. S'il parlait un peu moins, l'immeuble

serait bien mieux entretenu. Un cri soudain me sort de mes réflexions intérieures. « Saorato ! » Il s'agit de la femme qui fait les poubelles. Elle vient de se faire attraper par la milice. Elle se débat comme un pauvre diable, elle crie qu'elle a une famille à nourrir. En rien de temps, elle est chargée dans le fourgon comme un animal qu'on emporterait à l'abattoir. Le bonhomme des grosses ordures, voyant la tournure que prend les événements fait faire demi-tour à son vélo avec son encombrante remorque du plus vite qu'il peut et grimpe sur son engin pour filer au loin. Au bout de la rue, avant de prendre à droite, il s'écrie lui aussi « Saorato ! »

Jour 27

La révolution est-elle une fiction pour les pauvres ?

Avec ma femme, nous ne comprenons pas !

L'épidémie qui menaçait l'humanité ne menace plus et pourtant, l'état d'urgence persiste. Hier soir, nous avons fêté les bonnes nouvelles en buvant un restant de vin doux en compagnie de la voisine. Elle n'avait pas de vin doux, aussi elle a donné une teinte rosée à l'eau avec du colorant alimentaire. Nous avons chanté gaiement, les enfants, euphoriques, y sont allés de leurs cris. On leur a même pardonné le ballon jeté par la fenêtre. Nous en étions à évoquer nos futures activités extérieures, comme aller se promener au parc, rendre visite à nos proches. C'est d'ailleurs à ce moment que j'ai appris qu'Héloïse s'était séparée de son mari et que ce dernier attendait avec impatience la venue de leurs enfants. En ayant connaissance de cette information, je me suis tourné vers ma femme « Tu savais toi qu'elle avait un mari ? » Elle m'a répondu que si je m'occupais un peu moins de moi, je saurais ce genre de chose, comme les prénoms des enfants de ma nièce. Je ne les connais pas, parce qu'ils sont impossibles à mémoriser. « Tiago et Sohan, ce n'est quand même pas bien compliqué, deux syllabes chacun ! »

- Comment se fait-il qu'on maintienne l'état d'urgence, questionne ma femme en s'adressant à la voisine.

- Ce sont les émeutes, répond Héloïse. Selon notre gardien, elles se sont étendues aux Francs-Moisins et je crois bien du côté du Fort de l'Est, là où se trouvent les baraquements.

- Si on se met à écouter ce crétin de gard...

Et là, deux événements se sont télescopés. La présence du gardien qui finissait de balayer et l'évocation du mot baraquement.

- Vous savez ce qu'il vous dit le crétin !

- Excusez mon mari, c'est un imbécile qui ne sait pas ce qu'il dit !

- Vous êtes certain pour le Fort de l'Est et les baraquements, interpellé-je, balayant et l'indignation du gardien et l'intervention de ma femme quant à mon idiotie congénitale.

- Evidemment que je suis sûr, j'ai eu les informations par l'un des miliciens, c'est un cousin de la sœur de mon épouse...

A partir de là, tout ce qui est dit n'est plus qu'un murmure sonore diffus. Une seule image, celle de Nour et ses enfants. Que vont-ils devenir si la folie embrasait la banlieue. J'imagine le pire, les gens jetés dans la Seine, des gorges tranchées, les matraques faisant éclater les crânes.

- Tu te crois revenu dans les années 60, lorsque la police parisienne aidait les Arabes à apprendre à nager en les jetant par-dessus le Pont D'Argenteuil !

Je dévisage ma femme, étonné qu'elle puisse tenir de tels propos tout en réalisant que je ne parle pas uniquement dans ma tête.

- Papon, ça vous dit quelque chose, ajoute la voisine. Le préfet de police qui a dirigé la police durant Vichy pour gérer la question juive comme on disait de manière policée.

- Sacrée histoire de salopards, croit bon de préciser le gardien avant de rentrer dans l'immeuble pour passer l'aspirateur.

Je suis entouré d'une bande de dangereux révoltés sans le savoir. Mais une question continue à me tarauder, elle concerne mes amis du canal et du bord de Seine.

- Ce soir, faut j'aille faire un tour !

- Dans ton état, ce n'est pas vraiment une bonne idée. Et puis avec le couvre-feu, tu pourrais avoir de gros ennuis.

- Je dirai que pépé va mourir et qu'il faut que je me rende à la maison de retraite.

- Pour une fois que tu penses à lui, c'est pour l'enterrer !

Pépé est le beau-père de ma femme, un imbécile patenté qui passe son temps à insulter le personnel infirmier. Il a pour habitude de pisser par terre pour affirmer son mécontentement. En plus, il perd la boule et m'appelle monsieur Chirac ou bien Pompidou. Une fois, il m'a même appelé Thérèse. Je n'ai jamais su s'il s'agissait de la sainte ou bien d'une amante à lui !

- On verra si tu as encore de la température, décrète ma femme.

Sur ces mots, elle salue la voisine et ses deux enfants, me tire par le bras. Il est l'heure de se mettre à table. Choucroute sautée aux pruneaux.

- J'aurais bien sauté quelque chose, mais ce ne sont pas les pruneaux, ni la choucroute.

- T'es encore malade, faut pas te fatiguer inutilement ! Pense à prendre ta pilule au lieu de dire des sottises...

Jour 28

La fiction naît-elle quand le réel s'efface ?

Journée banale d'un confiné. Voilà comment j'aurais pu commencer. Tout d'abord, je vais beaucoup mieux. Juste quelques nausées matinales. Sinon je peux à nouveau me déplacer sans difficulté. Ainsi, j'ai pu faire le fier pour montrer que j'étais en état pour ma sortie nocturne. Ainsi, j'ai fait la vaisselle, étendu le linge, passé l'aspirateur sous le regard étonné de ma femme. « T'es certain que ça va bien ? » Voilà toute la contradiction de ma bien-aimée. D'habitude, je suis effondré sur le canapé, mon journal à la main ou bien regardant des idioties à la télévision nationale et je soulève les pieds quand elle tourne autour de moi. Et là, je participe activement à la vie ménagère, et je passe pour un fou.

J'ai pris des nouvelles du voisin du dessus par notre agent de liaison, le gardien. Aux dernières infos, il est en camp d'internement pour raison de santé. Est-ce lié à l'épidémie ou bien à sa santé mentale ? Il n'a pas su me dire. Pour lui, c'est la dernière option qui est la bonne. Il m'a précisé que le brave homme n'allait pas très bien depuis longtemps déjà. Il passait le plus clair de son temps à organiser le contenu des poubelles en classant les déchets des plus petits aux plus grands afin de gagner de la place. « J'ai eu beau lui expliquer que ça ne servait à rien, il n'a cessé que le jour du confinement. » J'ai appris qu'il voulait aussi repeindre les portes d'accès aux caves et au parking, d'où la présence de coups de pinceaux énigmatiques formant des carrés blancs un peu partout.

Nous avons parlé émeutes. Il m'a expliqué qu'il n'avait pas plus d'informations que la veille, car le cousin de la soeur de sa femme est de repos. Mais d'après lui, ça ne s'arrange pas, les miliciens sont sur les dents. En ce qui me concerne, le point positif, c'est qu'ils sont occupés ailleurs, je vais pouvoir me faufiler discrètement jusqu'à la maison de Nour. J'ai remarqué que je ne disais plus « baraque » ou « bicoque ». Dans mon esprit, c'était devenu une petite maison où il faisait bon vivre. Malgré le côté spartiate, elle a réussi à créer un environnement agréable. On s'y sent bien. Je sais que cela peut paraître bizarre de ma part d'affirmer une chose pareille, moi qui possède un appartement de quatre pièces pour nous

deux. Mais j'y retrouve une atmosphère commune aux deux qui donne envie de s'asseoir pour un moment de tranquillité.

Le soleil flirte avec l'horizon, il est temps que je me prépare. Je décide d'enfiler une tenue sombre. J'abandonne la veste fluo pour l'autre, entièrement noire. Le pantalon de vélo l'est aussi, ainsi que les gants. Au lieu de prendre mes chaussures de vélo, j'opte pour des baskets anthracite, mais avec un liseré rouge qui détonne dans l'uniforme. On aurait dit un Ninja, manquait plus que le sabre et le bandana. Ma femme n'est toujours pas d'accord, elle a même fait appel à la voisine pour me convaincre. Mais je suis fermement résolu à me rendre chez Nour. « Je veux savoir comment elle va ! » prétexté-je. En réalité, j'ai besoin de revoir toutes ces personnes que j'ai côtoyées tout au plus une partie de la journée.

Vers 22 heures, je décampe sous le regard inquiet de ma tendre épouse. La route est éclairée par une pleine lune insolente. C'est bien ma veine. Pas un nuage. Je remonte la rue qui passe devant chez moi. Heureusement, je réagis à temps, le bout est barré par la milice. Je pense qu'ils ne m'ont pas aperçu, je monte sur le trottoir et je tente ma chance par le petit parc. Je file à bonne allure sous une douche de lumière déversée par l'éclairage public. C'est à cause des agressions. En prenant le sentier de terre qui longe la voie de chemin de fer, je choisis de rouler dans l'ombre des arbres et l'absence d'éclairage. A partir de là, je peux regagner l'avenue et passer par le centre-ville.

Si j'avais su, je serais descendu de mon vélo pour avancer à pied et voir si la route était dégagée. Trois types me tombent dessus et me jettent à bas de mon vélo. Lorsque je me relève, je comprends que les miliciens m'ont aperçu au loin, les coquins ont fait le tour !

« Que faites-vous dehors à l'heure du couvre-feu ! » hurle le milicien.

Il s'agit d'un grand type bourru à l'allure martiale. Il est rasé de frais, blond aux yeux bleus. Son visage lui donne un air poupon que dément le reste du corps, figé, comme au garde-à-vous. Il porte à la ceinture la traditionnelle matraque de la milice qui peut se transformer très rapidement en matraque électrique. A ses côtés, un petit bonhomme tout l'inverse de notre colosse. Il a une barbe naissante, d'épais sourcils noirs et le képi rejeté en arrière. Légèrement en arrière, il semble s'ennuyer. Il consulte sa montre « On devrait avoir fini, tu es certain que... » Le grand blond lui jette un regard mauvais qui suffit à le faire taire.

- Alors, cette réponse, elle vient, reprend le milicien qui me tient fermement par le haut de ma veste, juste sous le menton.

- Je vais voir pépé, répliqué-je.

C'est la seule idée qui me vient à l'esprit. Je regarde tristement mon vélo abandonné sur le sol. Je ne sais pas très bien pour quelle raison la vision de ce pauvre biclou gisant là provoque chez moi un tel sentiment. Je crois bien que je l'associe inconsciemment à l'enterrement de ma mère. En disant ceci, je réalise que je mets sur le même plan un être cher et un piteux engin dont on ne donnerait pas un sou en brocante. Il y a dans l'esprit humain une propension au collage des sentiments qui peut expliquer certaines maladies mentales. A chaque fois que je conçois de ces pensées incongrues, vous allez rire, mais je pense à la tête que ferait ma femme et je les chasse de mon esprit aussitôt.

- Vous vous foutez de ma bobine, gueule le milicien tout en me secouant comme un prunier.

Le fait d'agir ainsi a deux inconvénients, la tête me tourne et je ne peux répondre qu'en bégayant. Au bout de trois ou quatre ébranlements, je peux enfin articuler une explication hasardeuse.

- Pépé, c'est mon beau-père... Il est en maison de santé... Et ils nous ont appelés pour venir de toute urgence... car il est prêt de mourir.

- Quels sont l'adresse et le numéro de téléphone ?

Et là, je tombe sur mon cul, car l'homme vient de me lâcher. J'ai le tournis. Ma femme a peut-être eu raison de mettre en garde. Finalement, je ne suis pas si vaillant que ça. « Debout ! » Je m'exécute en agissant lentement afin de laisser à mon cerveau un peu temps afin de fournir une théorie appropriée pour me sortir de ce pétrin.

- Je ne me les rappelle plus...

C'est léger comme théorie et elle a peut de chance d'aboutir à quoi que ce soit sinon un secouage complémentaire pour m'apprendre à dire des menteries. Ce sont les caillasses qui me sauvent. Celles qui volent dans l'air.

- Les salauds, la bande du soixante-dix-sept. Ils nous attaquent.

- Je t'avais bien dit qu'on aurait mieux fait de rentrer.

- Vous, vous ne bougez pas, on s'occupera de votre cas plus tard !

Les voilà partis en cavalant, leur matraque levée bien haut, tout en proférant une bordée d'injures en règle. Profitant de la situation, je relève le souvenir de ma mère à deux-roues, je grimpe dessus et file sans demander mon reste tout en remerciant pépé.

Je viens d'échapper une première fois à la milice, je suis donc sur mes gardes. Grand bien m'en prend, car ils maraudent sur le pont d'Epinay, point de passage obligatoire. Je m'échappe par la droite, dans la descente pavée qui mène aux berges. Je passe le pont, cette fois par en dessous. Dans l'ombre, se trouve un groupe d'individus vêtus pour la plupart de noir. Tout comme moi. A la différence qu'ils portent des cagoules ou bien des foulards qui masquent leur visage. Je ne demande pas mon reste, et poursuis ma route le long de la Seine, en poussant le vélo. Mon souci est de passer sur l'autre rive. Je ne vois qu'une solution, remonter jusqu'aux limites de Saint-Ouen pour tenter ma chance par l'autre pont.

J'hésite sur la conduite à tenir, il y a tout autant de chance que je tombe à nouveau sur la milice. La petite baraque de Nour, n'est qu'à une poignée de mètres et de là où je suis, je la devine aisément au travers des arbres en fleurs. Il n'y a pas de fumée qui s'en échappe, ils ont dû manger quelque temps avant. La lumière étant un luxe qu'ils peuvent à peine s'offrir, ils doivent être blottis les uns contre les autres sur le petit lit fabriqué à partir de palettes. Je m'imagine, installé sur la chaise de jardin, contemplant cette petite famille qui m'avait recueilli, moi, ayant largement de quoi vivre et de belles pièces bien chauffées. Pas besoin de bougies, la fée électricité est là, tapie entre les cloisons attendant la pression d'un doigt sur l'interrupteur. Toute cette richesse, j'en avais oublié la valeur, habitué à la côtoyer depuis si longtemps.

Je me décide enfin à grimper sur mon vélo pour en être éjecté soudainement par une foule de fous furieux. Je dis une foule, car c'est le sentiment que j'ai sur l'instant. En réalité, il n'y a que quatre ou cinq personnes. Ils hurlent un slogan qui finit par « marteau » mais sans la faucille qui m'aurait permis de les relier à une secte communiste quelconque. De sous le pont, ceux qui sont cachés partent à leur rencontre avec la même idée de « marteau ». Je pense qu'il s'agit de deux bandes rivales qui vont s'affronter. Il n'en est rien. Ils s'attendent pour grimper sur le pont avec la ferme intention d'en découdre avec les représentants de l'Etat. A cet instant, me vient l'idée du lâche. Me glisser discrètement derrière eux et à la première occasion prendre la route du Quai de la Marine. Je pousse mon vélo devant moi à cause de la montée pavée, lorsque je reçois une tape derrière le crâne qui résonne au travers de mon casque.

- Qu'est que tu fous là, connard ?

Un des individus a échappé à mon regard, certainement en train d'uriner sous le pont ou même pire. Je tente un « Marteau ! » pour faire communauté de pensée.

- T'es cinglé ou quoi ?

- Grouille-toi, les autres sont déjà engagés.

En effet, on perçoit un brouhaha duquel émergent des cris et des « marteaux » qui restent pour moi très énigmatiques. Les deux compères ont déguerpi pour rejoindre le groupe de révoltés. Ils n'ont aucun mal à enfoncer le cordon de miliciens qui abandonnent très vite la partie. Des hourras s'élèvent suivis d'un « Tous au quartier des Agnettes ! »

La voie est libre !

J'arrive enfin à hauteur du 78, je glisse mon vélo derrière l'arbre de la fois dernière. Je jette un coup d'œil à droite et à gauche, pas âme qui vive. Je me penche par-dessus le parapet afin de me saisir de l'échelle cachée dans les fourrés. En général, elle se trouve sous la glycine sauvage. Une agréable odeur portée par la douceur du soir s'élève jusqu'à mes narines. Je pousse un peu plus loin, jusqu'aux ronciers. Pas d'échelle. Plutôt que d'appeler, au risque d'éveiller l'attention sur l'autre rive - le bruit glissant dans l'air a une fâcheuse tendance à traverser le fleuve pour s'en aller vagabonder - je me décide à enjamber le muret. Avant de lâcher prise, je me laisse pendre de toute ma hauteur. Je me réceptionne sur mes pieds et évite de justesse la galipette ridicule. J'époussette les débris de fleurs qui décorent ma tenue et je m'apprête à frapper discrètement à la porte. Porte qui n'existe plus, car tout l'avant de la petite maison a été enfoncé. L'intérieur a été mis à sac. Le foyer qui sert à chauffer le faitout a été balayé d'un coup de pied et le faitout a atterri un peu plus loin. Il gît renversé sur le sol, le couvercle à ses côtés, tombé bancal sur sa poignée. La banquette de fortune qui fait office de literie a été éventrée. Je ressors atterré par la violence qui se dégage du lieu. Mes yeux tombent sur les petites figurines éparpillées sur le sol terreux. Mes jambes flanchent, je finis à genoux, pleurant comme un enfant. « Pourquoi avoir fait ça ? » répété-je plusieurs fois, comme s'il y avait quelqu'un pour me répondre. Je ne sais pas trouver les mots qui pourraient remplacer ce « ça », comment qualifier ce que mes yeux ne peuvent contempler sans verser une larme. Puis viennent les images de cette pauvre femme avec ses trois enfants, bientôt quatre dès que son ventre arrondi aura atteint la taille suffisante pour enfanter. Je n'ose pas la croire malmenée, bringuebalée d'un endroit à l'autre préservant sa marmaille de l'animosité des agresseurs.

Jour 29

Qu'importe la fiction pour peu qu'on ait le vraisemblable !

Combien de temps je suis resté sur place, je ne sais le dire avec précision. Je ne peux m'empêcher de faire un peu de rangement, rétablissant ce qui peut l'être, reconstituant ce paysage agréable qui m'a tant ému. Je replace la banquette et les tapis. Je cherche longtemps avant de retrouver la boîte en métal qui sert de foyer. Elle a fini sa course en contrebas, coincée dans les racines d'un arbuste, pour partie noyée dans l'eau noire de la Seine. Je prends beaucoup de risques inutiles pour une boîte en ferraille qui plus jamais, certainement, n'aura d'utilité. Mais c'est pour moi une tâche aussi essentielle que celle de respirer. Ce que je sauve ainsi, c'est autant mon âme que Nour et ses enfants. Je reste prostré dans ce cabanon, assis devant un foyer mort. J'y mets du petit-bois, mais n'ai rien pour l'allumer. Les allumettes ont disparu, je ne possède pas de briquet, alors je regarde ce feu imaginaire me remémorant chaque instant passé en compagnie de Nour, chacun des jeux avec les enfants. Le temps n'a plus d'importance, d'ailleurs rien d'autre n'en avait.

C'est la voix de Bassem qui me sort de ma torpeur.

- Tu es revenu pour Nour...

Il me dévisage gravement ? Je fonds en larmes, moi assis et lui debout me faisant face de toute sa hauteur. Il s'accroupit, me caresse délicatement le visage puis essuie mes larmes avec le revers de veste râpée. Je réussis à articuler quelques mots dans un hoquètement fébrile.

- Que lui est-il arrivé ? A elle et ses enfants...

- La milice est venue les chercher pour les renvoyer en Syrie. Ils étaient ici illégalement et son compagnon est soupçonné de terrorisme.

- Mais c'est impossible, elle était si gentille, comment pourrait-elle...

Je ne réussis pas à terminer ma phrase. Une phrase idiote qui veut expliquer qu'une telle femme ne peut s'acoquiner avec un mauvais homme.

- Il avait seulement fait partie des Agnettes, le groupe de Gennevilliers.

- Celui des marteaux ?

Bassem m'observe intrigué se demandant l'espace d'un instant, si je ne suis pas moi-même un peu marteau.

- Je les ai croisés dans la soirée, il criait un slogan qui parlait d'un marteau. Est-ce que ce sont des communistes ?

Bassem éclata d'un fou rire qui dure plus d'une minute durant laquelle j'ai l'impression d'être un imbécile patenté.

Bassem tente de me convaincre de l'accompagner à son campement. Il ne veut pas me laisser seul face à mon désarroi. Désarroi qui s'est teinté de colère. Je lui répète inlassablement la même question « Pourquoi elle et ses enfants, si gentils et agréables ? » Il finit presque par se fâcher. « Tu crois peut-être qu'elle est la seule à qui ça arrive ! Il faut ouvrir un peu les yeux. Des gens comme nous, il y en a plein les centres de transit ! » Je le dévisage sans vouloir comprendre. Pour moi, la misère s'arrête à cette famille qui m'a fait la grâce de m'accueillir chez elle une soirée. Je reste silencieux jusqu'à ce qu'on arrive au canal, près du campement. Bassem attrape ma main. Moi, je saisis des siennes et les serre très fort en le remerciant pour sa gratitude. « Une seule main, la gauche ! » Je tourne vers lui un regard interrogateur. « Tu veux finir dans le canal ? » J'obtempère et vois apparaître mon étoile de David sur la paume de ma main.

En arrivant au campement de fortune, je me présente directement devant Simon avec quelque appréhension. Je mets ma main bien en avant. Il se détend, et semble enfin me reconnaître. Il me fait l'accolade et me prend par l'épaule en me faisant signe de le suivre. Nous passons de l'autre côté du pont, Simon se glisse dans un buisson pour en ressortir tout fier avec mon vélo. « On a réussi à le repêcher ! » J'ai un peu de mal à reconnaître ma bicyclette, elle est entièrement couverte d'une boue marron clair, mais il s'agit bien de mon engin. « Un coup de jet et il sera tout beau. » me dit Bassem en souriant.

Simon tient absolument à ce que je partage leur repas. Un gros sac de chips périmées et un vieux picrate qui empeste le vinaigre. Mais que puis-je faire d'autre que d'accepter. Nous nous réunissons autour d'un feu de camp improvisé pour fêter nos retrouvailles.

- Que peut-on faire pour Nour et sa famille ?

Bassem reste silencieux. Il n'a pas besoin d'en dire plus. Il sait qu'il n'y a rien à faire sinon espérer qu'elle retrouve Issam et un coin de terre accueillant dans son pays. Nous parlons un moment de tout et de rien, du temps qui est clément, de la lune qui est en phase décroissante. Je m'habitue au picrate infâme, alternant avec une poignée de chips goût oignons. Elles ont surtout le goût du sel et du gras.

- Tu ne m'as toujours pas expliqué pour quelle raison tu as rigolé quand je t'ai parlé de marteau.

- Parce que le mot que tu crois avoir entendu n'est pas marteau, mais saorato. En arabe, ça veut dire révolte.

- Que se passe-t-il vraiment, le gouvernement parle d'émeute et prolonge le confinement à cause de ces bandes de...

Je ne trouve pas comment finir ma phrase.

- Gueux, bande de gueux, tu peux le dire.

- Mais ils sèment la pagaille et nous ne pouvons plus sortir !

- Ceux que tu n'oses pas nommer, ce sont des gens comme Nour, moi et Simon, ni plus ni moins.

- Vous êtes dans ces émeutes ?

- On est le groupe des métalliers et tout à l'heure, on ira installer les barricades du côté de Stalingrad.

- Le métro ?

Bassem éclate de rire à nouveau et prend Simon à témoin. « Qu'est-ce que tu dirais de partir pour la Russie reconstituer les soviets ! » Bassem me file une tape amicale dans le dos. « Il faudrait que tu viennes plus souvent, avec toi on rigole bien ! Hein Simon qu'on rigole bien ! » Simon opine de la tête, mais sans le moindre sourire, car son visage est figé, comme toujours, ce qui empêche de percevoir les sentiments par lesquels il est traversé.

- Y a-t-il d'autres groupes ?

- Les ramasseurs de bois, les recycleurs et... qui j'oublie Simon ?

- Les fondeurs !

- Si tu ajoutes tous ceux qui n'ont rien ça fait un paquet de monde.

- Quelle est la raison de votre colère, je ne comprends pas.

- Vous êtes confinés pendant que nous, on crève en masse, la voilà la raison !

- Et les coups de matraque, ajoute Simon.

Bassem à coups d'arguments qui me font culpabiliser d'être moi, réussit à me convaincre de l'accompagner du côté de Stalingrad. Simon fidèle à son habitude se fige en attendant l'arrivée d'un Tortor pour le jeter dans le canal et accessoirement, jeter un œil sur les vélos. A pied et à marche forcée, il faut une bonne heure. Nous suivons le canal jusqu'à la Villette sans problème, la milice doit être occupée ailleurs. Au fur et à mesure de notre progression, notre groupe prend de l'ampleur. Avec nous, se trouve le frère de Bassem, un brave type, petit et trapu avec une chevelure longue, épaisse et grasse. Sa tenue n'aurait pas dénoté dans un défilé de vagabonds. Il parle très mal le français, mais je comprends très bien ce qu'il dit en parlant de moi « Le gars vélo dans canal être toi ! » Les quelques autres à qui je ne peux refuser une poignée de main ont le même sourire amusé. « As-tu pêché gros poisson ? » ajoute un type qui nous a rejoints à partir de l'embarcadere de la cimenterie.

A la jonction avec l'Ourcq, deux camps s'affrontent. Ceux qui préfèrent aller au plus court par la rue de Flandre quitte à combattre la milice tout de suite et l'autre groupe préférant rejoindre Stalingrad par le bassin de la Villette. Les gars du périphérique qui ont l'habitude de faire la manche Porte d'Aubervilliers, nous informent que le groupe des recycleurs se sont fait coincer dans la rue de Crimée. Il y a un débat, ceux qui ne veulent pas se mêler à eux, car ils leur fauchent une partie du métal et ceux qui ne peuvent accepter d'abandonner des compagnons de galère. La discussion dure un bon moment. Le groupe commence à trouver le temps long, déjà deux ou trois nous ont quitté. Bassem coupe court à la discussion et part tout seul soutenir ses camarades. Le temps semble suspendu, je suis sur le point de faire demi-tour trouvant que j'en ai assez fait pour les pauvres lorsqu'un gars me prend par le bras « Moi, je suis d'accord avec le copain au vélo ! On suit Bassem ! Saorato ! » Il me tire d'un coup sur la manche « Hein gars ! » Je ponctue d'un « Heu... » malheureux, soutenu en chœur par « Saorato ! » et tout le groupe se met en branle au pas de course pour rattraper Bassem. Et moi aussi.

Il ne nous faut pas longtemps pour comprendre que la situation n'est pas à notre avantage. La milice distribue les coups de matraque électrique à tout-va pendant que les forces de l'ordre nous douchent gratuitement. Chacun tente de trouver un abri de fortune pour échapper à la violence de jet. Dans la pagaille générale, je détale pour rejoindre Bassem. Je suis fauché au niveau des chevilles par un torrent d'eau. Je me retrouve sur le cul. Lorsque je tente de me relever, je retombe immédiatement. Je suis envoyé contre un platane qui m'accueille à bras ouverts. A partir de là, je perds connaissance.

Il y a d'abord la brume vaporeuse, puis maman. Elle me désigne un endroit du doigt. Je sens qu'elle est contrariée que je ne perçoive pas ce qu'elle s'efforce de me montrer. Je me lève pour lui expliquer rien, car les mots refusent obstinément de passer la muraille de mes dents. Sans raison aucune, elle est remplacée par ma petite sœur qui me traite de crétin et qui me tape sur le dessus du crâne avec sa poupée Mamika. La poupée perd la tête et mon père se penche sur moi pour dire qu'il ne faut pas recracher le gras du jambon. Puis il me prend dans ses bras, me berce doucement et tendrement ce qu'il n'a jamais fait de toute sa vie.

- Papa, pourquoi ne m'as-tu jamais aimé ?

- Hé fils, tu crois quoi ?

Il me semble qu'il manque une information essentielle dans ce dialogue énigmatique.

- Hé ! fils, faut bouger, sinon toi prison !

J'ouvre les yeux pour découvrir que mon père a pris la forme d'un Pakistanais qui me secoue en tous sens. Un vacarme incessant couvre ses paroles, ponctuées par des détonations assourdissantes. Tant bien que mal, je recouvre mes esprits, mais désorienté, je ne sais où aller. Devant mon hésitation, l'homme me questionne sur mon groupe d'intervention. « Les métalliers. » Il me dévisage très étonné par ma réponse. Il met un peu de temps à intégrer la réponse, puis finit par me désigner l'entrée d'un parc. « Le jardin ? »

- Non pas jardin, rue à gauche !

Puis il détale et moi aussi car la milice tente une nouvelle percée. J'échappe tant bien que mal au canon à eau qui fait des ravages parmi nous. Dans la rue du Quai de la Seine, je retrouve mon groupe, diminué de moitié. Bassem a le visage ensanglanté, mais il montre une énergie inépuisable.

- Content de te revoir ! Désolé pour l'accueil, ils nous ont devancés !

Il fait référence aux forces de police venues épauler les miliciens.

La place est cernée et le canon à eau nous oblige à reculer vers les forces de l'ordre. Nous pouvons encore échapper à l'inévitable en nous planquant derrière les piliers du métro aérien. Mais ce n'est que partie remise. Nous sommes acculés tout près de grilles et si nous avons le malheur d'aller vers elles, le canon à eau nous fauche un par un. Deux de nos compagnons ont déjà été happés par la puissance du jet. Soudainement, l'eau cesse d'arriver, il y a un mouvement de repli dans les rangs des miliciens.

- Ce sont les Roms ! Ils nous ont rejoints !

De les apercevoir, je me mets à pleurer comme un enfant.

Plus tard, Bassem m'explique que les Roms n'ont jamais voulu entendre parler de révolte et qu'ils n'ont que faire de nos états d'âmes. Plusieurs rencontres se sont soldées par une franche engueulade au sujet du cuivre. Il semble donc qu'ils aient changé d'avis. Ils ont amené un fourgon sur lequel ils ont soudé des rails de chemin de fer. A l'aide de ce véhicule de fortune, ils ont fauché le canon à eau par le travers et ont réussi à le renverser. La bataille tourne à notre avantage.

- On va attaquer les magasins d'Etat, nous devons trouver de quoi fracasser les vitrines.

On s'acharne sur les bancs pour les arracher du sol. Nous utilisons aussi les grilles qui entourent les arbres. Armés de barres de toutes sortes, nous pouvons nous attaquer aux magasins. Est-ce l'ambiance insurrectionnelle ou bien la peur ou encore les deux mêlés, je me jette dans la bataille à corps perdu. Il me semble retrouver une ferveur qui m'a quitté il y a bien longtemps. Une jeunesse oubliée, abandonnée derrière une poignée de pavés imaginaires.

Pour tenir notre position, il nous faut prendre de plus en plus de risques. Le prix à payer est lourd. Les groupes ont été décimés, des corps gisent sur le sol, sans connaissance. Ils sont ramassés sans ménagement et jetés dans des camions. Les protestataires sont venus avec des malheureuses banderoles pour toute arme. Maintenant, il faut sauver sa peau. Nous abandonnons l'idée de pénétrer dans les magasins d'Etat lorsque les miliciens qui ont reconstitué leurs forces, déboulent par l'avenue Jean Jaurès. Notre groupe est coincé, toutes les rues adjacentes sont bloquées par des patrouilles armées de lance-grenades ou bien de matraques électriques. Bassem attend que nous soyons tous réunis avant d'intervenir. Nous avons été repoussés vers la rue du Quai de la Seine.

- Notre seule chance, c'est de traverser à la nage, de l'autre côté, on pourra filer par la Villette.

Chacun se déchausse en voyant Bassem faire de même. D'autres ôtent les tissus épais en laine. Personne ne proteste. En silence, nous entrons les uns après les autres dans l'eau froide. Après une brusque inspiration une fois que l'eau se saisit de notre corps, nous commençons à nager, chacun comme il peut. La nage indienne fait l'unanimité. Il ne doit y avoir guère plus de cinquante mètres, mais la traversée semble durer un temps infini. Les premiers commencent à se fatiguer, ils ne maîtrisent pas vraiment la nage et s'épuisent en mouvements inutiles. Pour eux, il faut le secours d'un brave type qui vient les sortir de l'eau et les monter à bord de sa barque. Il l'a fauchée au débarcadère, ce sont des locations pour touristes. C'était avant le confinement.

Une fois sur l'autre berge, pieds nus et trempés comme des soupes, nous remontons le long du canal de l'Ourcq. Une partie d'entre nous file en direction de Pantin. Avec Bassem, nous rejoignons le campement où nous attend Simon.

Près de l'écluse, nous ralentissons notre pas, épuisés, nous nous asseyons sur l'herbe. Le long de l'accès à l'autoroute A1 on trouve une grande étendue de prairie en zone urbaine. Si l'on arrive à gommer les alentours, on peut s'imaginer être à la campagne. Sur un temps très court, car vite, on est rattrapé par le vacarme de la circulation. On n'est pas les seuls, un peu plus loin un autre groupe d'hommes se blottit autour d'un feu de camp. Ils sont installés sous les arbres. Ce lieu possède aussi un côté bucolique que dément instantanément l'allure des promeneurs et la zone de stockage de sable avec ses rotations incessantes de camions-bennes. Bassem a un visage fermé, je le sens préoccupé. Comme nous sommes du mauvais côté du canal, je crois trouver là, une raison à son désarroi.

- Si on remonte jusqu'à la gare de Saint-Denis, on pourra traverser sans difficulté, la milice...

Mais je n'ai pas le temps de terminer mon propos que Bassem se lève d'un coup. Nous ne sommes plus que cinq, installés sur la pelouse, en arc de cercle, face au canal.

- On a perdu la partie, car nous nous sommes épuisés dans d'inutiles combats.

Je confirme en avançant des arguments creux tout en proposant que chacun rentre chez soi. Et à cet instant, je me sens ridicule puisqu'ils sont déjà chez eux. Bassem ne se trouve qu'à une poignée de mètres de son campement de fortune et les trois autres dorment à la belle étoile sans les étoiles vu qu'ils sont installés sous pont de l'autoroute. Le frère de Bassem prend la parole.

- Demain, on verra clair, faudra aller causer avec les Roms.

Ils font tous l'effort de parler en français du fait de ma présence. Pourtant, je suis celui qui est le moins concerné, j'imagine déjà jeter l'éponge ne pensant qu'à un bon lit et une bonne nuit de sommeil. Même les conserves livrées par le gouvernement me paraissent un avenir radieux susceptible de calmer l'appel du ventre.

- Il faut mieux organiser les groupes, ne plus se faire piéger dans les rues.

Je réalise que Bassem n'a nullement abandonné l'envie d'en découdre, au contraire, il prépare dans sa tête un plan d'attaque plus performant.

- On doit pouvoir compter sur les clochards de Pantin, ils sont beaucoup et il faut débaucher les livreurs qui pieudent dans le squat des Cosmonautes.

- Les clochards sont tous des picolos ! intervient le frère de Bassem.

- On leur dira que dans les magasins d'Etat y a de la bibine à gogo ! Bon pour le moment, faut récupérer un peu.

Trois gars, dont le frère de Bassem regagnent leur pont, Bassem et moi nous traversons le canal tout simplement en empruntant la route de la Plaine. Simon nous attend, au garde-à-vous, les mains dans les poches. Je vérifie rapidement que je ne suis pas devenu un Tortor à la suite de mon bain dans le bassin de la Villette.

- C'est qui les Tortors ? demandé-je discrètement à Bassem.

- Simon explique à notre ami, ce que sont les Tortors, il veut savoir.

Il prononce ces mots avec un léger sourire qui aurait dû m'alerter. Mais, sur le moment, je n'y prête pas attention. Simon me fait signe de m'asseoir sur le banc qui jouxte les buissons, il croise ses jambes, prend un air inspiré.

- Au début, ils vivaient sur Jupiter, ils sont venus sur terre à cause de l'air. Ils se servent de notre air pour le transport des ombres.

- C'est quoi les ombres, ce sont les mêmes que...

- Pas le moins du monde, elles absorbent notre lumière. Mais il faut d'abord que je t'explique comment ils procèdent pour cloner nos esprits...

Jour 30

La fiction est une peau de banane glissée sous les pas du néant...

Il était trois heures du matin quand nous avons commencé la présentation des Tortors venus de Jupiter, deux heures plus tard nous n'avons abordé que le clonage des esprits et il reste encore la façon dont ils absorbent la lumière sans compter le thème de la reproduction asexuée. A bout de patience, je cherche à interrompre la discussion, mais Simon se transforme littéralement, son visage se crispe, il se lève d'un coup et exécute ce qui pourrait s'apparenter à une danse dans d'autres circonstances. Il entre dans une sorte de transe menaçante qui m'incite à dire que finalement, j'ai tout mon temps. Heureusement, au petit matin, Bassem émerge de sa guitoune de fortune installée sur une rangée de palettes.

- Simon, tu as oublié de surveiller les lumières du canal !

Tout à coup, je n'existe plus pour lui, il redresse la position pour observer l'eau calme et noire du canal.

- C'est la seule façon de l'interrompre. Je ne te l'avais pas dit ? explique-t-il, avec, à nouveau, ce petit sourire sur les lèvres.

Enfin rentré chez moi, en même temps que le soleil, je frappe à la porte. Ma femme m'accueille avec une bonne engueulade.

- Je t'avais bien dit de ne pas y aller ! Regarde dans quel état tu es, tu vas attraper la mort...

A chaque fois que j'ouvre la bouche pour m'expliquer, je la referme aussitôt, coupé dans mon élan par une nouvelle invective. Je sais comment cela va se terminer et je ne suis pas détrompé dans mes prévisions. Ma femme finit par s'essouffler, hoquette puis s'affale en larmes dans le canapé. Je n'ai toujours pas compris comment ce maudit canapé arrive toujours au bon moment pour accueillir ma femme dans ses bras. Contrairement à moi. Je m'assois donc à ses côtés, silencieux, attendant qu'elle se calme, puis je l'embrasse tendrement en lui expliquant que ça va aller. Un comble, puisque celui qui ne va pas, justement, c'est moi.

Après ces événements, la matinée se déroule paisiblement. Je peux enfin raconter mon histoire, une première fois à ma femme, une deuxième à la voisine en présence de ses deux enfants qui ne veulent pas rentrer, parce que les histoires de grands, c'est aussi pour eux puisque le plus petit vient de fêter son anniversaire et que maintenant, il est grand. Par voie de conséquence, le grand aussi. Pour finir, je la raconte une troisième fois au gardien qui apporte la caution nécessaire grâce au cousin de la sœur de son épouse.

Avec tout ce temps passé à devenir célèbre, dans l'immeuble, du moins, l'heure du repas arrive. Comme on peut ressortir, hors couvre-feu, ma femme a pu faire les courses. C'est sauté de bœuf aux carottes. L'heure des informations nationales arrive, je mets la télé en marche. Ça tombe bien, il s'agissait des « événements de la nuit ». La speakerine commence par évoquer une conspiration étrangère pour renverser l'Etat, que des milices armées ont ouvert le feu sur les forces de l'ordre. Les milices armées. Au début, je ne comprends pas. L'espace d'un instant, je pense qu'il s'agit des crétins de miliciens qui patrouillent devant chez nous. Pas le moins du monde, ils ont retourné la terminologie guerrière comme peau de lapin. Les milices armées, c'est nous ! Puis la speakerine explique à l'aide d'un plan détaillé d'où sont partis les premiers coups de feu. De Stalingrad. J'y étais. Je me relève d'un coup en hurlant, « Ce sont des menteurs, ils mentent ! » Je gesticule en tous sens, prenant l'auditoire à témoin. Auditoire réduit à une personne, ma femme qui m'explique posément qu'il faut que je me calme, que le repas va être froid et qu'elle ne s'est pas escrimée toute la matinée dans la cuisine pour que je boude son sauté de bœuf. « S'il faut faire sauter quelque chose, c'est ce ministère du confinement, en deux mots ! ». La speakerine, qui ignore ostensiblement mes critiques, poursuit sur le déroulement de la nuit d'émeutes. Elle arrive au moment où le canon à eau, chargé de repousser calmement les émeutiers a été renversé par des hordes de Roms.

- Mais c'est un tissu de mensonges ! hurlé-je en menaçant la journaliste avec ma fourchette. Canon à eau mes fesses, ils en parlent comme s'il s'agit d'une douche de salle de bain.

Pour prouver mes dires, je baisse mon pantalon et les fesses à l'air, je désigne toutes les parties bleuies de mon anatomie.

- Oh... Ah... Boum ! fait la femme de ménage.

C'est à ce moment précis qu'elle choisit de faire son entrée fracassante dans la maison. Je l'avait oubliée celle-là. Avec la fin du confinement, elle revient à l'heure où nous étions censés avoir déserté l'appartement. Comme elle a ses clefs, elle est entrée directement. La pauvre, en découvrant mes fesses, elle est tombée à la renverse sur les siennes pendant que la télé d'Etat, concluait sur la victoire des forces de sécurité et sur leur intervention salutaire pour le bien de tous. Sauf celui des bonshommes ramassés dans les rues et celui de notre pauvre bonne, rouge comme une pivoine et qu'il faut ventiler pour qu'elle recouvre ses esprits. Décidément, l'immigration en prend un sérieux coup !

Jour 31

Quand on détourne la fiction de son but, on n'obtient que de l'à peu près !

Le matin après une nuit agitée, j'ai une idée. Je saute du lit plus tôt que d'habitude, il est à peine 10 heures 30, je déjeune léger. Deux biscottes, un fruit et un yaourt suivi d'un thé noir. Le restant de la matinée, afin d'aiguiser mon esprit critique, je me goinfre de gaufrettes à la

framboise. « T'as mangé les gâteaux de Louise ! » s'écrie ma femme m'interrompant au plus profond de l'élaboration d'une pensée critique basée sur le concept marxiste de révolution. « T'es qu'un estomac sur pattes ! » L'image me trouble quelque peu. Je décide de me réfugier dans ma tour d'ivoire. La chambre de mon fils et je ferme la porte. Installé devant le bureau, je finis la réserve de gaufrettes qui remplit mes poches. Pilées, car j'ai fait l'erreur de m'asseoir avant de les extirper de leur cachette.

Devant l'ordi de mon fils éteint, pas mon fils, l'ordi, je médite un plan. Il faut d'abord rassembler un comité au sein de l'immeuble. Je me dis qu'il est facile d'y ajouter l'immeuble voisin grâce à l'appui d'hHéloïse. Pour assurer la liaison, je ne vois qu'un personnage pour le rôle, le gardien. Pour assurer une connaissance fine de notre terrain d'action, j'ai deux interlocuteurs privilégiés, le type qui trie les gros déchets avec son vélo et la vieille bonne femme qui fouille les poubelles avec ce qui doit être son fils.

Soudain, un problème survient dans mon raisonnement. Une interrogation étrange prend forme. L'ennemi. Quel est-il ? Et surtout comment l'identifier ? Il peut surgir à tout moment et contrecarrer mes plans. Autre chose, comment m'assurer que ceux qui vont coopérer avec moi, ne sont pas eux-mêmes des esprits retors qui vont miner mon organisation de l'intérieur. Il faut, avant tout, prendre quelques précautions avant de créer cette organisation secrète. Je me lève d'un bon. Je commence par fouiller sur le bureau. Rien. Les tiroirs ne contiennent qu'un fatras indistinct de feuilles de classeur. Il s'agit des cours de physique appliquée du fiston. Je passe en revue l'entassement hétéroclite des étagères du fond, sans plus de succès. Je file dans le cagibi du couloir à la recherche du petit escabeau. « Qu'est-ce que tu fais là ? » questionne ma femme me lançant un regard soupçonneux. Elle se met à me suivre dans tous mes déplacements. « Veux-tu que j'installe la table et le fer pour ton repassage quotidien. »

- T'es un vrai crétin par moment !

Elle s'installe devant la télé d'Etat et m'ignore ostensiblement. Je ne comprends pas, pour une fois que je m'intéresse aux affaires ménagères. J'abandonne mon épouse dans le salon et je retourne m'enfermer dans le bureau avec mon escabeau.

Le livre était planqué sur le dessus de l'armoire. *Comment constituer une armée secrète* de Martin Kingfields. Je me plonge dans l'étude du chapitre 1 intitulé *Le premier cercle*. Il est expliqué comment s'assurer que les personnes recrutées sont bien des personnes de confiance. Pour cela, il s'avère essentiel d'inventer un signe distinctif connu de vous seul. Une fois défini, grâce à des incantations divinatoires, il faut forger un modèle dans du métal spécifique. Je cours chercher ma boîte à outils et la caisse de matériaux rangés au-dessus de l'escabeau quand il est à sa place dans le cagibi. « Tu vas enfin t'occuper de la porte du salon qui raye le parquet ? »

- Non, j'ai à faire !

- Je me disais aussi...

J'entame la réalisation du signe en métal. J'opte pour une forme simple inscrite dans un cercle et facile à tracer d'un coup de crayon. Je m'acharne sur la découpe de la tôle à coup de poinçon et de marteau. Le bruit devenant assourdissant, je risque d'attirer l'attention. Je place une couverture repliée sur l'enclume que j'ai scellée dans le parquet. Après avoir rougi la pièce dans le fourneau incandescent installé discrètement dans le placard de mon fils, je hurle « Que faites-vous là ! » Je suis percé à jour, une seule solution, éliminer les intrus qui m'observent au seuil la pièce.

- Tu me vouvoies maintenant ? Quand tu auras fini de faire l'imbécile, tu viendras manger, le repas est prêt... Qu'est-ce que tu fabriquais dans la chambre de notre fils ?

Pris au dépourvu, j'invente une réponse pour faire diversion le temps d'en trouver une autre plus crédible.

- Je réfléchis...

- Quand tu auras fini de réfléchir et que tu seras complètement réveillé, tu mettras la table.

Je me défends avec un argument en béton : « Je ne dormais pas ! »

- Tu as les touches du clavier incrustées sur ton front. Si tu abîmes l'ordinateur de ton fils, tu t'arrangeras avec lui ! Et aussi, si tu pouvais ne pas hurler durant tes réflexions au pays de Morphée.

Deuxième argument massue : « J'ai pas crié... » suivi d'une question rhétorique « J'ai parlé de quoi ? »

- Des Tortors qui faisaient le repassage. D'ailleurs, si tu en croises un, demande lui combien il prend pour faire le mien !

Après avoir été ridiculisé dans le bureau de mon fils, je me lance dans la phase opérationnelle. Je saute du lit pour tomber dans mes pantoufles. A quelques centimètres près je suis bon. J'entame les négociations. « Il faut organiser un soutien ambitieux à nos amis émeutiers ! » Ma phrase perd son unique interlocuteur en cours de route, ma femme s'étant levée d'un coup. Elle ne se rappelle plus si la machine a été lancée. Elle revient quelques secondes plus tard « Tu disais mon chéri ? » Je reprends mon argumentation au début, enfin, j'ai un écho favorable « Et, tu comptes t'y prendre comment ? En créant en comité de quartier ? »

- Non, un comité d'immeubles !

- T'as raison, faut voir grand... Viens donc m'aider à remplir les arrosoirs !

Je sens une légère indifférence pointer dans son propos.

- Pas un seul, mais deux ! ajouté-je fermement.

- Je pense bien, tu ne crois pas qu'on va faire toutes les jardinières avec un arrosoir !

Mes bras me lâchent de dépit pour tomber le long du corps.

- Tu finis ton bol mon chéri, j'ai pas que ça à faire !

Je poursuis mon explication en remplissant les arrosoirs. « Il s'agit de deux immeubles ! » précisé-je. « C'est ce que je disais, faut voir grand ! Viens donc sur le balcon, y a Héroïse qui demande de tes nouvelles, tu pourras lui parler de ton projet révolutionnaire. »

J'obtempère, même si je sens que mes idées ont du mal à franchir l'espace restreint du couple. Je ne perds pas espoir, j'attaque la voisine. Je lui parle de mon projet de comité. Sur le principe elle n'est pas contre, mais qui lui gardera ses bambins pendant les phases d'action. Je lui explique qu'ils n'ont qu'à nous accompagner. « Faudra quand même que j'en parle à leur père. »

- Ils ont un père ? m'écrié-je.

- Tu pensais qu'ils étaient nés dans un chou ? croit bon d'ironiser ma femme. Il est contrebassiste dans un groupe de jazz, ajoute-t-elle discrètement. Elle le voit de moins en moins, il est en tournée.

- Il est aux Comores, il a dégotté un contrat d'un mois, explique Héroïse.

Histoire de changer de sujet, j'évoque mai 68, quand sous les pavés, y avait la plage.

« On a une idée ! » crient les enfants, après s'être concertés sans nous. Grégoire et Paul quittent le rebord de la fenêtre pour revenir aussitôt avec une pelle et un petit seau en plastique.

- Nous, on est prêt pour la révolution sur la plage avec les cailloux !

- Alors comme ça, on se lance dans l'action politique ! Faudra vous présenter aux prochaines élections.

Sur le parvis, le gardien avec son balai n'a rien raté de la discussion. J'en profite pour aborder son rôle de coordination au sein des deux immeubles.

- Moi, je suis pas contre, faudra demander l'avis du syndic.
- On s'en fout du syndic, on fait la révolution ou on la fait pas. Pour agir, on ne va pas demander la permission des autorités.
- Comme vous voulez, moi je disais ça pour dire. Par contre, dans votre comité de la révolte, faudra aborder les poubelles.
- Pardon ?
- Bah oui, qui c'est qui va sortir les poubelles quand elles débordent parce que, y a des cochons qui jettent n'importe quoi ?

Je n'avais pas pensé à cet aspect des choses. Puis dans un deuxième temps, je me demande s'il n'y a une allusion discrète au fait que le cochon, c'est moi. Ma femme me jette son regard noir qui signifie « Je te l'avais bien dit d'aller à la déchetterie pour jeter la terre des bacs et les plantes mortes ! »

Jour 32

Si l'on retourne la fiction comme une outre à vin, retrouve-t-on le réel ou bien une autre fiction ?

Nous sommes fins prêts. Ma femme a mis les fruits et le gâteau dans son panier. La voisine a préféré utiliser son sac à dos pour y enfouir les conserves qu'elle a récoltées dans l'immeuble. Paul et Grégoire ont choisi parmi leurs jouets ceux qu'ils veulent offrir aux enfants pauvres qui mangent rien. Moi, j'ai entassé dans deux sacs à courses les provisions obtenues dans notre bâtiment. Seul le grand couillon du septième a refusé d'ouvrir sa porte « Je donne rien à ceux qui foutent rien ! Z'ont qu'à travailler ces cons-là ! » Il vit tout seul avec sa mère et il paraît que là-dedans c'est une guerre permanente. Le gardien a même prévenu les flics de l'époque, parce qu'il craignait un meurtre. Mais pour le moment, on croise les doigts, pas de matricide en perspective. Le gardien aurait bien participé à notre expédition, mais il doit passer l'aspirateur et rentrer les poubelles. Il a proposé de venir nous rejoindre s'il a un peu temps.

Pour notre première sortie après confinement, on opte pour une promenade le long des berges de Seine pour terminer à hauteur du campement de Bassem où nous pourrions lui délivrer tous nos bienfaits. On est fier, on marche d'un bon pas, on parle du temps, des piafs qui piaffent à tout rompre. La matinée s'annonce printanière, le soleil dispense sans compter ses rayons sur le chemin en terre. Régulièrement il faut affronter des nuées de minuscules mouches. On bat des bras en faisant des moulinets, les enfants courent en hurlant. Même les badauds badinent gaiement. Je fais le guide touristique en expliquant à Paul et à Grégoire la raison pour laquelle on appelle ce chemin, le chemin de halage. Ils trouvent amusant qu'on ait pu tirer des péniches avec des chevaux et ils regrettent que ce métier ait disparu sinon ils en auraient fait l'apprentissage.

Nous sommes bientôt arrivés à hauteur de la maison de Nour et je m'apprête à en faire une description minutieuse, avec son intérieur accueillant, sa forme de cabane construite de mauvaises planches assemblées par de gros clous. Le fourneau de fortune et la large banquette qui sert de couche familiale. Je stoppe net.

- Elle est où la maison de la dame, questionne doucement le plus petit.

Elle n'est plus là, tout simplement. A la place un engin de chantier finit d'entasser dans un camion benne ce qu'il reste d'un tas de gravas. Un milicien se charge de la circulation en lançant des coups de sifflets stridents. Il n'y a que quelques véhicules mais grâce à sa gestion gesticulante, il y a maintenant un bouchon en formation.

- Nous on voulait la voir la maison de madame Nour, dit Grégoire, dépité.

Leur dépit me fait d'autant plus mal au cœur, que je me sens responsable. On a tellement parlé de cette maison. On avait rigolé, en proposant d'en faire une résidence secondaire où nous serions allés en villégiature. On a même fait une dictée pour les activités scolaires et les deux garçons, chacun à leur niveau, en ont redemandé alors que pour les intéresser à l'école confinée, c'est un vrai calvaire. Ils ont même fait des dessins pour trouver comment on allait arranger tout ce qui a été abîmé.

Mais c'est pour de rire... les larmes du plus petit ne le sont pas...

La destruction de la maison de Nour nous a rendus moroses. Surtout les enfants d'Héloïse. Ils marchent en traînant les pieds histoire de faire de la poussière. C'est là, une façon personnelle d'exprimer leur mécontentement. Heureusement, cette tristesse est évacuée rapidement. Je leur explique que la maison de Nour, comme toutes les maisons, quand elles ne sont plus habitées depuis un certain temps, on les rase. Ce n'est qu'un petit mensonge, même si dans les Hauts de Seine, rares sont les maisons rasées au bout d'une semaine sans locataires ou proprios ! Les trottinettes qui occupent les esprits et les muscles un moment, ça les distrait de leur morosité. Elles aident bien à plus calmer les douleurs morales que mes explications minables.

Nous quittons les bords de Seine pour remonter le long de la première écluse du canal. Je désigne l'emplacement des Roms. Les enfants crient des « Hip hip hourra pour les Romanichels ! » sous les yeux consternés d'un couple bon chic bon genre. Malheureusement, les Roms ne sont pas sur leur terrain habituel, celui qui jouxte l'écluse.

- C'est eux qui ont renversé les camions à eau !

Grégoire n'arrive pas à dire canon à eau, pour lui, canon et eau ne peuvent aller ensemble, il y a comme une sorte de contradiction insurmontable. L'eau, c'est la vie, les canons, eux, apportent la mort. Je confirme d'un signe de tête tout en essayant de deviner si les Roms ne sont pas installés derrière le long hangar. Puis je désigne un énorme tas de cendres encombré de bouts de ferraille noircis pour expliquer aux enfants comment ils recyclent le cuivre usagé. J'omets de préciser que certaines fois, le cuivre est tout neuf, chipé on ne sait où. Faut dire qu'au prix du kilo recyclé, un petit coup de pouce de temps à autre est le bienvenu.

Nous poursuivons notre promenade sur le chemin bordé d'arbres tous plus verts les uns que les autres. Un déluge de nuances printanières enchante le paysage. Pour un peu, on se croirait le long du canal du Midi. Malheureusement, l'impression ne dure pas. Le passage sous la voie rapide est glauque, il pue la pisse et le reste. Les enfants se bouchent le nez en criant « Pouah ! Ça pue les cabinets ! » Mais très vite l'idée des cabinets et tout ce qui va avec les fait rire et ils entament une jolie ritournelle à base de caca et de pipi qui pètent. Ritournelle à laquelle leur maman met un terme en les menaçant d'une fessée virtuelle. La chance veut que ce désenchantement soit de courte durée, une cinquantaine de mètres tout au plus.

Plus loin, le chemin est de nouveau agréable. Il y a beaucoup moins d'arbres, mais ils sont remplacés par de jolis buissons taillés au carré dans lesquels on découvre des trésors. Des canettes, des sachets de restauration rapide avec tous leurs emballages et d'autres objets qu'il vaut mieux éviter d'évoquer. Cependant, Grégoire et Paul ont du mal à accepter ce déballage immonde. A l'école, on leur apprend à ne rien jeter par terre parce que ce n'est pas bien. On les incite même à ramasser pour faire acte de civisme. Mais leur mère n'est pas tout à fait de cet avis et préfèrent abandonner cette activité éducative aux éboueurs bien mieux outillés. D'ailleurs, nous croisons un petit camion de nettoyage qui envoie de l'eau sur les côtés. Paul hurle qu'il veut le même, que c'est un joli métier de conduire ce genre de véhicule et qu'il sait maintenant à quelles études, il se destine ! Sa mère précise qu'il a le temps d'y réfléchir et que trop de précipitation nuit à la cohérence des choix. « Surtout ceux des enfants qu'on emmène

traîner dans des coins peu fréquentables. » Je sens une petite pique qui m'est discrètement adressée !

Enfin, nous arrivons chez Bassem et Simon ! Plus exactement sous le pont qui les héberge en les protégeant de la pluie et des intempéries. Beaucoup moins du vent, ce mini tunnel fonctionne comme un ventilateur, à air chaud par canicule et à air froid lorsque le temps est glacial. C'est étonnant comme les pauvres n'ont jamais de chance, même avec les climatiseurs naturels !

- Où il est Simon ? questionnent Paul et Grégoire, tour à tour.

Et telle est bien la question !

A la place de Simon et Bassem, il y a des mini-pelleteuses qui transforment le campement de fortune en un monticule de tissus et de planches. Nous avons tous pris soin de dessiner une étoile de David sur le dessus de notre main pour ne pas passer pour des Tortors. Dans un mouvement irréfléchi, sans nous être concertés avant, nous regardons le signe devenu inutile tout comme ces tentes arrachées du sol. Plus loin, les dormeurs dans des duvets ont eux aussi disparu, le sol a été passé au jet. De ceux qui campaient sous les arbres autour d'un feu de planches, plus de traces non plus. Je passe le plus clair de mon temps à dire « Ils étaient là.. » sans finir ma phrase. A la place le vide. Ils n'existent plus, ils ont été rayés d'un coup de Caterpillar. Nous restons un long moment à observer ce travail de sape pour un effondrement misérable. Il faut tout l'effort de mon épouse et d'Héloïse pour détourner l'attention des enfants en leur proposant des jeux de chat.

- Allez, c'est toi qui y es ! lance ma femme en me touchant l'épaule.

Je reste impassible. Je n'arrive pas à décoller mes pieds du sol. Elle relance le jeu en touchant l'épaule de Grégoire tout en me glissant à l'oreille « Crétin ! ». C'est Paul qui me sort de ma torpeur. « Viens jouer avec nous, ce sera plus drôle ! » Ce n'est que le premier pas qui coûte. Les enfants ont cette faculté étrange à nous faire oublier nos soucis. Durant tout le chemin du retour nous faisons des jeux. Celui des devinettes a le plus de succès « Qu'est-ce qui est rouge avec des points noirs ? »

- Les Toccinelles ! hurle Paul.

- A moi, proposa Grégoire, qu'est-ce qui est vert et qui vit au bord de l'eau ?

Une tente pour SDF est la première réponse qui me vient à l'esprit. Pas seulement à mon esprit, car je vois dans le regard d'Héloïse, qu'elle aussi a fait la même association. Ma femme comprend très vite ce qui se passe.

- Des grenouilles ! dit-elle en souriant.

Nous sommes arrivés à nos domiciles respectifs. Nous nous souhaitons une bonne journée lorsque le gardien arrive. « Désolé, je n'ai pas pu me libérer. Alors comment vont vos amis ? »

Les yeux pleins de larmes, nous partons sans même prendre la peine de répondre au gardien. Il n'insiste pas du reste, il a très bien compris ce qui s'est passé. Surtout qu'il a eu des échos de ce qui se tramait par la milice lorsqu'elle est venue aux renseignements du matin afin d'établir son rapport de quartier.

Nous montons chez nous, ma femme s'affaire dans la cuisine, quant à moi, je tombe dans le canapé et reste les bras ballants devant la télé éteinte. Je n'ai aucun courage. Une fois de plus, c'est mon épouse qui vient à ma rescousse « Au lieu de te morfondre devant un écran noir, viens donc éplucher les carottes et écosser les petits pois ! » Je me lève pesamment, je mets pas loin d'une minute pour rejoindre la cuisine qui jouxte la salle de séjour. Tout autant de temps à chercher l'épluche-légumes là où il n'est pas.

- Dans l'autre tiroir ! Des fois, on dirait que tu n'es pas d'ici !

C'est lorsque je trouve enfin l'économe que l'on tambourine à la porte. Nous nous regardons, interdits. « Ce doit être Héloïse qui a oublié quelque chose... » Mais que peut-elle bien avoir oublié ? »

Rien, elle n'a rien oublié, mais ça, je ne le sais pas encore !

Je me dirige d'un pas hésitant vers la porte d'entrée. Ma femme préfère rester dans le salon, observant de loin. Une question me turlupine, pour quelle raison n'a-t-on pas utilisé l'interphone et deuxièmement, pourquoi laisser la sonnette de côté et choisir de marteler la porte. Si c'était le gardien, il aurait sonné, le facteur, idem. Je n'entrevois qu'une possibilité et elle n'est guère rassurante. Nouveau tambourinement. Je me décide à tourner enfin la poignée. La porte est poussée d'un coup, il s'en faut de peu que je n'atterrisse sur mon postérieur.

- T'en as mis du temps à ouvrir !

Devant moi, Bassem et Simon. Bassem, très rapidement vérifie ma main et est assez étonné d'y découvrir le signe qui me distingue des Tortors. Il n'est pas au bout de ses surprises, car Simon l'a devancé et il examine déjà mon épouse. Bassem se précipite derrière lui afin d'éviter un drame. Drame qui n'a pas lieu pour la bonne et simple raison que les signes qui nous avons dessinés lors de notre promenade ne sont pas effacés. Les enfants ne voulant pas les retirer par solidarité avec les pauvres. Ma femme, parce que le savon n'a que peu d'effet sur le stylo bille.

- Que faites-vous là ? est la première question idiote qui me vient à l'esprit.

Je me doute bien de ce qu'ils font, là, devant ma porte.

- La milice et les forces de l'ordre ont organisé une grande rafle au petit matin. Ils nous ont foutus dans des bus RATP à destination des camps de rétention. Simon a fait diversion involontairement à cause des Tortors, les autres se sont échauffés et dans la confusion générale, on a réussi à s'échapper.

- Voulez-vous manger ou boire quelque chose ? est la deuxième question, nettement moins idiote. Elle vient d'être posée par ma femme.

Nous nous installons autour de la table de la cuisine. Chacun avec une grande tasse de café agrémentée de tartines. Même moi. « Tu as déjà déjeuné, tu as encore faim ? » Non, je n'ai pas faim, mais une tartine à la confiture, même issue des magasins d'Etat, je ne peux pas rater cela. Simon, lui, est toujours au garde-à-vous et refuse de s'asseoir malgré les nombreuses propositions de mon épouse. Il observe par la fenêtre, au cas où des Tortors motorisés arriveraient du ciel.

- Madame, commence Bassem, je suis désolé de vous demander une chose pareille, mais...

- Evidemment que vous pouvez rester dormir, vous utiliserez la chambre d'amis.

Une chose me chiffonne, pour quelle raison énigmatique, il s'est adressé directement à ma femme, passant par-dessus mon autorité naturelle.

- Comment vous nous avez trouvés ? est ma nouvelle question, mûrement réfléchie, cette fois.

- Grâce à Nour, elle nous avait expliqué le chemin que tu devais prendre avec ton vélo pour retourner chez toi. Une fois dans ton quartier, on s'est planqué et on a attendu que tu pointes le bout du nez.

Il arrête son explication, mais je sens bien qu'il n'en a pas terminé. Nous respectons tous les deux son silence. Je ne compte pas Simon, qui respecte tout le temps le silence, sauf en cas d'invasion.

- Je sais où ils ont emmené Nour, ils parquent les Syriens dans le camp d'internement de Bergerac...

- Et la révolte, demande ma femme, qui décidément se révèle avoir une conscience politique plus profonde que prévue.

- On a été mis hors d'usage, en tous les cas, au Nord de Paris... Il paraît qu'à Ivry, les travailleurs précaires entrent dans la lutte. Durant le confinement, eux aussi ont payé un lourd tribut à l'épidémie, en allant travailler !

Nous sommes tous les trois installés devant la télé à regarder la chaîne d'Etat. La journaliste explique en long et en large que les émeutiers ont été arrêtés, qu'il s'agissait de hordes barbares et qu'ils allaient être raccompagnés à la frontière dans le respect du droit à l'homme d'être un individu. En réfléchissant pour la première fois à cette formulation sur le droit, je me rends compte qu'elle ne veut rien dire. Les images montrent des rues et des avenues dévastées par les émeutiers. On voit une foule qui court en débandade, poursuivie par des hordes de miliciens qui ont tous l'air de barbares.

- Il y a erreur sur la concordance du temps !

Simon toujours face à la fenêtre vient de parler. Nous nous regardons quelque peu interloqués, mais il n'ajoute rien. C'est Bassem qui intervient en se frappant le front.

- Il a raison, ce jour-là, j'y étais, les images datent d'au moins trois jours.

- Quatre ! précise Simon fixant toujours le ciel à la recherche des hordes de Tortors.

Nous le dévisageons, réalisant qu'il est beaucoup plus attentif à ce qui se passe que nous l'avions pensé, y compris Bassem.

- On pourrait demander au gardien ? lancé-je à la cantonade.

J'explique à Bassem et Simon que le gardien a une épouse qui a elle-même une sœur dont le cousin est milicien et que...

- Je crois qu'ils n'ont que faire des histoires de famille du gardien, va plutôt le voir !

Je me lève, marmonnant dans ma barbe que ma femme a le don de m'exaspérer. Elle sait toujours mieux que tout le monde. J'en suis là de mes réflexions lorsque je me trouve nez à nez avec le gardien, le poing en l'air comme s'il s'en allait manifester le 1^{er} mai. Ce qui n'est pas dans ses habitudes. Il est plutôt conservateur dans l'âme parce que sa sœur... enfin bref, il est là devant moi, s'apprêtant à tambouriner sur la porte.

- Monsieur Bortoli, faudrait pas rester chez vous, la milice arrive.

- Qu'est-ce qu'ils peuvent bien nous vouloir ?

Je pose une question idiote, mais pour la première fois, je m'en rends compte tout de suite, signe que je progresse.

- Votre femme n'est pas concernée, c'est vous. Avec les vidéos de surveillance, ils vous ont repéré au cours d'une émeute avec les barbares. Ah, bien le bonjour messieurs heu..., dit-il en passant la tête dans l'entrebâillement de la porte pendant que j'ai le dos tourné.

- ... bon, ben, j'y vais ! dit-il tout en rajustant sa gapette.

- On est mal barré, proposé-je afin de conclure mon propos par une maxime de mon cru.

Je me demande où sont mes papiers, prêt à obtempérer à la force publique et m'excuser auprès de mes pauvres amis qui vont sûrement être embarqués pour une destination inconnue. Je ne me rappelle plus où se situe le camp dont on a parlé. Pendant que je me creuse les méninges, je suis rappelé à la réalité par l'intervention d'une douce voix féminine.

- Tes papiers sont dans le tiroir de la commode, celui du haut.

Ma femme a une capacité à deviner mes pensées qui m'effraie et j'en arrive à la conclusion qu'elle est peut-être un Tortors qui vit caché chez moi.

- Je sais comment on va s'en sortir, suivez-moi... T'as trouvé tes papiers, empoté sans malice ! On n'a pas la vie devant nous !

Ma femme a l'idée qu'il faut avoir en si peu de temps : le voisin fou. Il est en internement psychiatrique donc l'appartement est vide et la chance veut que du temps où il était sain d'esprit, il nous avait confié ses clefs « au cas où ? »

Il nous a fait cette proposition le jour où nous avons perdu nos clefs et qu'en revenant de vacances, j'avais dû faire de l'escalade à partir de sa fenêtre pour atterrir sur mon balcon. Moyennant un carreau cassé, nous avons ainsi pu regagner nos pénates. Un carreau et un pantalon, car je l'avais raccroché à un piton malheureux. Un piton en ferraille. Les serpents dans le fin fond du 93 ont du mal à se reproduire à part dans les tuyaux en fuyant les appartements de collectionneurs imbéciles.

Nous grimpons quatre à quatre les escaliers, évitant l'ascenseur où se trouvent déjà les miliciens. Une fois à l'intérieur de l'appartement, mes narines frémissent de dépit. Ça empest le renfermé. Se surajoute une odeur épaisse de gras et de transpiration. Le pauvre homme ne devait plus se laver sur les derniers jours. La baignoire déborde de linge moisi et le lavabo n'a plus réellement de couleur. Entre jaune pisseux et dégoulinures suspectes. Les placards de la cuisine regorgent de paquet de flocons d'avoine que les vers ont colonisés depuis longtemps. Sur la table, trône la succession des derniers repas sous forme de conserves ouvertes, dégustées à même la boîte.

Nous sommes à peine arrivés, ma femme venant de déguerpir pour rejoindre notre appartement, que la milice déboule à l'étage du fou chez qui nous sommes planqués, accompagnée du gardien. Je fais « chut » pour faire taire ceux qui ne parlent pas. Etant le seul à faire part de mon mécontentement sur l'état du lieu qui est censé nous accueillir, j'applique ma consigne à moi-même et fais silence.

- Pour cet appartement, je n'ai pas obtenu le double des clefs...
- Et la loi sur la transparence citoyenne alors, elle est faite pour les chiens ? hurle un des miliciens. Vu le ton, ce ne doit pas être un membre de la famille du gardien.
- Le monsieur était fou, il n'a pas voulu obtempérer !
- Et vous l'avez signalé aux instances du département de vigilance sanitaire ?
- Je sais plus, ose le pauvre homme, sentant qu'il est dans une mauvaise posture.

J'apprécie pour la première fois l'incompétence de notre gardien contre laquelle je passe mon temps à protester lors des assemblées de copropriétaires vigilants.

- Pourquoi ? crie très fort le même milicien qui doit avoir un sens limité de la rhétorique.
- « Parce qu'il a été interné. » proposé-je silencieusement dans ma tête. A mon grand étonnement, j'entends le gardien répéter ma phrase à quelques nuances près. « Il a été envoyé chez les fous... » Un instant, je crois à la transmission de pensée. Je décide de renouveler l'expérience avec « Et ta mère, elle fait vigile chez Auchan ! »

- Je suis vraiment désolé, dit le gardien d'une voix pleurnicharde, comme lorsqu'on lui demande de s'expliquer sur les poubelles qui sont restées dehors.

Pas de chance pour la transmission de pensée ! Les miliciens continuent leur inspection dans les autres logements, étage par étage, entrant avec le gardien chez tous ceux qui sont absents.

Nous sommes enfin tranquilles, le calme est revenu dans l'immeuble et nous pouvons penser à notre installation dans ce taudis. Pour mon compte, je l'envisage avec un certain dépit, quant à Bassem et Simon, c'est plutôt avec une certaine joie, ça les change un peu de leurs conditions de vie habituelles.

Cinq minutes plus tard, on tambourine à nouveau à la porte.

- Attention, j'entre, murmura le gardien. Je suis seul.
- Vous aviez les clefs ? m'étonné-je.

- Oui, mais c'est pas la question, la milice va réquisitionner un serrurier, il faut que vous partiez très vite.

- On va redescendre chez nous, comme ça, ils seront bien eus...

- Ils seront bien eus de rien du tout, ils ont laissé un homme à eux de faction devant chez vous !

« Merde » est la seule pensée qui me vient à l'esprit. Elle résume parfaitement ma situation.

Une seule solution se présente à nous : fuir. Les miliciens sont stationnés devant chez moi et devant l'immeuble. Une solution, le parking. Nous descendons par les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée. Nous restons planqués derrière la porte. Là où le gardien nous a donné rendez-vous. Je crains qu'il ait changé d'avis et nous livre à la milice car il est plutôt versatile. Un jour, il commence les paliers dès huit heures faisant un foin d'enfer, une autre fois, il va d'abord s'occuper de la cage d'escalier. Impossible de prévoir si la grâce matinée sera interrompue ou non. On lui a fait un organigramme de toute beauté avec un tableur Excel dernier cri. Il décore l'entrée. Une reproduction quelconque aurait été tout aussi utile.

- Vous attendez dix secondes et vous descendez au sous-sol.

Il m'a fait sursauter et je tremble comme une feuille « Un, un, deux, deux... » Et comble de tout, je bégaye. L'écoulement du temps semble arrêté, les secondes durent des heures. C'est Bassem, en me poussant dans le dos, qui m'extirpe de ma torpeur. J'entrebâille la porte, elle grince faisant un barouf incroyable. Elle ne grince pas plus que d'habitude, le vacarme est celui de mon esprit qui se liquéfie.

La ruse du gardien est simple, il pousse la milice à quitter le hall en renversant un seau de lessive sur le sol. Il se met à agiter le balai tel un joueur de curling. Au moment où les types de la milice sortent en ronchonnant et se placent sur le côté extérieur pour éviter les gerbes d'eau qui jaillissent des coups de raclettes, nous filons au sous-sol, franchissant les deux portes en un clin d'œil.

Nous sommes planqués dans un angle de murs attendant que le portail automatique nous libère. Il nous semble que cela dure une éternité. Le gyrophare se met enfin en fonction, il signifie le déclenchement de la bascule de la longue porte.

- Ça, c'est de la part de votre épouse, dit le gardien en nous tendant à chacun un sac à dos. Elle a dit : « désolée pour l'aspect » elle n'a rien trouvé d'autre. Et ça, c'est de ma part, enfin de la part de la copro, je me suis servi dans la caisse commune.

Il nous tend une liasse de billets. « J'ai pas pris le temps de compter, mais y a de quoi tenir quelques jours ! » et il disparaît aussi vite qu'il est apparu. Ce qui tombe bien, car Simon commence à s'inquiéter sur l'origine tortorienne du gardien.

Nous sommes maintenant sur le chemin qui longe la voie ferrée. Je ne vois pas bien l'intérêt. Pour le moment, une seule chose me préoccupe, le regard intrigué des passants et des enfants. Ils s'intéressent tout particulièrement à notre allure. Moi, avec mon sac à dos rose, trop petit à l'effigie de Minnie, Bassem a hérité d'un Hello Kitty. Simon est celui qui s'en sort le mieux, avec le sac l'Homme Araignée.

- Maintenant ! hurla Bassem tout en m'empoignant par le maillot.

Nous nous glissons sous un grillage découpé, ayant à peine la place de nous faufiler.

- Plus vite !

- Je fais ce que je peux, je coince avec mon sac...

Il est vrai que mon embonpoint relatif ne facilite pas le passage, mais le coup appuyé au niveau des fesses décide d'orienter la chose en direction du succès.

- Le voilà, grouillez-vous...

Un train de marchandises pointe en bout de ligne droite pour négocier une courbure menant de l'autre côté de la gare. Il ralentit suffisamment pour que nous puissions grimper assez facilement. Nous nous glissons entre deux wagons sur la petite plateforme. Le raffut que produisent les bogies de train nous oblige à hausser le ton, il faut crier pour se faire comprendre.

- On a eu de la chance ! braillé-je à tout-va.

- Pas le moins du monde, le conducteur est un ancien SDF, il fait du convoyage gratuit. Il ralentit exprès quand il voit des passagers !

- Où va-t-on ?

- A Bergerac !

- Que va-t-on faire là-bas ?

Le passage d'un train dans l'autre sens, rend inaudible la réponse.

Qu'allons-nous faire à Bergerac ? Le lieu me rappelle vaguement quelque chose, nous avons dû y aller en vacances. Pourtant, je suis incapable de trouver le moindre souvenir. J'essaye Bergerac et son église, Bergerac et sa plage de sable chaud, je tente Bergerac et sa boulangerie et pour finir, ce qui a le plus de chance de me rappeler cette ville, Bergerac et son bar. J'ai une habitude incontournable, dès que j'arrive dans un lieu de villégiature, je prends un demi accompagné d'une soucoupe de cacahuètes. Rien de rien. Cette ville n'existe décidément pas dans mon passé.

Malgré le raffut, mais grâce à la fatigue accumulée, je réussis à piquer un bon roupillon. Histoire de ne pas perdre le fil, je rêve de wagons et de trains. Il est plus probable que j'émerge de ma léthargie par intermittence et que je ne fais que découvrir la triste réalité, je fuis à bord d'un train de marchandises. J'abandonne un foyer agréable pour une incertitude qui n'augure rien de bon.

A mon réveil effectif, je suis envahi d'une soudaine colère. C'est à cause d'eux deux ! Je n'ai qu'une envie, les balancer du train, puis sauter à la première gare et me présenter à la milice en disant que je regrette tout, et même plus. Puis j'en veux à la voisine, Héloïse, qui m'a poussé à délivrer cette maudite lettre d'Issam. Ma femme aussi, fait les frais de ma colère. Depuis quand se découvre-t-elle une âme de politicienne ? Elle qui ne se déplace même pas lors du scrutin uninominal à un tour. Et lors de l'intronisation du président des individus libres, elle ne veut pas venir, prétextant qu'elle a du linge en retard. J'en suis même venu à me demander si elle n'a pas une liaison. J'ai mis le gardien sur l'affaire, moyennant quelque rémunération, il a affirmé que non. Dans un deuxième temps, j'ai fait surveiller le gardien, au cas où il serait l'amant de ma femme, par une poignée de mômes. Je leur ai offert des bonbons pour tout paiement, ils ont préféré trente euros ! La jeunesse n'est plus ce qu'elle était.

Bref, j'en veux à la terre entière.

- On mange un morceau, ça te dit ? me propose Bassem pendant que Simon, toujours debout surveille le lointain. On dirait que tu es de mauvais poil ?

- Non, non, au contraire, je suis heureux tout plein, on traverse un bled merdique à bord d'un train tout aussi merdique, habillé comme un clodo, tout va pour le mieux.

- Villeneuve-Saint-Georges...

- De quoi ?

- Le bled merdique, c'est Villeneuve-Saint-Georges...

- Ah !

- Et si tu veux nous quitter, dans trois cents mètres, le conducteur va ralentir pour ceux qui terminent leur voyage ici.

Je regarde mon sac à dos rose, la tête de Simon qui fixe un point au-dessus de l'horizon, Bassem qui sort son casse-croûte au thon mayonnaise. Que souhaiter de plus ?

- L'aventure c'est l'aventure, on a de quoi se nourrir, un train pour nous tout seuls et il fait beau, conclué-je tout en sortant mon sandwich.

Le ciel choisit de se couvrir d'un coup et il se met à rincer. Les trois cents mètres sont passés et le train a repris sa vitesse de croisière. Pas de chance !

Jour 33

La fiction à réaction n'est qu'un avion sans aile...

Nous arrivons dans la soirée à Limoges, planqués dans l'avant caisse du wagon. La pluie n'a cessé qu'aux abords de Châteauroux pour laisser place à un timide soleil. Mais combiné au vent créé par le déplacement du train, les habits ont eu le temps de sécher pendant qui nous devisons nus comme des vers. En y repensant, le voyage ne m'a pas semblé si long. Je regrette notre petit confort, maintenant que nous sommes dans la gare de triage assis derrière un ancien hangar de déchargement. Nous attendons la formation d'un nouveau convoi. Bassem a certainement préparé son coup depuis un moment. Il connaît les horaires et les numéros des trains, en tout cas, ceux dont nous avons besoin pour nous rendre à Bergerac. Nous attaquons notre dernier sandwich lorsque la question concernant la raison inconnue de notre destination me revient en mémoire.

- Qu'est-ce qu'on va faire à Bergerac ?
- Tu m'as déjà posé la question ?
- Oui mais je n'ai pas entendu la réponse.
- Etonnant parce que tu m'as même dit que tu serais content de la revoir.
- Mais de qui parles-tu ?
- On pourrait penser que tu n'as pas voyagé sur le même train que nous. Il s'agit de Nour et ses enfants. Ils sont parqués dans le camp d'internement près de Bergerac.

Il me manque un certain nombre d'éléments. Je vois bien le départ de chez moi, le gardien qui protège notre fuite, ma femme et les sacs à dos ridicules. Mais le passage concernant notre discussion m'échappe. Le sommeil a eu raison de mes facultés, ou alors un début d'Alzheimer me frappe.

Nous n'avons pas tellement de solutions, le train ne sera assemblé que le lendemain matin. Il faut patienter. Bassem et Simon décident d'aller au ravitaillement, moi je dois rester pour surveiller les sacs et vérifier que le convoi 12 5847 BN ne part pas sans nous. De toute façon, il me sera impossible de les prévenir ! Je regarde ma montre, elle indique onze heures passées de trente-cinq minutes. J'espère dormir un peu. Après avoir gigoté dans un sens, puis dans l'autre, allongé sur l'asphalte, la tête posée sur mon sac, j'arrive à la conclusion que je n'ai pas sommeil. Je fais les cent pas. Du parking autos au hangar, deux cent quarante-deux enjambées. Je m'apprête à faire le retour pour vérifier la qualité de mes mesures lorsque trois types m'interpellent. Je ne les ai pas vus venir pour la bonne et simple raison qu'ils sont arrivés dans mon dos.

- Qu'est-ce que vous faites ici ? C'est une zone de chargement, interdite à toute personne étrangère au service.

Je bafouille une excuse bidon, expliquant que je me suis perdu car je viens d'arriver sur Limoges. Mais les trois types en tenues paramilitaires ne l'entendent pas de cette oreille.

- Donnez votre attestation de circulation !
- Mais on n'est plus en confinement et donc on peut...
- On peut rien du tout, le couvre-feu c'est le couvre-feu !

Je proteste de cet abus de pouvoir, les braves représentants de l'Etat Nouveau doivent se méprendre et il est hautement improbable qu'on ait maintenu des dispositions exceptionnelles.

- Vous n'avez pas entendu parler des émeutes ? questionne un des gars, jusque-là, resté silencieux.

- Un peu....

- Eh bien, il est hautement probable qu'on vous en parle un peu plus, suivez-nous !

Je suis assis depuis plus d'une heure, les mains attachées dans le dos. J'ai soif, faim et peur. Les trois miliciens m'ont amené dans un Centre des Relations Publiques, une nouvelle structure qui a remplacé les anciens commissariats à cause du nom. 'Commissariat' fait vieillot et dans la tête des gens, c'est associé à violence. Tandis qu'un C.R.P. donne envie d'ouvrir la porte, on a un à priori favorable. À une condition : satisfaire aux conditions d'identification et de sécurité. Je comprends très vite que je ne corresponds ni à l'une ni à l'autre.

Un jeune homme, costume cravate entre et s'installe en face de moi. Il dépose son attaché-case devant lui, l'ouvre, en sort un stylo et le range soigneusement le long de la mallette.

- Monsieur Bortoli, est-ce que tout va bien ?

Je lui aurais bien dit que non, que les bracelets qui fixent mes mains dans mon dos sont trop serrés, que je serais mieux chez moi avec ma femme et qu'un bon repas ne serait pas de refus. A la place, j'opte pour un « oui » discret. Je suis dans la situation du joueur de Poker qui a un jeu minable et qui attend de voir venir en observant avec tristesse tout ce qu'il va perdre. Pourtant, j'ajoute très vite « j'aimerais bien un verre d'eau. » Visiblement, il n'entend pas ma demande.

- On va aller au plus rapide. Nous ne savons pas qui vous êtes...

Je l'interromps pour lui expliquer qu'il a dû oublier de consulter les documents contenus dans son attaché-case, puisque j'ai donné ma carte d'identification.

- Ne m'interrompez pas s'il vous plaît, sinon ça va nous faire perdre un temps fou. Est-ce que vous croyez que j'ai que vous à m'occuper. Il y a encore toute une collection d'illégaux qui m'attend pour les mêmes raisons que vous.

- Vous plaisantez, je n'ai rien à voir avec ces étrangers !

La suite me prouvera malheureusement que je fais fausse route.

- Votre carte d'identification est obsolète, vous n'avez pas mis à jour la puce et elle est asynchrone.

- Qu'est-ce que c'est que ces salades, elle est valable dix ans !

- Ce n'est pas moi qui fais les lois. Vous devriez savoir qu'en cas de confinement, l'article 5 de la nouvelle constitution, vous oblige à vérifier les mises à jour toutes les heures.

- Vous avez lu ça où ? Dans Picsou Magazine !

- Je n'ai pas pour habitude de lire ce genre de revues. D'autre part, vous avez été vidéo surveillé en compagnie d'émeutiers qui s'attaquaient aux magasins d'Etat. Donc vous participiez à un vol de nourriture destinée aux citoyens légaux confinés.

- Mais j'ai rien fait, protesté-je.

Ce qui est vrai puisque je ne me suis pas attaqué aux magasins en question. Je me suis juste contenté d'y assister, inconscient, étalé de tout mon long sur les pavés parisiens.

- Votre présence est équivalente à un soutien passif et relève de l'article 7 de ladite constitution. Si je résume, participation à une action terroriste, vous êtes condamné. Vous partirez dès ce soir en camp d'internement.

- Mais c'est du délire et mon procès !

- Il vient d'avoir lieu, je suis missionné par la justice de proximité.
- Vous êtes un juge ?
- Je fais office de juge, je suis un milicien appartenant au corps de milice spécialisée.

Trois heures plus tard, je me retrouve dans un camion bâché assis au milieu d'étrangers. Je suis le seul blanc avec trois sacs à dos ridicules qui empestent le camembert ! Il y a deux autres blancs, mais ils sont assis en bout de chaque banquette, armés d'un fusil d'assaut. J'ai l'impression qu'ils ont un sens de la plaisanterie peu développé. Je garde pour moi le « On part à la plage pour une baignade surveillée ? » et je ris intérieurement. Jaune.

Jour 34

Quand on retourne la fiction comme un gant, sur l'autre face, on retrouve la réalité en propre.

Le camion roule pesamment dans la moiteur de la nuit. Une poussière épaisse brouille le paysage rendant la route pareille à toutes les routes. Une chose est certaine, cet itinéraire traverse la campagne, certainement afin d'éviter les grands axes. Mais pour quelle raison ? Nous traversons enfin une petite ville endormie. Seul un paysan pousse une brouette dans laquelle on a jeté des branchages. Le bonhomme s'arrête, rejette sa casquette en arrière, il nous observe disparaît dans le lointain pour certainement reprendre sa route.

Les deux miliciens semblent assoupis, un gars assis à mes côtés, veut se lever pour tenter quelque chose, mais son vis-à-vis l'empêche d'agir et en effet l'instant d'après, l'un des miliciens déplace son fusil pour s'allumer une cigarette. Plus le temps défile, plus ma présence dans ce convoi d'étrangers me paraît irréaliste, j'ai beau retracer les événements qui m'y ont conduit, cela n'est que plus étrange.

Le gars à mes côtés a repoussé ma tête deux ou trois fois, puis il a abandonné cette guerre contre un dormeur qui ne contrôle plus son corps. J'ai fini par m'assoupir au rythme cahoteux des essieux.

Le soleil est déjà haut sur l'horizon lorsque j'émerge d'un rêve idiot durant lequel j'ouvrais en deux le corps des enfants pour les opérer du nombril par l'intérieur. C'était ma première opération sous la supervision d'un chef. J'avais oublié le haricot avec les scalpels, je courais vite le récupérer et je réussissais enfin à ôter le petit bouton noir qui terminait le nombril à l'intérieur du corps. Puis je refermais, sous le regard satisfait de celui qui me supervisait. Ce rêve crétin a l'aspect du réel à tel point que je me lève d'un coup en criant « Je l'ai eu ce putain de nombril ! ». En réponse, je reçois un méchant coup de crosse dans les reins qui me fait me rasseoir tout en retrouvant la vraie réalité. Celle d'un imbécile qu'on prend pour un étranger et qui va finir dans un camp.

Nous traversons un village qui finit en 'illac', le manque de visibilité conjugué à la vitesse m'empêche d'en savoir plus. Ce voyage vers l'inconnu est interminable et angoissant. Il y a aussi la faim et la soif. Elles viennent ajouter un sentiment contradictoire, l'envie d'en finir avec ce périple pour au moins avoir un peu d'eau. L'eau, une fontaine ou bien un pichet deviennent des images obsessionnelles. Je suis tenté d'ouvrir l'un des sacs. Dans ma tête, j'ai choisi Hello Kitty. Mais n'en fais rien. L'instant d'après j'opte pour l'Araignée. J'appelle les sacs par leur petit nom et je fantasme sur ce qu'ils peuvent bien contenir. Des en-cas au camembert, je suis arrivé aux tartines de confiture en passant par des tranches de gigot. J'y ajoute une boîte de crème de marron et des biscuits fourrés à la figue.

Je délire dans un état semi-comateux

L'arrêt brusque du camion et le hurlement des miliciens m'extirpent de ma rêverie brutalement.

- Allez, dépêchez-vous de descendre, fissa !

Je ne comprends pas cette précipitation soudaine, tout ça pour nous aligner en plein soleil, sacs aux pieds à attendre on ne sait quoi. Le camion stationne encore dans la cour lorsque j'aperçois une figure familière. Simon est là, au garde-à-vous, scrutant l'horizon, les mains dans les poches.

- On est à Bergerac alors, expliqué-je à mon voisin.

- Ta gueule toi là-bas ! Tu sais pas lire ou quoi ! hurle un milicien dont la figure m'est inconnue et que je ne vais pas tarder à mieux connaître.

C'est en levant le nez que je comprends sa remarque, juste avant le coup de crosse dans l'estomac.

'Camp de Vernet' Voilà ce que j'ai le temps de lire avant de m'affaler sur le sol. Je suis installé dans un baraquement qui pue l'urine et les excréments. Ces effluves s'échappent d'une tinette en bois installée tout au fond de ce local immonde. Au moins nous avons eu distribution d'eau et de nourriture. En parlant de nourriture, mes casse-croûtes camembert ont rejoint la tinette. Tous les occupants semblent figés dans une attente intemporelle. Quelques-uns jouent aux dames avec des capsules, d'autres qui ont la chance de posséder des dés jouent à un jeu dont les règles m'échappent. Ils s'amusent à parier des petits cailloux. Les enjeux paraissent aussi importants que s'il s'agissait de vrai argent. Au fur et à mesure de la partie, ils frappent le muret de plus en plus fort, comme si c'était lui le responsable de leurs pertes !

Au bout d'un long temps d'inactivité, je me décide à faire le tour de chacun pour leur demander s'ils ont entendu parler de Simon et de Bassem qui ont dû, eux aussi, atterrir dans ce camp d'internement. Bien peu parlent le français ou bien approximativement. Mais très vite, j'arrive à la conclusion que personne n'en a entendu parler. Je fais pourtant preuve d'inventivité, imitant Simon au garde-à-vous le nez en l'air scrutant les étoiles. Mais j'oublie vite cette idée à voir le regard intrigué de ceux qui m'observent et la façon dont ils pointent le doigt à hauteur de la tempe de manière significative.

Un peu plus tard dans l'après-midi, on a droit à une promenade à l'intérieur du camp. Quelques personnes jouent au foot avec une boule de papier pendant que les autres, autour, les encouragent. Peu intéressé par ce spectacle insolite, je pars à la recherche de mes deux compères. C'est dans un coin isolé que je trouve Simon figé dans sa posture habituelle. Me dirigeant vers lui, je l'interpelle. Mais arrivé à une dizaine de mètres, je réalise que je n'ai pas le signe inscrit sur ma main. Je cours rejoindre la casemate, vide tous mes sacs à la recherche d'un stylo. Je m'énerve tout seul à retourner à nouveau chaque poche comme si un stylo allait apparaître soudainement. Je ressors comme une furie et percute un pauvre bougre qui tient à peine sur ses pieds. J'ai envoyé valdinguer son carnet et son stylo. Une aubaine, avant de le lui rendre, je dessine une étoile à cinq branches sur le dessus de ma main. Je remercie le vieil homme tout en l'aidant à se relever, je lui fais la bise et je m'éloigne.

Je traverse le camp à toutes jambes, main levée pour mettre en évidence le signe, tout en hurlant « Simon ! ». Le match s'interrompt et les spectateurs tournent leur tête dans ma direction. Découvrant les visages consternés, je ralentis le pas et baisse la main tout en exécutant un petit signe de tête accompagné d'un coucou en agitant le bras. Cette action me rend tout aussi étrange aux yeux des étrangers.

Simon n'a pas bougé. Je présente ma main qu'il n'examine même pas. Je lui parle de Bassem, je demande si eux aussi ont été amenés ici. Son visage s'éclaire, il me dévisage et sourit. Là-dessus, un type me tape sur l'épaule.

- Faut rentrer, promenade terminée !

- Je finis de parler avec mon ami et j'arrive.

- Toi faire vite, ajoute l'homme avec un sourire aux lèvres, sinon milice venir ! Toi toctoc...

Je ne comprends pas très bien où il veut en venir avec ce 'toi toctoc' jusqu'au moment où je me retourne pour tomber face à face avec personne. Simon a disparu.

Jour 35

La fiction du matin est un soir sans concession !

La nuit a été mauvaise. Dormir sur des lits en ferraille placés les uns au-dessus des autres est difficile. Les grincements occasionnés par le moindre mouvement produisent un bruit continu. Les pets malodorants se mélangent aux effluves de la fosse septique. Au petit matin, on se réveille en fanfare. Je me précipite dehors pour l'appel devant notre baraquement. Il dure moins longtemps que l'appel dans la cour d'honneur comme ils disent. Il faut quand même une bonne heure aux miliciens pour comprendre que je suis en plus dans leur effectif.

« Corvée de seaux », hurle le chef de groupe. Ça consiste à entretenir l'aspect général du camp. Venant d'arriver, je suis donc désigné d'office pour faire le tour de notre espace de confinement. Je balaye le chemin soulevant une poussière irritante. Je fais part de ma remarque au milicien qui m'accompagne « Tu vas la finir ta corvée connard ! » Sur ces conseils avenants, je continue à promener mon nuage de poussière devant moi. A sept heures trente, on a notre petit-déjeuner. Pain dur, café tiède communément appelé jus de chaussette et une pomme. Pomme molle qui a dû naître l'année d'avant et conservée soigneusement en frigo pour nous être livrée après avoir été entassée dans un quelconque hangar.

Je passe la journée à la recherche de Simon et Bassem. Un type qui est là depuis un bon moment et qui parle français m'explique qu'il n'y a jamais eu de gens nommés ainsi. Un Simoneau, reparti car affecté ici par erreur et un Bissim et un Bakir. Je demande à les rencontrer au moment de la promenade, ni l'un ni l'autre ne sont mon Bassem.

Dépit, j'essaie de comprendre ce qui m'est arrivé. J'en viens à la seule conclusion qui ait un sens, j'ai eu une hallucination. Hallucination confirmée par le type qui m'a tapé dans le dos la veille. « Toi parler tout seul avec poteau ! Toi toctoc ! » avait-il tenu à m'expliquer une nouvelle fois.

Une chaleur étouffante écrase le camp. Même les joueurs de foot ont abandonné l'idée de courir après une balle en papier. Aussi, l'arrivée du soir est saluée par tous. Une petite brise légère nous apporte un peu d'air. Le repas est infâme comme de coutume. Des patates au lard sans lard et baignant dans un bouillon peu ragoûtant. En dessert, un kiwi avec lequel on aurait pu facilement compenser le manque de pavés pour fomenter une révolte.

Il est 23h, les miliciens nous ont laissés tranquilles pour profiter de la fraîcheur. Chacun fait partie d'un petit groupe réuni par affinité. Devant la porte, les Syriens, un peu plus loin, les Marocains et les Algériens. Enfin, sur l'arrière, les « Africains ». On y trouve un Congolais quelques Sénégalais et des Rwandais. Etant le seul à faire un groupe de « Blanc » je continue à déambuler dans le camp.

Au même endroit, tout près du poteau, sur l'arrière du camp, il est là, le nez en l'air, les mains dans les poches. Je crois encore à une hallucination et je poursuis mon tour. Revenu au lieu de l'apparition, je constate que l'apparition persiste. Au troisième tour, je tente une approche. « Simon, c'est toi ? » Je prends une mandale qui m'envoie au sol et perds connaissance. À mon réveil, des coups de pompes du milicien qui hurle sa phrase préférée « Tu vas la fermer, sale métèque ! ». Premièrement, je ne dis rien et deuxièmement, je ne suis pas plus métèque que lui. Je comprends à la direction de son bras tendu qu'il veut me signifier que c'est l'heure de rentrer.

- Et lui, lancé-je lâchement pour désigner Simon.
- Tu vas la fermer, sale métèque !

Je décide donc de la fermer et de considérer que dans la définition de métèque, il y a aussi mon cas de figure. Je rentre sagement dans mon baraquement. Mais une chose me chiffonne. Pour quelle raison Simon m'a-t-il filé un tel coup à la figure ? Et deuxième question, est-ce que les hallucinations ont une consistance suffisante pour marquer la figure d'un hématome rouge violacé !

Le signe était effacé !

Quel crétin j'ai été. J'avais oublié de vérifier la présence du signe sur le dessus de la main. Voilà la raison qui m'a valu une bonne raclée.

- T'es tout rouge, là, m'explique N'Dongo, un des « Africains », tu t'es battu dans le camp ? me demande-t-il tout en ramassant les bols et les cuillers du petit-déjeuner.

- C'est une hallucination qui m'a attaqué pendant que j'avais le dos tourné.

N'Dongo me dévisage, essayant de deviner si je me fiche de lui ou bien s'il s'agit d'un style d'humour à deux balles. Son sourire me laisse entendre qu'il privilégie la dernière hypothèse. Je lui glisse à l'oreille que je serais ravi qu'il m'accompagne pour tester une théorie en forme d'étoile à cinq branches.

- T'es juif ?

- Pas le moins du monde et puis l'étoile de David c'est pas la même, y a six branches. Alors tu veux m'aider ou pas ?

- Contre un de tes sacs à dos et une partie de ton repas.

- C'est d'accord !

- Que faut-il faire ?

- Tu fais les promenades avec moi et tu te dessines une étoile à cinq branches dans la paume de ta main.

- T'es certain que tu n'es pas juif ?

C'est la première fois de ma vie que j'entre dans la communauté judaïque, en tous les cas dans la tête de N'Dongo.

La première promenade du matin n'a rien donné. Avec mon nouvel acolyte, on a arpenté le camp à la recherche de Simon en questionnant tous ceux qui se présentaient à nous. C'est ainsi que j'ai su que j'avais hérité du surnom de 'Simon l'Israélite' accompagné d'un geste du doigt à hauteur de la tempe.

La chaleur est retombée et les joueurs de foot ont repris leur match dans une poussière tout aussi incroyable. Au point qu'il devient difficile de suivre la progression de la balle en papier. N'Dongo fait partie de l'une des équipes, il ne transige pas sur sa présence au match. Comme il est un bon joueur et qu'on parie sur les équipes, il bénéficie d'avantages en nature. Je m'installe un peu plus loin et j'observe les gars qui cavalent en tous sens sous les acclamations de leurs supporters. De retour dans nos casemates, je veux faire la sieste comme d'habitude pour patienter jusqu'à l'heure du repas. Impossible de fermer l'œil, une seule idée en tête, mettre un peu d'ordre dans mes idées. Rien ne tient debout. Pas plus ce camp, que ce Simon qui hante les lieux tout en échappant à la surveillance des vigiles avec une facilité déconcertante.

Lorsque le soleil vient épouser l'horizon l'embrasant d'un orange rougeoyant, nous pouvons à nouveau prendre le frais. Pas de matchs, chacun préférant s'installer par groupe d'affinités. N'Dongo quitte le sien, réclame le pain et la pomme molle qui constituent une partie de son salaire. Nous convenons que le sac à dos sera choisi après nos recherches.

Nous filons très vite sur l'arrière du hangar après avoir vérifié que nos signes respectifs n'ont pas été effacés. Le sien laisse un peu à désirer, mais il refuse de retourner dans son baraquement pour le refaire.

Le temps passe sans que rien ne se produise. N'Dongo qui ne veut pas d'ennui avec les miliciens me presse de quitter les lieux. Il me propose aussi de cesser de passer pour un fou. J'insiste pour qu'il patiente encore un peu. Nous effectuons un dernier passage et c'est au cours de ce passage qu'a lieu la rencontre.

Simon est là, tout simplement, derrière nous. Un frisson dans le dos me fait pressentir sa présence. Je fais volte-face et me trouve nez à nez avec lui. J'appelle N'Dongo qui a avancé de quelques pas. Il se retourne et je comprends à son regard ébahi qu'il a vu Simon, tout comme moi. Je lève la main en signe de reconnaissance et incite mon camarade à faire de même.

- Vous n'avez rien à faire ici, il faut retourner au baraquement, explique un des miliciens du camp. Un milicien sympa par ailleurs. A ma grande surprise, ça existe.

Et il pousse N'Dongo dans le dos.

- Et nous alors ? questionné-je bêtement.

Pas de réponse. Il nous ignore totalement. Comme si nous n'existions pas.

Tous les camps se ressemblent, mais je note tout de suite des différences, dans un premier temps infimes, puis petit à petit beaucoup plus fortes. Le hangar n'est plus disposé tout à fait de la même façon, comme si on l'avait légèrement déplacé sur la droite. Il est un peu plus petit en longueur. Le lampadaire diffuse une lumière plus faible aussi. Et le terrain vague qui jouxte notre campement est maintenant traversé par des rails noyés dans une herbe jaune. Mais un élément rend l'instant encore plus étrange. N'Dongo et le milicien ne sont plus là, ils ont quitté les lieux, sans moi. Simon, lui n'a pas bougé, il tend son bras indiquant une direction du doigt. Je ne m'y intéresse pas. Je cherche encore à comprendre ce qui vient d'arriver. C'est la voix dans mon dos qui me sort de ma torpeur.

- Qu'est-ce que tu fous, les miliciens ne vont pas tarder à faire leur ronde.

Et à cet instant précis, je remarque un détail qui aurait dû me sauter aux yeux. Je suis de l'autre côté des barbelés qui entourent le camp.

- Comment Simon nous a fait sortir ? questionné-je.

- Tu veux dire comment nous allons réussir à entrer ?

Nouveau détail qui m'apparaît soudainement. La voix est celle de Bassem. Il est placé sur le côté, exactement dans la direction indiquée par Simon.

- Vous m'avez retrouvé alors ?

- Oui, avec les sacs à dos, près des quais de déchargement.

- Mais non ! J'étais dans ce camp, le camp de Vernet avec N'Dongo.

Bassem me dévisage comme si j'avais dit une énormité. L'espace d'un instant, je pense qu'il va mettre son doigt sur sa tempe et dire « Toi toctoc ». Mais je n'ai pas besoin de lui pour ça, j'aurais pu le faire tout seul. Je n'ai tout simplement plus le sens de la continuité.

J'ai perdu connaissance environ une demi-heure. J'espère être sorti d'un mauvais rêve qui au final n'est pas si désagréable puisque dans ce songe, j'ai retrouvé mes amis et je ne suis plus interné dans un baraquement nauséabond. Mais je veux retrouver la réalité que j'ai quittée parce qu'elle est rassurante pour mon intégrité. Plutôt l'enfermement et la tinette que l'incohérence. Manque de chance pour mon esprit, ce n'est pas le cas.

- C'est où qu'elle habite la sœur de ton ami ?

- Pardon ?

- Tu m'inquiètes, es-tu certain que ça va aller ? Mange un sucre, tu as dû faire une chute de tension.

A ce moment, j'imagine tout un tas de possibilités, mais la chute de tension n'en fait pas partie. Bassem m'explique que je leur ai dit connaître une personne qui peut nous aider à Bergerac et qu'après notre inspection des alentours du camp nous nous y rendrons. Il me faut un peu de temps pour recoller les morceaux.

- On n'est pas à Bergerac, on est à...

Et là, je n'ai pas besoin de finir ma phrase puisque derrière Bassem, se trouve l'un des panneaux municipaux de la ville de Bergerac et que j'imagine mal la ville de Vernet emprunter les panneaux de Bergerac pour les installer dans la commune.

- Alors ?

- Alors quoi, répété-je comme un perroquet.

- L'adresse !

- Quelle adresse, persisté-je à la façon d'un écho dans les montagnes. Puis rétablissant les connexions entre mes neurones j'ajoute « Ah oui, la sœur de mon ami, c'est chemin des Galajoux, au 256. »

Un peu de concentration m'est nécessaire avant de réussir à me repérer dans les dédales de la ville de Bergerac. Je n'y suis venu qu'une fois et ça a beaucoup changé.

- Faudrait un véhicule !

Simon tourne sur lui-même jusqu'à ce qu'il repère un scooter. Dix minutes plus tard, nous sommes en route pour rejoindre le chemin des Galajoux.

C'est bien la bonne maison, mais la comparaison s'arrête là assez vite.

Je connais bien mon ami, mais sa sœur, beaucoup moins. Nous ne nous sommes rencontrés qu'à quelques reprises, lors d'un déménagement par exemple, ou encore le transport d'un frigo et d'autres circonstances que la vie nous oblige à croiser malgré nous. Bref, en frappant à la porte, j'espère la reconnaître et surtout que ce soit réciproque. Je constate que la sonnette a été réparée, je prends cela pour un bon présage. Elle est fixée dans un pilier en ciment qui sert à soutenir des tubes horizontaux derrière lesquels on a planté une rangée de troènes. Ils se sont étoffés et masquent le jardinet qui sépare la maison de la rue. Je sonne une première fois et très vite, je réitère. Je ne crains pas qu'ils se soient absentés, puisque les conditions de circulation sont restreintes et qu'on doit être de retour chez soi avant 22 h pour le couvre-feu. La milice locale est occupée avec le camp d'internement, elle a moins le temps d'effectuer des rondes dans les quartiers, nous ne risquons pas d'être repérés trop vite.

Enfin, la porte s'ouvre, il fait sombre, la rue est mal éclairée, mais une chose est certaine la sœur de mon ami a pris un coup de vieux. Elle porte un chignon haut sur la tête, ses cheveux sont gris, un tablier de mémère ceinture un ventre que l'embonpoint a rendu bedonnant. En plus des pantoufles éculées, elle a chaussé des bas de laine qui peaufinent l'allure générale d'une personne qui doit avoisiner les soixante-dix ans.

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous, messieurs les miliciens ?

Visiblement, les grosses lunettes qu'elle porte n'arrangent en rien sa vision de loin.

- Est-ce que madame Tsimermame est là ?

- Y a pas de ce que vous dites dans ma maison.

Je précise qu'il s'agit de Véronique et qu'elle habite dans cette maison depuis au moins une quinzaine d'années. J'explique que j'ai un besoin urgent de m'adresser à elle.

- Mon brave monsieur, vous devez vous tromper. Ici, c'est la maison des Zymotec. Et si mon mari était encore en vie, il vous aurait appris à ne pas déranger les gens à une heure avancée de la nuit.

- Peut-être habitait-elle ici et elle aura déménagé en vous vendant la maison ? insisté-je.

- Mon pauvre ami, c'est vous qui déménagez, mais du ciboulot. On possède cette maison depuis les années cinquante ! dit-elle juste avant de claquer la porte.

- Ah bah merde alors, conclué-je en dévisageant Simon et Bassem. On va faire quoi maintenant.

J'en suis encore à réfléchir à la situation lorsque Bassem me tape sur le dos pour me faire signe. Au coin de la rue, deux types viennent d'apparaître, marchant côte à côte en plein milieu de la rue. Attitude pour le moins étrange, mais qui permet d'identifier immédiatement les miliciens. Je leur fais signe de me suivre. J'enjambe le portail, suivi de Simon et de Bassem. Tout fond se trouve un hangar. Je soulève un pot déposé sur un petit muret et je ne suis pas même étonné d'y découvrir la petite clef qui ouvre le verrou. Le frigo que nous avions stocké là y est toujours. Jauni par le temps et tout poussiéreux, mais présent et fonctionnant. Deux lits pliants attendent qu'on les déplie après avoir dégusté un des foies gras du frigo, le tout accompagné d'une bonne bouteille de vin de Bergerac.

- Il y a quelque chose qui cloche, je n'y comprends plus rien ?

- Moi non plus, dommage qu'on n'ait pas une tranche de pain pour étaler notre pâté.

- Je suis sérieux !

- Moi aussi, réplique Bassem tout en s'allongeant sur un des lits qu'il a déplié.

Il ne lui a pas fallu cinq minutes pour ronfler comme un sonneur. De son côté, Simon s'est tourné vers la petite fenêtre en hauteur afin d'observer le ciel comme à son habitude. Je suis assis sur le bord du lit l'esprit préoccupé par cette situation qui n'a aucun sens.

Jour 36

La fiction est un long chemin sur lequel roule un tracteur avec une remorque remplie de faux foin.

Je suis réveillé soudainement par le grincement de la porte. J'ai finalement dû m'assoupir plus qu'un instant ! Sans m'en rendre compte, j'ai glissé dans le sommeil et la nuit a laissé place à une matinée ensoleillée.

- Ah, vous êtes les ouvriers agricoles envoyé par le marquis !

La vieille est là, debout dans l'encadrement de la porte, habillée exactement comme la veille. Je suis prêt à protester lorsque Bassem me fait signe de me taire.

- Je vais vous préparer le petit-déjeuner, puis faudra vous mettre au travail. Avec cette chaleur, faut arroser les vignes.

Mémé n'habite plus dans sa tête.

Nous nous retrouvons dans la cuisine, la même cuisine dans laquelle j'ai déjà déjeuné avec mon ami et sa sœur. Une cuisine moderne, qui ne colle pas avec la propriétaire des lieux. A tel point que j'en viens à me demander si mamie yoyo ne s'est pas échappée d'un asile d'aliénés et qu'elle squatte les lieux pendant l'absence des proprios.

Un quart d'heure plus tard, elle nous fiche dehors avec nos casse-croûtes pour la journée et un litron de picrate. Il est l'heure de s'occuper des vignes qui n'existent que dans sa tête.

Les vignes sont principalement constituées d'un jardin d'une trentaine de mètres qui se situe derrière la maison. A la place de la vigne, des herbes folles et un laurier qui s'est accaparé une partie du jardin. Un cerisier qu'un orage quelconque a plié en deux. Ce jardin a la tristesse de l'oubli. Pour le principe, nous arrosons un peu partout en patientant jusqu'à l'heure du déjeuner. L'après-midi, nous faisons une bonne sieste, à cause du vin de Bergerac, excepté Simon qui ne mange que du pain et ne boit que de l'eau. La fin de l'après-midi arrive assez vite. Nous découvrons un jeu cartes dans une vieille commode poussiéreuse. Nous décidons de jouer les payes que nous n'avons pas. Au soir, nous quittons madame Zymotec en

promettant de revenir bientôt. Elle nous salue comme si nous étions des membres de la famille et nous fait promettre de lui donner des nouvelles des enfants. Le scooter nous attend sur le devant de la maison, nous partons tous les trois, moi au milieu et Simon derrière. J'ai l'impression de retrouver ma jeunesse, quand nous parcourions les rues d'Epinay à la recherche d'un tabac ou d'un bistrot.

Il ne nous faut pas très longtemps pour rejoindre le côté du camp, là nous avons repéré un passage possible. Dans le hangar de mamie yoyo, nous avons trouvé des limes et une tenaille. Les outils sont rouillés, mais ils devraient pouvoir faire leur office. Un coupe-boulons aurait été une meilleure affaire, mais point de ce genre d'attirail.

Il faut composer avec les groupes de miliciens. C'est à croire que la ville n'est plus qu'un casernement de l'armée. Ils se multiplient comme les petits pains, mais Jésus n'y est pour rien. Très vite, nous abandonnons le scooter pour continuer à pied. Plusieurs fois, nous devons nous jeter dans le fossé, ou bien enjamber une clôture pour nous cacher. Je n'ai plus qu'un souhait, rentrer chez moi, oublier Nour et ses enfants, Bassem et son gardien de la galaxie des Tortors.

Allongés dans les hautes herbes, bouffés par les moustiques, nous attendons le énième tour de garde pour finir d'entailler le grillage. Un trou pour le passage d'un homme nous prend une bonne heure, car la tenaille est bien trop usagée. Nous attaquons le métal à la lime et la râpe. Nous sommes sur le point d'en finir lorsque apparaît soudainement un groupe d'hommes armés. Ils ne sont pas en tenue et ne ressemblent pas à des miliciens. On dirait des chasseurs. Nous patientons en observant scrupuleusement leur manège. C'est à cet instant que Bassem remarque une pancarte qu'il désigne du doigt. Je lève le nez 'chasse gardée'. Un des types me repère et s'approche de moi.

- Mon gars, faut pas rester là, vous savez pas lire ?

Et il désigne la pancarte au pied de laquelle je suis allongé. Ridicule pour ridicule, je préfère la position debout et je me lève.

- Mais c'est une zone de triage pour les trains, y a pas de gibier ici, ne puis-je me retenir de faire remarquer.

- Depuis le confinement, ça sert aussi de zone de chasse. Les zones de triage et de chasse se sont superposées pour faciliter les recoupements.

Et au moment où nous parlons, un coup de feu retentit.

- Un chevreuil, on a eu un chevreuil !

Deuxième, puis troisième coup de feu.

- C'est bon, on a notre quota !

Un sanglier et un lapin de Garenne gisent sur le sol, pas très loin de nous. Bassem me fait signe de le suivre au lieu de discuter avec des chasseurs du contenu de leur gibecière. Le trou est suffisamment large pour que nous passions les uns derrière les autres. Je suis le seul à accrocher mon pantalon, signe que je n'ai pas maigri tant que ça. C'est certainement à cause du foie gras qu'on s'est enfilé toute la nuit accompagné de confiture à la fraise mangée à même le pot avec nos gros doigts.

Une fois de l'autre côté de la clôture, je vérifie tout de même qu'il s'agit toujours du même camp d'internement, celui de Bergerac. Bonne nouvelle, c'est encore lui. Par contre, les dimensions ne sont plus les mêmes, il recouvre à peine la surface d'un terrain de handball !

Le monde ne va plus de soi.

Les distances se condensent, le rapport entre les longueurs n'est plus le même. Tout autour de moi, mes yeux voient comment les hauteurs et les proportions changent. J'en parle à Bassem, qui me regarde étrangement. « Tu es certain que ça va bien ? » Non, ça ne va pas du

tout. Mais lui n'a qu'une idée en tête faire sortir Nour et ses enfants de ce camp d'internement. Je ne comprends pas pour quelle raison, ses préoccupations sont plus essentielles que les miennes. Je laisse mes réflexions géométriques de côté pour me concentrer sur la recherche de Nour. Une fois à l'intérieur du camp, il est plus aisé de passer inaperçu. Nous ne sommes plus que des émigrés parmi d'autres. Sauf moi, mais la différence semble ne pas sauter aux yeux des gardiens du camp. Bref, il n'y a que la tenue des miliciens qui fait la distinction entre eux et les internés d'office. Nous décidons d'un plan d'action. Bassem s'occupera de la partie nord du camp, accompagné de Simon. De mon côté, je prospecterai dans la partie sud. Nous décidons que le lieu de ralliement sera derrière le baraquement le long des voies ferrées au plus tard à dix-neuf heures. Il est quinze heures, ça nous laisse largement le temps de nous renseigner. Je passe parmi les groupes montrant mon papier sur lequel est inscrit Nour en français et en arabe. Dans un premier temps, les gens m'observent, essayant de savoir qui je suis et ce que je fais ici. Après de nombreux échecs, je m'adresse à un groupe de bonhommes qui parlent entre eux. Le résultat s'annonce décevant, ils reprennent leur discussion en m'ignorant. Je m'éloigne, désespéré. Un des hommes me rattrape, désigné par le groupe de causeurs patentés, parce qu'il peut s'exprimer en français. Il s'agit d'un jeune gars, sec et très grand, avec une physionomie que j'attribue à l'Afrique du Nord. Il m'explique que cette femme n'est pas connue ici. Si le camp ne paraît pas très étendu, cette recherche inutile dure bien trop. Je vois les heures filer à une vitesse incroyable. Il me reste un baraquement tout au fond. Il me suffit de traverser la petite cour carrée. A cause de la rangée de bancs qu'il me faut contourner, je perds un temps considérable. Je dois trouver une direction oblique qui me permet de gagner en rapidité. Mais les distances semblent se démultiplier comme des poupées gigognes. Essoufflé, vidé, j'atteins enfin mon but. Je pénètre dans la baraque de plain-pied. Elle ressemble à toutes les autres, lits étagés, un poêle central et une table. Ils ont la chance de bénéficier de latrines extérieures, ce qui rend l'atmosphère un peu plus supportable. Je n'ai guère le temps d'exposer ma demande, interrompu par « Corvée de bois pour tout le monde ! ». Je pivote sur moi-même, un milicien se tient juste derrière moi. Dehors, trois autres attendent, arme à l'épaule. Je tente d'expliquer que je ne fais pas partie de ce baraquement, mais le coup de crosse dans l'estomac ne me laisse pas le temps de terminer ma phrase. Etre plié en deux et avoir la respiration bloquée, n'arrangent pas les choses pour entamer une discussion. Un camion nous attend dans la cour, il faut se serrer sur les banquettes métalliques, les autres se retrouvent assis sur le plancher. La forêt se situe juste à côté du terrain de chasse, mais il nous faut bien une heure pour nous y rendre. Pourtant, le véhicule fonce à bonne allure, mais plus vite il roule, plus les distances prennent de l'ampleur. Je regarde désespérément ma montre, je ne vois pas comment je pourrais être de retour à temps au lieu de rendez-vous.

Nous sommes répartis en trois groupes: les bûcherons reçoivent des haches pour abattre les arbres, des passe-partout sont distribués à l'équipe des scieurs. Je fais partie du troisième groupe. On nous donne coins et merlins pour faire des bûches à partir des tronçons débités. Je prends ma place près d'un énorme tas de bois et fais comme les autres : un coup de merlin pour éclater le tronc, coin et masse pour les morceaux récalcitrants, répétition des gestes jusqu'à épuisement.

Je suis foutu.

Au comble du désespoir, je n'ose pas imaginer comment je vais pouvoir m'en sortir lorsque j'aperçois un type debout, les bras le long du corps scrutant les étoiles. Aucun doute, il s'agit de Simon. Bassem ne doit pas être bien loin et il ne fait aucun doute qu'ils sont là pour m'aider à déguerpier. J'abandonne mes outils sur le sol pour rejoindre Simon. Immédiatement, un milicien me coupe la route. « Où tu vas ? »

- Parler à Sim... pisser !

- Parler à Simpisser ? C'est qui celui-là ?

Je m'excuse platement d'avoir bafouillé, et je demande à aller pisser un peu plus clairement.

- Je t'accompagne ! Et fais vite, on n'a pas que ça à faire !

Malgré l'inquiétude de voir le milicien douter de mes intentions, je vais pisser du côté de Simon, espérant qu'il se cache pour ne pas être découvert. Il n'en fait rien. Je ne me trouve pas très loin de lui lorsque je réalise brusquement que le signe sur ma main a disparu.

- Est-ce que vous n'auriez pas un stylo, demandé-je affolé.

- Pour pisser ? Tu te fous de moi !

Le coup de pied au cul me persuade de retourner fendre mon bois sous le regard menaçant du milicien. Ma curiosité l'emporte.

- Et le type près de l'arbre, il ne coupe pas de bois ?

- Quel type près de... Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça, tu crois que tu vas réussir à détourner mon attention pour t'enfuir...

Lorsque le milicien s'adresse à moi, il a une fâcheuse manie de rythmer son débit de parole par un coup de pied au cul, suivi d'une claque derrière la tête.

Une chose est désormais certaine, je ne dois plus jamais sortir sans un stylo. Trouver un stylo dans un camp d'internement n'est pas chose facile.

La corvée de bois dure jusqu'à vingt-deux heures. Au moment de remballer le matériel éparpillé dans la forêt, une peur irrationnelle s'empare de moi. Irrationnelle, mais à quel point, telle est la question vitale qui se pose dans l'instant présent. Les miliciens nous rassemblent au fond du bois et ils arment leur fusil-mitrailleur. Il y a derrière nous une fosse et l'irrationalité de ma peur fait place à une certitude : ma dernière heure arrivée. Ils se mettent à nous compter, puis nous ordonnent de faire nos besoins avant de rentrer au camp, car l'accès aux latrines sera impossible. Etonnamment, il nous est aisé de faire ce que nous avons à faire tous ensemble. 'Corvée de bois' au temps joyeux de colonies résonne moi. Un « ouf » de soulagement s'empare de moi lorsqu'on nous dit de regagner le convoi. Finalement il s'agissait vraiment de gérer un besoin pressant !

Le voyage me semble beaucoup moins long au retour qu'à l'aller. J'en viens même à penser que j'ai dormi une partie du temps. Le camp me paraît plus étendu bien que nous n'ayons pas à le traverser à pied puisque le convoi s'arrête pile devant l'entrée du baraquement. Les dimensions et le rapport entre elles ont retrouvé un peu de cohérence.

Nous avons droit à un repas un peu plus étoffé en récompense de notre travail. Je suppose qu'ils estiment que cela valait pour salaire. Je suis épuisé et il ne me faut pas longtemps pour partir au pays des rêves.

Jour 37

La fiction de la fiction, c'est de la mythologie !

Rêves écourtés par le son du clairon qui annonce le rassemblement sur la place d'armes. Nous nous pressons tous d'enfiler nos vêtements et au pas de course nous arrivons pour assister à la levée des couleurs. Je ne sais pas pour quelle raison ce rituel paraît interminable. Déplier le drapeau, l'accrocher, le hisser lentement, fixer la corde au pied du mât : une heure. On dirait qu'ils prennent plaisir à nous faire haïr le pays associé à ce maudit bout de tissu. Puis c'est l'appel à proprement parler.

Je dois avouer que je n'en mène pas large, il me faut un effort considérable pour ne pas me pisser dessus. Eh bien, je n'ai pas assez de force mentale pour résister. C'est en entendant mon nom et mon prénom que mes sphincters se relâchent.

- On est dans quel camp ? ne puis-je me retenir de questionner.

Le type à côté lève les yeux vers le haut pour me faire comprendre où il faut regarder. 'Camp d'internement de Bergerac' Le coup dans le haut du mollet vient ponctuer la fin de ma lecture.

- On ne parle pas dans les rangs, salaud ! Corvée de nettoyage !

Deuxième coup dans l'autre mollet. Ce nouveau coup est tout aussi désagréable.

Je suis donc de corvée toute la matinée. Je promène donc mon nuage de poussière où me porte mon balai en espérant qu'on me garde mon petit-déjeuner. Tout en réfléchissant à ma situation des plus étranges, je me dirige au lieu de rendez-vous fixé par Bassem.

Deux éléments se présentent simultanément à moi. L'un dans mon esprit perspicace et l'autre à ma vue atterrée. D'une part, comment comprendre que dans ce camp je suis connu et inscrit nommément et d'autre part, que dans le baraquement, personne n'est surpris de me voir, mon voisin que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam m'appelle par mon prénom. Le chef de chambrée utilise mon nom pour m'attribuer mon rang au moment de l'appel. J'ai donc un passé dans ce lieu, un passé qui m'échappe totalement. Un passé qui se superpose avec celui du camp de Vernet !

Lorsque j'arrive au lieu du rendez-vous, ni Bassem, ni Simon ne m'attendent. Par contre, si la gare de triage est bien là, elle s'étend sur une zone bien plus importante et la forêt des chasseurs a disparu. Plus exactement, elle a été repoussée dans le lointain, sur la droite.

La bonne nouvelle, j'ai pu emprunter un stylo pour inscrire le signe de reconnaissance entre moi et Simon. Je le fais en appuyant fortement et en repassant à plusieurs reprises afin qu'il soit parfaitement visible et pour longtemps.

Accroché à mon balai, j'attends la venue de Simon, comme on attend le Messie. A la place, c'est un milicien qui me rappelle fermement qu'il faut que je continue à pousser mon nuage de poussière jusqu'à l'autre bout du baraquement. Je m'attends à un méchant coup quelque part, il n'en est rien, celui-ci se contente de me houspiller. Pour un peu, je l'aurais embrassé.

Jour 1

La fiction a un début et une fin. Mais c'est dans le cas où tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Tout avait commencé avec la rencontre de Simon.

A ce moment-là, je ne le connaissais pas et n'avais même pas idée de son existence. Encore moins de celle de Bassem et Nour, alors que je passais devant eux deux fois par jour. Le fait était, que je regagnais mon chez-moi après une dure journée de labeur à classer des documents pour l'administration, documents tous plus inutiles les uns que les autres. Sinon pour contrôler que nous étions bien contrôlés comme il le fallait. Il devait être aux alentours de dix-neuf heures, le soleil de printemps nous offrait de belles journées qui s'allongeaient à souhait et le chemin de halage le long de la Seine était bordé d'arbustes multicolores. Seuls de petits moucherons atténuaient cette ambiance agréable, ils arrivaient à ma rencontre en nuée et se fichaient partout dans les vêtements, se collaient sur la peau, s'installaient sur le carreau des lunettes. J'arrivai à hauteur de la petite baraque de Nour, à cet endroit, le chemin s'incline légèrement et permet de prendre un peu de vitesse pour attaquer la bosse qui fait la croisée de deux chemins. Je me battis contre les moucherons et agitant le bras tantôt à droite tantôt à gauche ce qui détourna mon attention de l'obstacle qui arrivait vers moi à bonne vitesse. La mienne.

Il était devant moi, planté là, à me fixer. Je fis un écart pour l'éviter. Je pensais continuer mon chemin sans encombre et roulai de plus belle pour attaquer la descente qui se profilait. Mais il ne s'agissait pas de moi. Un autre pédalait à ma place, un autre filait déjà au loin

rejoindre sa famille. Une famille et un bon repas qui l'attendaient. Des quenelles de saumon agrémentées d'un écrasé de pommes de terre et pour le dessert, une tarte aux fraises.

Je me relevai péniblement. J'avais fait un valdingue conséquent. J'étais passé par-dessus le vélo et j'avais fait un roulé-boulé. J'époussetai la terre jaune qui recouvrait l'ensemble de ma tenue. Par temps sec, le chemin devient poussiéreux et au passage de véhicules quels qu'ils soient un nuage terreux et irritant se soulève du sol.

- Que faisiez-vous au milieu du chemin, vous ne pouviez pas vous pousser un peu !

J'étais en colère contre cet énergumène qui n'était responsable en rien de mon malheur, mais allez engueuler des mouchérons ! Je n'eus pour toute réponse qu'une question : « Comment vous vous appelez ? » Sidéré par un tel aplomb, je répondis bêtement en déclinant mon identité. Toute colère s'en était allée. J'observai pour la première fois ce type étrange portant un petit sac à dos ridicule de couleur vert pomme.

- Je cherche un passage sous une route. Il y a aussi un bassin pour la manœuvre des péniches et des zones de chargements pour le sable.

- Vous continuez tout droit en longeant les berges, après le quai, vous suivez le canal de Saint-Denis, vous passez la gare de chemin de fer et il faut parcourir cinq à six cents mètres et vous y êtes.

- A bientôt.

- A bientôt, je répondis en écho bêtement, comme s'il allait de soi que nous étions amenés à nous revoir.

Je ne savais pas à ce moment précis que ce serait le cas. Il releva mon vélo, me le tendit et prit la direction du canal. Je le regardai s'éloigner et mis un moment avant de réagir. Je redressai mon guidon afin d'avoir les roues dans l'axe de la route et non dans celui de la Seine. Je testai mes freins et je repris ma route préoccupé par cette étrange rencontre. Un peu plus loin, je pestai tout seul sur mon engin contre les piétons idiots qui encombraient les voies de circulation. J'évitai de justesse une maman et sa poussette qui occupaient le trottoir sur lequel je n'avais rien à faire.

Je remontai par le petit parc boisé, tapissé d'un manteau de duvet blanc tombé des peupliers. De loin, on aurait pu penser qu'il avait neigé. Sous le tunnel, je zigzaguai pour éviter les nouvelles barrières anti-mobylettes qui pétaradaient dans tout le quartier. Au sortir du passage, je tombai sur deux types armés vêtus d'une tenue d'un nouveau genre. Ils me firent signe de descendre de mon vélo.

- Faut plus mettre le nez dehors !

C'est quoi cette mauvaise plaisanterie, pensai-je à haute voix. Je découvris que ce n'en était pas une !

Jour 2

Les couleurs dans une fiction se résument à du noir sur fond blanc... Sauf quand un emmerdeur écrit des âneries en rouge !

Plus rien n'avait de sens. A part le voisin fou du dessus, le gardien, la voisine et ma femme.

Lorsque j'étais rentré la veille au soir, ma femme m'attendait derrière la porte, angoissée et apeurée. Elle craignait qu'il me soit arrivé quelque chose. J'expliquai posément, que, en effet, il m'était arrivé quelque chose et je racontai mon valdingue en vélo. J'en rajoutai un peu pour que cela paraisse plus spectaculaire.

- Je ne te parle pas de ça, mais de contamination.

Moi, c'était mon accident qui m'importait. Je lui montrai mes bleus, un au-dessous du genou, un autre au bras. Ce dernier, c'était uniquement pour la frime, car il n'avait rien à voir

avec la chute. Une porte ouverte à toute volée était arrivée à ma rencontre et je l'avais évitée avec le bras. Contrairement à moi, dans la boîte où je travaille, il y a des gens pressés. On n' imagine pas le nombre d'accidents liés au surmenage !

De mes hématomes, elle n'avait rien à faire. Je lui parlai alors de la milice qui patrouillait devant chez nous.

- T'écoutes jamais rien, aux informations, ils nous avaient prévenus de l'arrivée de la nouvelle police.

- C'est quoi ces salades, lui rétorquai-je.

Elle soupira profondément, et abandonna les explications sur un « Tu me fatigues, je n'ai pas que ça à faire ! »

Le lendemain matin, je m'installai pour le petit-déjeuner et les provisions manquaient, rien de surprenant, on était une veille de courses.

- Chérie, demain, tu prendras des pancakes américains, y en a plus ! Et aussi de la confiture de figes ! précisai-je tout en finissant le pot.

- Y aura pas de courses tant que durera la pandémie !

J'avais oublié cette information. Je demandai des explications, pour toute réponse, le journal atterrit sur la table. Il portait un nom que je ne connaissais pas : 'L'Etat vous informe'.

- C'est quoi ce torchon !

- Mon lapin – quand elle commence par mon lapin, c'est qu'elle me prend pour imbécile et veut ménager ma susceptibilité, ce qui a pour effet de la décupler – Mon lapin, ne sais-tu donc pas que les médias ont été réquisitionnés pour assurer une diffusion coordonnée des consignes de confinement.

Ce qui m'énervait au plus haut point, c'était que tout paraissait habituel. Comme si ces événements duraient depuis un moment. J'ouvris quand même le journal à la page infos pratiques et je trouvai un article qui expliquait que les magasins d'Etat qui se chargeaient de l'approvisionnement quotidien des ménages, allaient passer en mode restreint. S'ensuivait une liste de ce qui serait distribué à partir de dorénavant. Dans la liste, pas de pancakes et encore moins de confiture de figes. Je criai ma détresse.

- Mon lapin – deuxième crise de susceptibilité à l'horizon – ça te fera le plus grand bien, le médecin a dit que tu devais perdre au moins cinq kilos.

Si bien des choses avaient changé, toutes plus étranges les unes que les autres, les cinq kilos que je devais perdre, eux étaient toujours là !

Je me replongeai dans le journal pour trouver des informations sur cette étrange pandémie. La réponse se résumait à 'on ne sait pas la soigner, mais on fait tout pour'. J'allumai la télévision pour me distraire, aucune des chaînes qui m'étaient habituelles ne s'affichaient.

- Chérie, pourquoi on n'a pas Canal ? Y a un problème avec la box ?

- On dirait toujours que tu débarques de la lune ! Il n'y a plus que la chaîne d'Etat et à cette heure, ils passent 'Les Envahisseurs'.

- Cette série date des années cinquante ! Et William Shatner joue comme un pied là-dedans !

- Fin des années soixante mon chéri et ce n'est pas William Shatner qui joue comme un pied, mais Roy Thinnes.

On est dans la quatrième dimension, pensai-je en regardant par la fenêtre. Les arbres se balançaient au gré du vent qui soufflait en rafales. Dans la rue, personne sauf le gardien qui vidait son seau d'eau crasseuse tout en fumant sa cigarette.

Quand je repense à ces deux journées, tous les éléments étaient déjà réunis pour alerter l'esprit alerte qui m'habitait... Mais il n'en fut rien !

Jour 13

La fiction, c'est un retour sur soi, mais dans le mauvais sens !

Il y eut ce passage à l'hôpital.

J'avais douté, mais non, il s'agissait bien d'une réalité. Mais une réalité qui avait la fâcheuse tendance à m'échapper. Je me souviens très bien du muret sur lequel j'étais accoudé à appeler Issam pour lui remettre sa lettre. Je revois tout aussi bien l'instant d'après lorsque j'enjambai le muret et me retrouvai aux pieds de Nour à la suite d'une galipette minable. Le seul souci, il manquait deux jours. Deux journées entières passées à l'hôpital. Ma mémoire se reconstruisait au fur et mesure de l'écoulement du temps. Je pouvais me représenter ce mouvement comme une superposition de feuillets. Il suffisait de glisser de l'un à l'autre pour que le déroulement des événements se réactualise.

La pandémie en était à ses débuts et on n'imaginait pas vraiment les ravages qu'elle allait occasionner. Un type à moto m'avait retrouvé sur la route du Quai de la Marine à hauteur du parc de l'Île Saint-Denis, sans connaissance. Le brave homme avait appelé les secours. Lorsque j'avais repris mes esprits, j'étais installé sous une tente en plastique, alimenté en oxygène par un respirateur. Un médecin pointait le bout du nez de temps à autre pour vérifier les constantes sur le monitoring. Il était habillé en cosmonaute plastifié de haut en bas. Il m'avait fallu un peu de temps avant de m'adresser à l'un d'entre eux. Ils entraient et ressortaient aussi vite qu'un courant d'air. Je voulais savoir ce qui m'arrivait, en quoi consistait ma maladie. Je regrettais de ne pas m'être suffisamment intéressé à cette maladie. Je savais seulement qu'on ne savait rien.

Je dormais la plupart du temps, certainement à cause des sédatifs qu'on m'injectait. Mais le peu de temps où j'étais éveillé, je constatais que tout autour de moi les gens s'agitaient dans un flou dont la cause était la toile plastifiée qui m'isolait du monde extérieur. Ce ne fut qu'en fin de journée qu'on vint me parler.

- Excusez-nous, commença un interne cosmonaute, nous sommes débordés, les malades arrivent en grand nombre. A priori, bonne nouvelle, vous avez résisté à la maladie. On vous garde encore un jour pour vérifier que tout va bien.

Je demandai en quoi consistait la maladie en question. Le jeune interne m'indiqua que pour ce qu'ils en apprenaient au jour le jour, elle attaquait le système cérébral, provoquant des étourdissements et des pertes de connaissance. Il ajouta, que certains chanceux dans mon genre passaient à travers sans séquelles.

Ce ne fut que lorsqu'il quitta la salle que je remarquai la présence d'un type au garde-à-vous à la tête de mon lit. Tout comme le médecin qui venait de me rendre visite, il était habillé de plastique et portait les mêmes bottes et les mêmes gants bleus. La différence, il avait un fusil-mitrailleur en travers de l'abdomen. Je tentai de m'adresser à lui, mais le bonhomme, ou la bonne femme d'ailleurs, je n'aurais pu le deviner, refusait obstinément de me répondre. Je penchai pour un homme, à cause de l'arme. La guerre, c'est les hommes, les femmes, c'est les enfants. En pensant ça, j'eus un moment de frayeur. Et si mes neurones en avaient pris un coup !

Devant cette présence silencieuse, je ne voyais qu'une solution, continuer mon activité principale : dormir. C'était celle qui me réussissait le mieux.

Jour 14

Quand arrive la fin d'une fiction, le réel s'en remet rarement ! Heureusement, le lecteur n'est pas au courant...

Au petit matin, je fus sorti de mon lit manu militari « Faut quitter la chambre monsieur, on a besoin de la place ! » me hurla un cosmonaute. L'homme au fusil-mitrailleur eut enfin une

utilité, celle de me pousser à l'aide de sa crosse pour je m'active. Le cul à l'air, dans un état comateux, accompagné d'un milicien, je remontai un long couloir pour atterrir dans une autre aile. Une infirmière m'ouvrit la porte d'une nouvelle chambre, je lui offris ce que je pus comme sourire contrit compte tenu de la situation humiliante. J'ajoutai un « Bonjour mademoiselle ! » pitoyable. Elle se contenta de m'indiquer du doigt le lit qui m'attendait et une grosse seringue. Ma frayeur fut décuplée, j'aime pas les piqûres.

Pour mon deuxième jour d'hôpital, j'eus droit à un milicien médecin, en tenue de visite patient. Il était passé juste après le petit-déjeuner. Tout allait bien, je pouvais donc sortir dans la journée. Il remit un certificat au milicien chargé de ma surveillance, il libéra ce dernier de son service et m'expliqua qu'une assistante viendrait me chercher dès que possible. J'étais bien content que l'autre Ostrogoth avec son fusil m'ait lâché les baskets.

Je passai le temps à ne rien faire attendant fébrilement l'arrivée de l'assistante. Plusieurs heures passèrent, je compris que ma sortie de l'hôpital n'allait pas être aussi rapide que prévu. Je regardai la télé d'Etat, ils repassaient un épisode des Envahisseurs déjà diffusé. Je coupai la télé et fis les cent pas. Plus tard, la fenêtre occupa une partie de mon temps. J'observai les patients qu'on triait avant de les aider à monter dans des camions bâchés. Le parking était découpé en quatre secteurs qui correspondaient au triage des personnes. Une fois leur chargement complet, les convois partaient les uns derrière les autres. A l'arrière, deux miliciens en armes accompagnaient les gens. J'imaginai que c'était pour surveiller qu'ils arrivent bien chez eux et qu'ils y restent confinés. Aux informations de la télé d'Etat, ils avaient annoncé un durcissement des conditions afin d'isoler la population du virus.

Ce ne fut qu'en fin d'après-midi qu'on vint me chercher. On me tendit un certificat de sortie, je signai les formulaires d'autorisation sans les lire. L'assistante me conduisit dans le grand hall et me plaça dans la file d'attente qui s'était créée devant les portes de sortie. Je patientai encore un bon moment dans ce hall. Je retrouvais cette impression étrange que j'avais ressentie lorsque nous étions allés, avec ma femme, au parc Disney. Comme si tout était organisé pour nous préparer à attendre. Comme si le but ultime devait se résumer à être le suivant.

Je commençais à m'impatisser lorsqu'un type à mes côtés s'adressa à moi.

- Avoir signé papiers ?

Il avait un accent étranger qui me rappelait quelque chose, mais quoi ? Je savais que dans un temps autre, j'aurais dû réagir. Je le fis répéter. C'est son voisin qui traduisit.

- Il vous demande si vous avez signé les documents pour sortir.

Je confirmai d'un signe de tête.

- Pas bon signer ! Vous partir camion !

Je ne voyais pas bien où il voulait en venir puisqu'il me paraissait évident que... Mais là s'arrêta ma pensée. Je réalisai que ces convois avaient un aspect inquiétant, pour quelle raison une telle organisation alors que pour regagner mes pénates, il me suffisait de prendre le bus 23. Les transports fonctionnaient toujours en fonction des laissez-passer. J'avais le mien en bonne et due forme, il n'y avait donc pas de raison qu'on me transporte en camion pour faire tout au plus trois kilomètres.

- Et vous pas signé, demandai-je.

- Non ! Moi partir pour pays, obligé ! Ça pour vous.

Je regardai ce qu'il me tendait. Un bout de papier avec une sorte d'étoile dessinée.

- Vous refaire pour pas oublier moi.

Je refusai poliment, je n'avais pas l'intention de gribouiller quoi que ce soit sur ma main. Il insista lourdement, il commençait à me taper sur le système l'énergumène. Je voyais mon tour

arriver et je constatais que les miliciens observaient notre manège en parlant à voix basse. De guerre lasse, je pris le stylo qu'il me tendait et je reproduisis le signe en forme d'étoile.

- Avoir chance, vous pas partir dans camion.

Puis il ajouta très rapidement « Pas oublier lettre dans poche ? »

Ce furent ses dernières paroles avant l'arrivée des trois miliciens. Deux restèrent en retrait et un s'avança.

- Toi, toi et toi, par ici.

L'homme qui s'était adressé à moi essaya de fuir, mais il fut très rapidement arrêté, menotté et envoyé directement en direction d'un camion. Je m'avançai pour suivre les deux autres miliciens, mais ces derniers m'ignorèrent. Je fis un signe discret pour me rappeler à eux. Ils ne le prirent pas en compte. Je les interpellai, ils ne me répondirent pas plus. Personne ne s'intéressait plus à moi. Je restai un moment à attendre, puis je pris la décision de quitter l'hôpital. Nous étions à Eaubonne, je savais où récupérer mon bus, il ne me fallut pas longtemps pour arriver à la station.

Une heure passa, pas de bus et personne dans la rue pour me renseigner. Il n'était pas loin de dix-neuf heures, trois kilomètres, ce n'était pas la mer à boire, je décidai de rentrer à pied.

Jusqu'au rond-point à peine distant de cinq cents mètres, il me fallut un temps infini. Plus j'avançais plus il semblait s'éloigner tout en se rapprochant. Devant moi, se déployait un monde qui apparaissait au fur et à mesure de mes pas. Je marchais tel un automate, observant ce paysage discontinu qui défilait tout autour de moi. Les maisons n'avaient pas d'épaisseur, on aurait dit un décor de cinéma. Le soleil se levait, gagnait en hauteur dans le ciel et les rues se succédaient. Je savais d'instinct que certains accès m'étaient interdits, je ne tentais même pas de m'y engager alors qu'ils étaient ceux qui me conduisaient chez moi. Non, à la place, je suivais une autre route, la seule possible. Elle me conduisit au 78 quai de la Marine, sur le côté du parc de l'Ile Saint-Denis. La nuit était tombée, je regardai ma montre : 21 heures. Plus de 24 heures avaient passé. Mon vélo était posé contre le muret qui interdisait l'accès à la Seine. Devant moi, un homme enjambait maladroitement le petit mur en ciment. Il se laissait pendouiller dans le vide. Je voulus l'aider, lui dire qu'il allait tomber et finir dans la Seine après un roulé-boulé. Je me glissai à ses côtés, j'ouvris la bouche pour lui expliquer ce qui l'attendait. Mais les mots ne sortirent de ma bouche qu'en me relevant et ils s'adressèrent à une très jolie femme armée d'un gourdin. Elle s'appelait Nour, mais je ne le savais pas encore.

Si j'avais été un peu plus attentif dans la queue des gens qui attendaient afin de quitter l'hôpital, j'aurais noté la présence d'un type au garde-à-vous, l'air absent, avec un sac à dos sur le dos, un sac à dos ridicule couleur vert pomme.

Jour 40

Si ce n'est pas moi qui écris, mais l'auteur, suis-je une fiction de mon récit ?

Le nombre de jours a-t-il encore de l'importance.

Je ne sais même plus depuis combien de temps je me trouve dans le camp d'internement de Bergerac. D'ailleurs, est-ce bien Bergerac ? Il semble bien que oui. Je n'ai rien à faire sinon occuper mes journées. J'ai bien ma collection personnelle de capsules pour jouer aux dames, mais j'ai perdu le goût de jouer. En plus, je perds tout le temps, ce jeu de logique n'est pas fait pour moi. Il y a les parties de dominos qui peuvent durer toute la matinée. Elles se font avec des bûchettes artisanales. Mais je n'ai plus rien à parier. J'en suis à attendre les corvées de nettoyage qui occupent une partie de l'après-midi. Il n'y a plus que deux distributions de nourriture, une le matin après l'appel sur la place d'armes et l'autre en fin d'après-midi pour la descente des couleurs. L'appel est toujours aussi fastidieux, les miliciens comptent et

recomptent, ils prennent un plaisir sadique à nous faire poireauter en plein soleil. Sous la pluie, ce n'est guère mieux. Je ne sais pas ce qui est le plus démoralisant, être trempé comme une soupe avec le froid qui vous pénètre au plus profond de l'âme ou bien ce soleil brûlant qui vous brûle et vous assoiffe.

Il reste mon passe-temps favori. Explorer le camp à la recherche de Simon.

Au réveil, ma première activité, repasser l'étoile à cinq branches sur ma paume de main. Mon voisin de chambrée a remarqué mon manège ainsi que celui qui possède le stylo. Mais ce dernier n'est intéressé que par la transaction. Qu'est-ce que je vais lui abandonner de mon maigre repas. A force de perdre au jeu et de négocier mon stylo, je maigris à vue d'œil. C'est ma femme qui serait contente. Souvent, je pense à elle et à notre voisine Héloïse. A elle, je lui en veux un peu. C'est de sa faute si je suis ici, pas seulement, je sais bien. Le gardien fait partie des personnages qui occupent mon esprit. Jamais je n'aurais cru une chose pareille. Quand nous partions en vacances, je n'avais rien à faire de lui, je l'oubliais ainsi que l'appartement, Epinay, et tout le reste. Ici, on n'a rien d'autre à faire que de penser, alors on pense. Je l'imagine sortant les poubelles, lorsque c'est l'heure, ou bien passer sa serpillière crasseuse dans les escaliers. Pour revenir à mon voisin de chambrée, au départ, j'ai hésité à lui confier la raison de l'étoile à cinq branches. Lorsque je la lui ai expliquée, il a fait « toctoc » en tournant son index sur sa tempe.

Je suis passé devant le baraquement des Syriens, ils sont tout au fond du camp, maintenant, je reviens en longeant la clôture. Parfois, j'espère que la gare et la forêt sont à nouveau concentrées dans un même espace, ce serait un signe. Ce n'est toujours pas le cas. L'herbe jaune a poussé, on devine à peine les rails. Ce doit être une ancienne gare de marchandises. Les trains passent de l'autre côté et les hangars aux portes éventrées sont inutiles. J'ai remarqué quelques enfants qui ont pris l'habitude de venir jouer à cache-cache. De les voir, m'occupe l'esprit, j'oublie un peu Simon et Bassem. Je me demande quel rôle peut jouer Bassem dans cette affaire de Tortors. Il n'y a que lui pour raconter cette histoire. Simon n'est intéressé que par le signe, finalement, c'est le personnage essentiel, lui seul a le pouvoir de me sortir de ce piège. J'en viens même à me demander s'il n'est pas le responsable de ma condition actuelle.

Voilà la deuxième raison qui fait que je cherche Simon.

- Ça vous tente une partie de dames ?

Quel crétin ce joueur de dames !

Il a gagné toutes les parties. Au départ, je n'ai pas compris pour quelle raison il voulait m'affronter. Je ne suis qu'un piètre compétiteur et il est un des meilleurs du camp. Je n'ai réalisé qu'au moment de nous séparer, il voulait faire partie de mon organisation. Discrètement, il a retourné sa main, il avait le signe. Je lui ai expliqué qu'il n'y avait pas d'organisation, mais cet imbécile a cru bon de me faire un clin d'œil complice lorsque nous nous sommes séparés.

Ce matin, l'appel a duré plus longtemps que d'habitude. Les miliciens n'étaient pas d'accord sur le décompte, ceux des travées obtenaient un nombre différent de celui de ceux qui comptaient en colonnes. Il a fallu faire appel à un chef. Le chef s'est révélé pire que tout. Il a tenu à faire le décompte lui-même pour trouver qui était dans le vrai et méritait une promotion. Il a trouvé un nombre de présents encore différent des autres. Avec le coup de la promotion, ils ont tout recommencé. Je crois que c'est le drapeau qui nous a sauvé, le commandant du camp s'est mis en pétard, car ils avaient oublié de hisser les couleurs. Promotion pour personne et engueulade pour tous.

Je suis fatigué par toutes ces simagrées. Je continue d'arpenter le camp à la recherche de Simon, mais je n'y crois plus vraiment. Je vais longer la voie de chemin de fer, c'est la suite

de ma promenade habituelle. J'espère toujours découvrir la forêt et ses chasseurs, mais rien. Les rails sont à leur place et la forêt aussi, dans le lointain, recouvrant les collines.

Il y a du bruit derrière moi. Je n'ose pas me retourner. D'abord, je vérifie discrètement que je ne suis pas dans la zone interdite. Elle est à une distance respectable. Je m'arrête, le bruit cesse. Une peur soudaine m'envahit, une peur irraisonnée. Je sens que ma promenade ne se déroule pas normalement. Habituellement, personne ne s'occupe de moi, tous sont rassemblés près du terrain de foot et les miliciens sont dans leur baraquement à boire des coups. Après l'appel, on ne les voit plus pendant un bon moment. Il y a ceux de faction, mais ils se placent à des endroits stratégiques et n'en bougent plus.

Je reprends ma marche et je tourne au coin du bâtiment pour passer derrière et longer l'ancienne gare de triage. Je décide que je tournerai brusquement à droite, il y a un muret, je pourrai m'y cacher et observer ce qui se trame derrière moi. Le bruit vient d'un peu plus loin, mais il s'amplifie. L'angle formé par les murs n'est plus qu'à quelques pas. Je suis tenté de me retourner, mais n'en fais rien. De ce côté, on bénéficie d'un peu d'ombre, à cette heure de la matinée, le soleil n'est pas encore à son zénith et il est masqué par l'avancée de la toiture. Il sera donc encore plus difficile de remarquer ma présence.

J'ai bifurqué soudainement et j'ai plongé au sol derrière le muret. Un type passe à ma hauteur, il s'arrête. Bien planqué, je peux l'observer silencieusement. Je veux d'abord savoir qui est cet homme.

- Tu le vois ?

Ils sont deux.

- Non, il a disparu !

- Alors lui, réussir son coup !

Ils sont au moins trois.

- Il est là !

Le premier type m'a repéré, ma planque n'était pas si efficace que ça. Découvert, je décide de quitter mon abri. Je suis plein de poussière, je m'époussette pour avoir une allure présentable. Ce qui est complètement idiot, mais j'ai le sentiment que si je suis présentable, le normal de la normalité prendra le dessus. Lorsque je relève la tête, je découvre tout un tas de gus, ils attendent que je dise quelque chose.

- Pourquoi me suivez-vous ? me paraît une bonne entrée en matière.

- Nous voulons partir avec toi !

- Mais c'est quoi ce cirque, je ne vais nulle part.

- Nous autres avoir le signe aussi !

Ils lèvent tous leur main gauche et je peux voir qu'ils ont l'étoile à cinq branches dessinée dessus.

- D'où vous vient cette idée ?

- Ce sont les Rwandais qui ont organisé le voyage.

Les Rwandais, je ne comprends pas de quoi il est question et surtout, je ne vois pas le rapport avec ce signe sur leurs mains.

- Toi venir avec nous, baraque là-bas.

Je suis tenté de leur dire que premièrement, la baraque des Rwandais, je sais très bien où elle se trouve et que deuxièmement, ils aillent se faire foutre avec leur étoile à cinq branches. Ma curiosité l'emporte. Je décide de les suivre.

Jour 41

Si la fiction est tirée d'un fait réel, le fait réel devient-il encore plus réel ou bien perd-il de sa réalité pour devenir une anecdote ?

On se les gèle sur la place d'armes.

Je pense qu'aujourd'hui, ça ne va pas durer longtemps. Les miliciens n'aiment pas le froid !

Hier, je suis allé rendre visite aux Rwandais pour comprendre ce qui se trame. Ils ont trouvé tout simplement un moyen de trafiquer à bon compte. C'est ma conclusion. Eux prétendent le contraire. Tout ça parce qu'une rumeur s'est répandue dans le camp comme quoi j'attendrais un 'homme magie' pour m'échapper du camp. Que cet homme aurait le pouvoir de passer à travers les murs et de faire advenir la bonne fortune et qu'il s'appellerait Simon. Les Rwandais proposent, pour un petit supplément, un sortilège qui garantit la réussite pour la famille entière. Ils ont tenu à me l'offrir gratuitement. Une fois le signe dessiné sur la paume de la main, un type avec un costume traditionnel a rempli une bassine et s'en est allé derrière un rideau. Lorsqu'il est revenu, un prêtre m'a pris la tête et l'a plongée dans la bassine pendant qu'il récitait une formule connue de lui seul. Une fois la tête hors de l'eau, j'ai noté qu'il se dégageait une odeur bizarre. C'est bien plus tard que j'ai appris l'origine de cette fragrance. Le prêtre qui s'occupe de la bassine derrière le rideau pisse dedans ! Je suis bien content de n'avoir rien eu à donner pour un rituel qui consiste à prendre un bain d'urine.

Je suis victime de moi-même. J'ai contribué, par mon attitude et mes questions sur la présence de Simon, à fabriquer une rumeur idiote. Toute l'après-midi, une ribambelle de crétins m'a suivi dans mes déplacements. Certains marmonnaient une prière adressée à je ne sais quel Dieu, d'autres se contentant de la promenade en profitaient pour papoter de tout et de rien. Fatigué par cette mascarade, j'ai regagné mon baraquement et j'ai dormi.

Voilà la raison qui fait que ce matin, je suis dans le gaz. Dormir l'après-midi à une conséquence : ne pas fermer l'œil durant la nuit. Je fais tout mon possible pour tenir debout et garder les yeux ouverts. L'appel a commencé depuis un bon moment et le froid rajoute à l'engourdissement. On est en plein mois de mai et ça gèle à pierre fendre.

Mon voisin de travée me file un coup de coude, le milicien arrive à notre hauteur. « 34 ; 35... » Il s'éloigne enfin. Les chefs de rangs font leur compte, on ne va pas tarder à lever les couleurs.

Comme prévu, ça n'a pas traîné. Drapeau hissé à la va-vite, garde-à-vous rapide, pas de vérification dans les rangs, on va enfin pouvoir regagner nos casemates. Même le trompette de service a accéléré le tempo. Il est vrai que le nouvel hymne national 'Que chacun soit' n'est pas très long et il est beaucoup plus simple à jouer. Au moins les cérémonies sont plus courtes, question musique.

Il y a un problème, le commandant du camp est en pourparlers avec le chef des miliciens. Ça murmure dans les rangs.

- Bortoli, au rapport !

Encore une fois, c'est mon voisin de travée qui me sort de ma léthargie. Je n'ai plus l'habitude de réagir à mon nom. Dans le camp, ne compte que les matricules et entre nous, on s'est attribué des surnoms. Moi, c'est le fada.

- Bortoli, c'est bien toi ! Bouge, le chef t'a appelé, grouille, il fait frisquet, ajoute-t-il en me poussant du coude.

Je remonte la place d'armes, pour arriver près du drapeau, là m'attendent le chef et le commandant.

- Bartoli, t'es Français, qu'est-ce que tu fous là avec les étrangers ?

Le chef est con, c'est une certitude, je suis sur le point de le lui dire, mais je me ravise et je préfère opter pour la simplicité.

- Oui, chef ! Je ne sais pas chef ! C'est peut-être parce que j'ai perdu mes papiers d'identité chef.

Le commandant engueule le chef, une fois le commandant parti, le chef engueule le milicien chargé des inscriptions qui lui-même a dû s'engueuler tout seul dans sa chambrée face au miroir.

La raison de ma libération est simple, ma femme a fait de nombreuses démarches administratives et contre toute attente, l'une d'elles a abouti. Les voies du fonctionnaire d'Etat sont impénétrables !

En moins de deux, je me retrouve avec mon paquetage à la sortie du camp de Bergerac muni d'un titre de transport en troisième classe. Sur le côté de l'entrée principale, se trouve un type dans sa guérite. Il semble se faire chier à cent sous de l'heure, je m'approche.

- Pardon soldat, vous pouvez me renseigner ?

Devant la non-réponse encourageante, je pose une seconde question : « Troisième classe, ça veut dire quoi ? » Le milicien me dévisage longuement, j'en déduis que les chances de réponses sont proches de zéro. Je décide de repartir.

- C'est un titre pour voyager dans un train de marchandises !

Je crois reconnaître cette voix. A la fois inquiet et heureux, je me retourne. Je découvre un bouseux avec sa brouette remplie d'outils. Il est accompagné d'un enfant. C'est ce dernier qui a répondu.

- L'gare cé lâ mon gâ ! ajoute le bonhomme. Il est en tenue de jardinier, un affreux chapeau de paille sur la tête.

Ni l'un, ni l'autre ne ressemble à Simon !

Est-ce que je ne suis plus qu'une marchandise ou bien un bestiau destiné à voyager dans les wagons du même nom ?

Le retour à Paris, plus exactement la gare de fret de Drancy prend son départ très tôt dans la matinée, soleil à peine levé. Nous sommes une bonne quinzaine dans le même convoi, tous répartis en fonction des espaces libres. J'ai hérité d'un bon mètre carré derrière des caisses en bois. Le voyage est long, une journée entière. Ballotté au gré des aiguillages, le temps est devenu inutile. La majeure partie de mon activité consiste à lire les étiquettes, espérant découvrir ce que contient la cargaison transportée. Peine perdue, il n'y a que messages énigmatiques et codes indéchiffrables. Je suis presque surpris lorsque le train s'arrête pour de vrai. Un peu trop content de me savoir délivré rapidement, je trépigne d'impatience. Il me faut encore patienter qu'un employé daigne déverrouiller les lourdes portes du wagon. Le temps prend sa revanche. Cette fois, les minutes plombées par mon excitation s'écoulent une à une. Comble de malchance, je suis tiraillé par la faim et la soif.

Enfin, on nous délivre de nos prisons à roulettes. Rassemblement devant l'entrepôt, appel et vérification des laissez-passer. J'avais cette impression étrange d'être pris dans une répétition infinie. Il ne manque plus que le lever des couleurs. Le seul drapeau qui flotte est celui des Transports Réunis de Drancy. Une nouvelle société émergée récemment pour le transport du fret. Le ministère des transports, lui a adjoint la gestion des personnes les plus pauvres et les plus indésirables.

Mon autorisation de déplacement vaut jusqu'à Epinay, mon lieu d'habitation. A onze heures passées, je trouve un transport pour Le Bourget après avoir attendu encore et encore. Ma vie se résume à l'apprentissage de la patience. Debout sur le quai de déchargement, je patiente à

nouveau pour trouver un moyen d'atteindre Epinay. Je suis sur le point de finir à pied, lorsqu'une micheline fait un arrêt. Je présente mon titre au conducteur.

- Tu vas pas me laisser tout seul dans mon tacot, monte dans la cabine de pilotage.

Le type est sympa et compatit à ma situation de citoyen de seconde zone. De troisième zone, si l'on se fie à mon titre de transport. Il finit sa journée. Une fois arrivé à destination, il stoppe sa loco sur une voie de garage et me propose de m'accompagner en voiture. Il doit faire un détour pour récupérer un paquet chez un ami. Je m'installe à ses côtés, mais à peine a-t-il démarré qu'un besoin impérieux me fait quitter le véhicule.

- Désolé gars, je suis naze faut mettre le jambon dans le torchon. T'es plus très loin, à la revoyure l'ami...

Jour 42

La mort est-elle une fiction qui alimente la rêverie des vivants ?

Je me trouve enfin en terrain connu, les rues d'Epinay. Il est plus de minuit, je continue péniblement à pied, vers ma demeure. Je suis face à un choix cornélien, prendre à droite ou bien à gauche. A droite, se trouve le chemin le plus direct. Il longe la voie de chemin de fer et me permet d'atteindre mon quartier en quinze minutes. L'autre possibilité m'impose un détour par le stade Léo Lagrange. C'est idiot, mais je prends à gauche.

A partir du stade, je longe la N 14 et après le pont, je dois prendre à droite. J'essaie de me souvenir comment je suis arrivé là, il me manque des infos. Je revois la gare, le choix cornélien, mais aucune image entre ce moment et ma présence ici, au milieu du carrefour. Heureusement à cette heure avancée de la nuit, peu de circulation. Nouveau choix. Je cherche à comprendre entre quoi et quoi. En réalité, il se résume à une seule possibilité, m'avancer sur le pont d'Epinay. Ça n'a aucun sens, c'est la route pour Gennevilliers, mais je m'exécute quand même.

Je suis à l'écluse. La première, celle qui donne sur la Seine. Je n'arrive pas à faire le lien entre le pont d'Epinay et ma présence dans le sas de l'écluse. Je sais seulement que je dois passer au-dessus des deux portes par gagner l'autre rive. Les Roms sont affairés, ils n'aiment pas qu'on les dérange encore moins qu'on traverse leur camp. Ils ont élu domicile devant l'ancienne maison des éclusiers. Sur une table de camping les restes d'un repas, une dizaine d'assiettes et des plats contenant des carcasses de poulet. Plus loin un brasier incandescent fini de s'éteindre. Trois hommes viennent à ma rencontre, ils n'apprécient pas ma présence. L'un ramasse un long morceau de bois, l'autre a sorti un couteau de sa poche et le troisième s'empare d'un poing américain. Sur la table, se trouve un opinel, je m'en saisis. Je prends aussi une cuisse de poulet, j'ai les crocs. Je suis prêt à me défendre. Arrivés à ma hauteur, ils passent devant moi sans s'arrêter. Ils ne me prêtent aucune attention.

- Qui es-tu ?

Je me tourne et je fais face à une vieille femme en tenue traditionnelle.

- Je t'ai déjà vu, il y a longtemps. Tu n'as rien à faire ici, n'est-ce pas ? A part manger mon poulet !

- Pourquoi les hommes ne m'ont-ils pas remarqué ?

- Car tu n'existes pas pour eux. Tu t'es perdu dans ton propre monde.

- Excuse-moi femme, je dois poursuivre mon chemin, j'ai une tâche à accomplir.

- Oui, c'est bien possible... c'est bien possible... Dans ta poche, il y a quelque chose qui m'appartient, tu peux le garder si tu veux, mais ce ne sera pas sans conséquence.

Je regarde cette vieille folle une dernière fois, de quoi parle-t-elle ? Je fais quelques pas. « Le couteau ! Elle parle du couteau ! » Je me retourne, il n'y a plus personne. Ni table, ni poulet. Seul le brasier finit de se consumer.

Je ne vois qu'une seule solution pour retrouver ma vie d'avant !

Je délaisse le camp des Roms pour continuer à longer le canal jusqu'à la gare de Saint-Denis. Totalement déserte à cette heure du petit matin, elle se dresse dans la brume. Qu'y a-t-il de plus triste qu'une gare vide traversée uniquement par le personnel de nettoyage ? Pour rattraper le quai, je dois faire un léger détour. Il m'en coûte un effort surhumain. Une force puissante m'attire sur le chemin qui borde le canal. Je prends appui sur le muret pour repousser mon corps. Je sens le vide qui s'ouvre devant moi comme un appel. Il s'en faut de peu que j'escalade le muret pour me laisser choir cinq mètres plus bas sur le quai en pavés. Une quinzaine de pas me séparent de l'accès au chemin bordant le canal, mais ils sont interminables. Je dois à chaque pas, arracher mes pieds du sol. Je marche dans un goudron fondant à fur et mesure de ma progression. Je m'enlise dans la chaussée. Un pauvre type arrive à ma rencontre, il est ivre mort. Sans raison aucune, il me pousse brusquement pour m'écarter de sa route. Je perds l'équilibre et tombe lourdement sur mon cul. Cette chute contredit ce que je ressens. Comment, enlisé dans le sol, je peux basculer aussi facilement ? Cependant, pour me relever, l'enjeu est tout autre. Je dois m'agripper à un panneau et tirer de toutes mes forces sur la barre pour me hisser péniblement sur les genoux.

Je reprends tant bien que mal ma progression jusqu'au petit escalier. Quelques marches mènent au bord du canal. C'est une libération. Je suis comme aimanté par lui. Un instant, je crois que c'est l'eau verdâtre qui me tend les bras. Ce qui me tend les bras, c'est le pont qui se profile dans les reflets du soleil rasant.

Ai-je dormi ? Je ne peux le croire. Mais une certitude, je sais maintenant que je suis sur le point d'atteindre mon but et je sais exactement ce que je dois faire. Je dois me libérer de ce qui me relie à un monde qui n'est pas le mien. J'ai été piégé malgré moi, emporté dans un feuilletage du temps qui m'a propulsé ailleurs. La force qui me poussait, était celle de la libération. J'ai lutté tant que j'ai pu, j'ai refusé de comprendre, mais c'est fini. La vérité m'apparaît, éclatante. Il faut pour cela que je m'approche sans être découvert. Il y a un taillis de petits arbustes, je m'y abrite. Ceux qui sont là forment les gardiens d'une antique cité. Je dois contourner leur camp et me faufiler dans la travée aux pieds d'une fortification de fortune. Je sais bien qu'il s'agit là d'un avant-poste. Le plus difficile reste à faire. Pénétrer dans la forteresse. Il y a un barrage qui rend l'accès compliqué. Le moindre bruit éveillerait la garde.

Je contourne la place-forte, mais je me prends les pieds dans un parpaing et me retrouve face contre terre.

J'ouvre les yeux pour découvrir un caddie que la vase a rendu marron. Le bord du canal est à quelques centimètres. Je roule sur le côté pour éviter de tomber dans ce puits sans fond. Une chance, la soldatesque n'a pas été alertée. Je décide de reprendre mon approche. Cette fois en rampant. Le fortin n'est pas défendu, certainement trop sûrs d'eux-mêmes, les hommes ont abandonné les tours de veille. Le premier poste est à deux pas, je me glisse furtivement sur le côté, masqué par l'ombre profonde qui a pris possession du lieu.

Je me souviens, il faut atteindre le dernier campement.

Un craquement soudain. Une palette moisie n'a pas tenu sous mon poids. Les gamelles qui y sont entreposées ne sont pas tombées, une chance. Le réchaud à gaz, non plus. Un sac de sport encombre le passage, à l'intérieur, de piètres habits récupérés dans une quelconque bourse aux vêtements. Un type sort le nez de sa tente, il baragouine une langue inconnue. Je comprends qu'il veut dormir. Une chance qu'il ne réveille pas la troupe entassée dans ce dortoir improvisé.

Je prends le risque de longer le fossé qui protège les murailles de l'assaut. A tout instant, je peux rouler dans ce cul de basse fosse. Une eau noire et grasse dans laquelle sommeillent d'horribles créatures veut m'attirer à elle. Que je sois happé pour toujours dans ce monde de ténèbres. Je résiste de toute mon âme. J'ai une mission à accomplir : sauver mon monde de l'oubli, le rappeler ici et maintenant. Je fixe mon attention sur cette unique tâche, je ne dois penser qu'à cela et rien d'autre. Ni ma disparition dans le marais saumâtre qui entoure l'endroit, ni ces murs immenses qui protègent ce camp ne peuvent entraver ma progression.

J'y suis presque. Sera-t-il là ? Oui, car cela ne peut être autrement. Il est la résultante de toutes ces forces qui m'ont conduit à lui. Je dois retrouver celui que j'ai perdu, mon double qui s'est extirpé de moi pour devenir ce fantôme évanescent absorbé par le monde que j'ai perdu.

Plus que quelques pas. Je sais où il se tient. Un peu plus loin, ce ne peut être que lui. Tous les autres sont endormis dans leur tente de fortune. Je regarde une dernière fois derrière moi. Ce qui était une forteresse imprenable n'est plus qu'un tunnel crasseux sous lequel dorment des miséreux. Les buissons ont repris leur aspect ridicule. Le sol n'est plus jonché que de détritiques abandonnés par les vagabonds. Le canal lui-même est redevenu ce qu'il était : un simple chenal pour les péniches en quête d'un bord de mer.

Tout reprend forme. Je suis proche de réussir. Cet état de fait renforce ma conviction qu'il n'y a qu'une seule solution à mon problème : Simon.

Comme prévu, il est là, il semble n'attendre que moi. On le dirait grandi, plus puissant. Ses épaules sont plus larges, son visage plus dur. Son regard cherche encore dans le ciel une quelconque vérité. Il sait que je suis venu pour lui.

Il n'y plus que lui et moi. La vie alentour est rejetée aux confins du monde. La circulation a repris, mais elle n'est plus qu'un lointain murmure, les entreprises elles-mêmes ont abandonné l'endroit. Elles perchent dans les hauteurs d'une vallée oubliée. Le va-et-vient incessant des camions récupérant leur chargement de sable a rejoint le désert de la cité antique. L'autre rive de cet océan d'immondices, bouteilles jetées pêle-mêle dans l'eau sombre, est à grand-peine discernable. Les gens qui peuplent ce continent n'ont que faire du drame qui se joue ici. Le parterre où court l'herbe folle a repoussé le tunnel et les miséreux qui y vivent dans un empilement d'écluses où se superposent, Roms, Syriens et autres malheureux que la ville a préféré oublier.

Simon n'a pas encore effectué le moindre mouvement. Je pourrais le pousser d'un coup, ainsi, il tomberait dans le canal. Mais sait-il nager ? Ce ne serait que partie remise. Il faudrait le finir à coups de pioche, ou bien le maintenir sous la surface, jusqu'à suffocation. Il pourrait trouver moyen de m'attraper le bras, m'entraîner dans sa noyade et en ressortir sain et sauf.

Je tâte ma poche de veste pour vérifier la présence de l'opinel. Celui que j'ai récupéré sur la table de camping. Celui que la vieille folle n'a pas repris. Une sorcière qui voulait me faire accroire que j'appartenais à un monde fantomatique dans lequel mon errance n'avait d'autre but que l'errance elle-même. Pauvre imbécile, va-t-en rejoindre Bassem, Nour et les autres. Ceux qui m'ont trompé, ceux qui se sont joué de moi et de ma crédulité. Je vais maintenant rectifier cette erreur contre nature, l'erreur qui m'a jeté hors de mon univers. Ici, tout n'est que fausseté, excepté celui qui pose face au canal, impassible.

- Voici le signe qui nous relie, pourtant, tu m'as abandonné !

Simon tourne légèrement la tête, il sourit. Il ne prend pas la peine de me parler, ce sourire suffit, il est là pour me faire douter.

- Réponds !

J'ai hurlé mon injonction. J'espère réveiller, peut-être, je ne sais quelle divinité qui sommeille au fond des eaux troubles et opaques.

Il m'attrape la main, la retourne et la tord. Veut-il vérifier la réalité du signe inscrit sur la paume de ma main droite ? Ou bien est-ce une ruse pour me faire plier les jambes et perdre l'équilibre. La douleur est insupportable, elle se transporte dans l'épaule. La clavicule est proche de se déboîter. Je tombe à genoux trop près du bord. Il veut que je bascule dans le canal, une nouvelle fois. Malgré la douleur, je parviens à extraire le couteau de ma poche.

« Imbécile que tu es, comment sortir la lame emprisonnée dans son manche ! » Je me parle à moi-même. L'os me fait terriblement souffrir, il étire les ligaments jusqu'à leur limite. Je dois me dégager, aussi, je lâche mon arme, roule sur le côté et libère l'articulation de sa torsion par une rotation contraire. Très vite, je me remets sur mes pieds. Le couteau n'est tombé qu'à quelques centimètres. Mais entre l'arme et moi, se trouve maintenant Simon. Son visage a changé, il est crispé, ses yeux révoltés lui donnent l'aspect d'un fou. Je vois ses veines se gonfler, sa musculature saillir. Ce n'est plus un homme, mais une bête. Sa chevelure hérissée renforce d'autant cette image. A-t-il seulement encore des bras et des jambes ? Plutôt des pattes d'ours, il ne manque plus que les griffes. Il veut tourner autour de moi et m'attaquer sur le côté. C'est le moment ! Je me jette sur le sol, récupère l'opinel, déverrouille la virole de sécurité. Il se lance sur moi, le voilà fauve. Je dois faire un bond pour éviter cette masse de muscle lancée à pleine vitesse. Je n'ai qu'une seconde pour sortir la lame, une chance, elle est de bonne taille. Une autre seconde pour la verrouiller afin qu'elle ne se replie pas, sectionnant ainsi mes doigts.

Il se lance dans une dernière attaque. Tel une furie, il bondit en tous sens. Je dois le suivre des yeux pour saisir le moment opportun et porter l'attaque. Il vacille. Il a mal jugé les distances et il a buté dans une borne en ciment. L'occasion ou jamais. Je me laisse tomber sur son dos et je le lacère de coups de couteau. Plus je frappe plus la bête rapetisse. Chaque coup la diminue et lui fait rentrer les pattes dans le corps pour ne plus être que de simples jambes, de simples bras. J'assène un dernier coup au milieu des omoplates. J'enfonce la lame jusqu'à la garde, je la vrille sur elle-même pour occasionner le plus de dégâts possibles. Il tourne la tête, je découvre son visage enfantin, son regard qui s'est adouci. Il murmure. Je ne saisis pas vraiment ce qu'il veut me dire. Je crois discerner un remerciement. L'homme est étendu sur le sol. La vie alentour a repris. Chacun vaque à ses occupations. A mes pieds gît le démon, enfin terrassé. A le voir ainsi, on a du mal à imaginer sa puissance et sa force. En lui, tout est fait pour tromper le monde !

Je sais que tout est redevenu comme avant !

J'ai mal aux genoux, je suis sonné et contusionné au niveau des bras, mais heureux. Je me relève tant bien que mal. La poussière du sol s'est agglutinée sur mes vêtements. Devant moi un homme. Un instant, mais un instant seulement, je crois qu'il s'agit de Simon. Ce n'est pas lui, mais un brave type qui a été témoin de ma chute spectaculaire. Il se dirige vers moi.

- Tout va bien, mon gars ?

Je le rassure tout en cherchant mon vélo qui a disparu.

- Vot' biclou a volé en bas, l'a bien valdingué !

L'homme s'approche. « Tenez, votre casque aussi en a pris un coup ! » Je réalise qu'en effet ce dernier n'est plus sur ma tête. J'observe les environs, je suis sur la rive gauche et la maison de Nour, de l'ancienne Nour, celle de l'autre monde, est en face. J'empruntais donc le chemin qui mène à la maison, la mienne, avant de faire une chute. Rien d'inhabituel, en vélo les chutes sont fréquentes.

- Je suis resté longtemps sur le sol ?

- Z'êtes resté dans l'coltar un rien, mais, j'voudrais ben appeler le samu. On sait jamais, j'ai vu, une fois à la télé, un gars dans vot' genre qui y a laissé une partie du citron...

- N'en faites rien, il n'y a pas de gravité, que du superficiel, c'est le vernis comme on dit. Lorsque je tombe, je reste un moment sans bouger histoire de rassembler mes esprits !

- Faut quand même voir un toubib !

Je rassure le bonhomme en lui disant que je le ferai sans faute dès que j'aurai mon laissez-passer. Le type me dévisage comme si j'avais dit une énormité.

- Pour les miliciens ! je crois bon de préciser.

- Pas d'blague, mon gars, vous voulez pas que j'appelle le SAMU quand même ?

Je comprends mon erreur, je continue à fonctionner comme dans l'ancien monde que je viens de quitter. Il n'y a donc plus ni milicien, ni laissez-passer. J'en viens à la conclusion que je suis revenu au premier jour, celui où j'ai vu mon spectre continuer sa route sur son vélo pendant que moi, je passais dans un univers parallèle. Ne voulant pas affoler mon interlocuteur, je garde ces précieuses informations pour moi. Je le remercie chaleureusement en prenant ses mains dans les miennes puis je me glisse dans les fourrés qui bordent la Seine. Mon engin n'est pas loin, mais la pente est raide. A plusieurs reprises, je glisse et risque de finir dans l'eau. Mon vélo est lourd et le tirer le long du remblai n'est pas simple.

Après une lutte acharnée, je parviens enfin à l'extraire des taillis. Le guidon est tordu, je dois le redresser, mais à part ça, rien de terrible. Une poignée de frein esquinée et le porte-bagages avant n'est plus dans l'axe. Je replace la chaîne qui a déraillé et me voilà en route pour la maison. A chaque coin de rue, je crains de croiser un milicien, mais il n'en est rien.

Le gardien est sur le parvis, il vide son seau d'eau sale tout en fumant sa cigarette qu'il garde au coin de la bouche. C'est à croire qu'elle est rivée là.

- Qu'est-ce qui vous est arrivé ? dit-il.

A la tête qu'il fait, je comprends que mon état est plus alarmant que ce que je pensais. Sans réfléchir, je m'éloigne de lui.

- Vous avez peur que je vous refile la gale !

Je ne relève pas, je le salue et range mon vélo dans le local. Il est derrière moi et me tient la porte. Il n'a aucune conscience du risque qu'il court et qu'il me fait courir à cause de la pandémie.

- Comment vont Héloïse et ses deux enfants ? je lui demande, histoire de meubler un peu.

- La demoiselle du troisième, en face ? Elle est partie depuis deux mois ! Il est bien temps de vous intéresser à elle.

Je préfère ne pas insister et change de sujet.

- Et mon voisin du dessus, toujours à l'asile de fous ?

- Il va être content de l'apprendre quand il va vous croiser dans l'ascenseur ! Vous êtes certain que ça va bien ? Asseyez-vous un moment !

Je refuse poliment. Le monde a été bouleversé bien plus que je ne le pensais. Je me précipite chez moi. Je cogne à la porte avec force, une soudaine inquiétude s'empare de moi. La porte s'ouvre.

- Tu t'es mis dans un bel état !

Ma femme est un homme ! Il me faut un peu de temps pour encaisser la nouvelle réalité.

- Tu me remets ? continue l'homme.

- Mais oui chéri, c'est Jacques, mon cousin, tu l'as vu au mariage.

Ma femme est apparue derrière lui, elle a les mains pleines de pâte à pain.

- Ce que j'ai eu peur, un instant, j'ai cru que...

- Oui, qu'est-ce que tu as cru mon amour ? Explique-toi un peu et explique-moi aussi, par la même occasion, pourquoi tu es dans cet état et surtout pourquoi tu arrives à cette heure ? Et ne me raconte pas que tu reviens du travail, parce que j'ai appelé le secrétariat et on m'a expliqué que tu n'étais pas allé travailler !

Je ne sais que répondre, je suis sur le palier, une partie de ma vie m'a échappé. Qu'ai-je donc bien pu faire pendant tout ce temps ? Ce temps où un autre moi existait à ma place !

Epilogue

Pendant que j'écris une fiction, il y a un autre moi-même qui me fout des coups de pieds au cul ! Et bien ce n'est pas facile facile d'écrire dans ces conditions, je vous le dis !

J'ai réussi à calmer ma femme en lui racontant des salades. Mais je crois bien qu'elle ne va pas céder sans combattre. Et surtout, heureusement qu'il y avait la présence de Jacques. Le cousin a tempéré les échanges en atténuant chaque passe d'armes d'un clin d'œil appuyé qui se voulait complice, mais de quoi ? J'aurais bien aimé le savoir. Il dort en ce moment dans le canapé du salon. Je n'ai qu'une hâte, qu'il s'en aille voir ailleurs si j'y suis.

A part ce petit contretemps, mon retour dans ma nouvelle vie se passe plutôt bien. J'ai un peu peur de ce qui pourrait atténuer ce bonheur fragile. Par-dessus tout, je crains l'arrivée de la pandémie. Je suis dans la cuisine et j'ai mis la radio. Première bonne nouvelle, il y a plusieurs radios. J'ai utilisé une partie de mon temps à passer de l'une à l'autre, juste pour le plaisir. Autre bonne nouvelle, tout va bien. A peine une poignée de morts dans un accident d'avion et la Chine qui a attrapé la grippe. Pas de quoi fouetter un chat.

Le café est prêt, je suis même allé chercher des croissants et un bouquet de fleurs, histoire de me faire pardonner. Me faire pardonner de je ne sais quoi ! Il faudra quand même que j'appelle le bureau pour en apprendre un peu plus. Je pourrais aussi interroger le gardien, il passe justement l'aspirateur sur le palier. Mais comme c'est une vraie pipelette, il faudra utiliser toute la finesse dont je suis capable.

Saleté de porte, elle fait un foin d'enfer.

- Bonjour monsieur Bortoli, ça va mieux qu'hier on dirait ?

- Oui, oui... j'essaye de lui faire comprendre en chuchotant qu'il faut parler moins fort.

- Madame dort encore ! demande-t-il en ajoutant un clin d'œil appuyé.

Qu'ont-ils donc avec ces clignements, je suis arrivé dans un monde où c'est le nouveau moyen de communication.

- Qu'est-ce que vous pensez de moi ?

- Pardon ?

- Est-ce que vous me trouvez sympathique, agréable...

Et j'ajoute moi aussi un clin d'œil à mon échange.

- Mais pour qui me prenez-vous, je ne suis pas du genre que vous sous-entendez, à bon entendeur !

L'idée n'était pas la bonne.

- Qu'est-ce que tu faisais sur le palier ?

- Rien chérie, je parlais avec le gardien...

- Tu as acheté des croissants et des fleurs, c'est très gentil, mais ne pense pas acheter mon silence avec !

Je commence à croire que ce monde n'est pas plus fait pour moi que l'autre. Tout en refermant la porte, je tente de me justifier avant que ma vie ne devienne un enfer.

- Ecoute, ce n'est pas ce que tu crois, figure-toi qu'il m'est arrivé une chose improbable, j'ai glissé...

- Je sais, à voir ta figure et ton bras, on s'en douterait... Va donc ouvrir, on frappe à la porte !

- C'est le gardien, il se fait des idées sur mes lubies...

- Y a pas que lui ! Va ouvrir, on insiste !

Je me décide à aller accueillir le gardien afin de m'expliquer avec lui sur ce sous-entendu malheureux.

Dans l'embrasement de la porte, ce n'est pas le gardien qui apparaît. Il est un peu plus loin, avec son aspirateur sur le dos. On dirait un cosmonaute. Non, à la place, ce sont deux types. L'un en gabardine grise, l'autre en veston. Le premier tient son portefeuille ouvert dévoilant une carte barrée de trois bandes, bleu, blanc, rouge.

- Monsieur Bortoli ? Police judiciaire, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Simon Templar.

- C'est une blague, Templar !... C'est pour rire... Le Saint... La série des années 60...

J'essaye de prendre ma femme à témoin, au sujet de la série télévisée, je suis certain qu'elle connaît. Visiblement, elle ne veut rien savoir, elle est fâchée.

- Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, mais à partir de maintenant tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

- S'il s'agit du Simon qui campe près du canal Saint-Denis, c'est dans un autre monde ! Il n'existe pas dans le nôtre... enfin celui que nous partageons vous et moi...

- C'est possible, mais dans le mien, je vous arrête pour l'assassinat d'un jeune homme. En effet, ça s'est passé du côté du canal, près de l'écluse. Lieu de rendez-vous fréquenté notamment par les homos !

- Et d'après les témoignages recueillis, vous êtes un habitué, croit bon d'ajouter son collègue.

Ma femme est interloquée.

- T'es gai... !

A cet instant précis, une seule question me vient à l'esprit : Qui suis-je réellement ?

FIN